LA REVUE DE PARIS

AVRIL

JACQUES SOUSTELLE ...	Le Drame algérien.
ANDRÉ CHAMSON	Adeline Venician (1).
JACQUES ISORNI	Un Précédent fâcheux.
JEAN DELAY	La Mère d'André Gide.
PAUL ZUMTHOR	Le Chamois.
A. GOUTARD	Pourquoi 1940 ? (fin).
R. M. ALBERES	Evelyn Waugh.
E. LAROCQUE-TINKER	Le Cajun et le Gombo.
CLAUDE ROGER-MARX ...	Brianchon et son Œuvre.
ED. GISCARD D'ESTAING.	Équivoques budgétaires.
PAUL GUTH	Le Commandant Cousteau.
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre à Paris.
MARCEL THIÉBAUT	De Léautaud à Henry Bidou.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, PHILIPPE SOUPAULT, PIERRE-HENRI SIMON, JEAN FAYARD, PIERRE MICHAUT, GEORGES PILLEMENT, MARCEL DUNAN, KIKOU YAMATA, BERNARD DE FALLOIS, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages
JACQUES SOUSTELLE	Le Drame algérien	3
ANDRE CHAMSON	Adeline Venician (I)	9
JACQUES ISORNI	Un Précédent fâcheux	32
JEAN DELAY	La Mère d'André Gide	38
PAUL ZUMTHOR	Le Chamois	52
A. GOUTARD	La Bataille de la Meuse	67
R.-M. ALBERES	Evelyn Waugh	83
E. LAROCQUE-TINKER	Le Cajun et le Gombo	92
CLAUDE ROGER-MARX	Brianchon et son Œuvre	104
ED. GISCARD D'ESTAING	Equivoques budgétaires	111
PAUL GUTH	Le Commandant Cousteau	120
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre à Paris	130
MARCEL THIEBAUT	De Léautaud à Henry Bidou	135
Le Mois à Paris		153

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

ÉTATS-UNIS 1956
par **ANDRÉ SIEGFRIED**
de l'Académie française

LE SOUVENIR de HENRI de REGNIER
par **ÉMILE HENRIOT**
de l'Académie française

UNIC HOTEL
par **MAURICE PONS**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne** : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au **Brésil** : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine** : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

Copyright by Revue de Paris 1956.

CREDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

—

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE
75 % de réduction à partir de la 3e personne.
Parcours minimum 300 km retour compris.
VALIDITÉ : 40 JOURS

UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL
30 % de réduction une fois par an.
Parcours minimum 200 km retour compris.
VALIDITÉ : 3 MOIS.

UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire
20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour.
30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour.
VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques; du 25 juillet au 15 août.

UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR
Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar.
VALIDITÉ : 2 MOIS.
Arrêts possibles sur le parcours fer ;
Un exemple : Paris-Évian en chemin de fer ;
Évian-Nice en autocar ;
Nice-Paris en chemin de fer.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation provisoire au 31 décembre 1955, marquée par un report partiel d'échéance, s'élève à 490 milliards, en augmentation de 38 milliards sur celle de novembre.

Par rapport à fin 1954 l'augmentation dépasse 75 milliards. On y relève au Passif Capital et Réserves passés à 6 milliards, les comptes de dépôts atteignant 460 milliards.

A l'actif, le Portefeuille-effets est passé de 287 à 346 milliards, les Comptes courants débiteurs de 64 à 72 milliards.

CRÉDIT LYONNAIS

SITUATION AU 31 DÉCEMBRE 1955

La situation au 31 décembre se totalise à 615 526 millions et présente, par rapport à celle au 30 novembre, une augmentation de 37 477 millions due, pour une part, au report partiel de l'échéance du 31 décembre.

Au passif, la progression porte sur les Comptes de chèques pour 6 754 millions, sur les Comptes courants pour 29 255 millions et pour 5 830 millions sur les Banques et correspondants. Les Créditeurs divers sont en diminution de 9 102 millions.

A l'actif, on constate un accroissement de 3 490 millions pour le poste Caisse et de 40 612 millions pour le Portefeuille-effets, compensé en partie par une contraction de 10 977 millions des Comptes courants.

LE DRAME ALGÉRIEN

par Jacques Soustelle

Il n'est pas un Français aujourd'hui qui ne soit préoccupé, voire angoissé, par les événements d'Algérie. Ce n'est pas seulement parce que les assassinats, les incendies, les atrocités du terrorisme s'y succèdent chaque jour à un rythme plus rapide ; c'est aussi, et peut-être surtout, parce que les plus indifférents sentent confusément qu'ici la France est placée devant l'épreuve, qu'après nos reculs en Asie, après les compromis laborieux et précaires qui n'ont pas rétabli le calme au Maroc ni en Tunisie, le sort de l'Algérie est devenu décisif. Tout le monde comprend que notre pays joue maintenant, entre les montagnes de l'Aurès et celles du Tlemcenois, son existence de puissance et par là-même sa survie dans un monde dur et dangereux.

Personne n'est assez fou pour croire que nous puissions rester à Dakar, à Brazzaville, à Tananarive, après avoir été chassés d'Alger. Rester en Algérie, c'est rester en Afrique ; la perdre, c'est tout perdre. Tel est l'enjeu : il est colossal. Tout notre avenir dépend de ce qui sera fait en Algérie dans les mois, dans les semaines qui viennent.

Quel est l'adversaire que nous avons en face de nous ? Où puise-t-il sa détermination, quels sont ses buts ? Où sont les causes profondes de la rébellion qui ensanglante l'Algérie depuis le 1er novembre 1954 ?

Les « fellagha », comme nous disons, les « Moudjahiddine » (combattants de la guerre sainte), comme ils préfèrent s'appeler eux-mêmes,

sont sans doute au nombre de dix mille à quinze mille. Mais, à ces noyaux durs et actifs de rebelles permanents, il s'ajoute un nombre variable, quelquefois considérable, de « demi-pensionnaires » — cultivateurs ou bergers le jour, hors-la-loi de nuit — de ravitailleurs, éclaireurs et espions, voire de combattants improvisés qu'on pousse à l'assaut en combinant promesses et menaces. J'ai vu moi-même à Oued-Zenati, à Aïn-Abid, au lendemain du 20 août, des centaines de pauvres hères que les rebelles avaient lancés à l'attaque des centres habités où ils n'avaient trouvé que la captivité ou la mort.

Les bandes permanentes elles-mêmes se sont formées, en octobre-novembre 1954, autour de chefs dont la plupart avaient déjà « pris le maquis » auparavant, quelquefois plusieurs années plus tôt, comme Krim Belkacem et Ouamrane en Kabylie, Benboulaïd dans l'Aurès, à la suite de crimes de droit commun ou de dissensions avec l'administration. Leur organisation est lâche, chaque chef tend à régner en roitelet sur une zone, les rivalités aboutissent souvent à l'assassinat : c'est ainsi que le « cheikh » Chihani Bachir, des Nementcha, fut liquidé par ses collègues Adjoul et Laghrour après avoir lui-même fait abattre son rival Maache Messaoud. Lorsque le chef rebelle du Djebel Chechar, Kerbadou Ali, s'est rendu à nos troupes en décembre dernier, c'est principalement parce qu'il redoutait d'être assassiné d'un instant à l'autre. D'autres chefs comme Zighout Youcef (région de Philippeville), se comportent en véritables tyrans locaux, indépendants de tout autre commandement.

Tous ceux d'entre eux qui ont un passé politique ont appartenu au P.P.A., devenu M.T.L.D., de Messali Hadj. Mais ce parti s'était scindé en juillet-août 1954 en raison de la lutte déclenchée entre le « chef national » Messali et le Comité central dressé contre son égocentrisme et ses tendances dictatoriales. Cette scission a eu pour résultat d'affaiblir, au sein du mouvement nationaliste, les « politiques », et de libérer en quelque sorte les « activistes ». Ceux-ci, hommes de main, spécialistes des « coups durs » : Benbella, Bitat Rabah, Boudiaf, Mahsas, Didouche Mourad, créèrent le C.R.U.A. (Comité révolutionnaire d'unité d'action), qui est devenu le F.L.N. sous l'impulsion du Caire.

En effet, c'est Le Caire — disons avec plus de précision : les services spéciaux militaires du Gouvernement égyptien, sous la direction du colonel Gamal Abdel Nasser — qui a donné et donne à ces forces éparses leurs mots d'ordre, leurs directives et tout l'appui moral et matériel sans lequel la rébellion algérienne serait vouée à s'éteindre. Le Comité des Trois (Benbella, Mahsas, Boudiaf), au Caire même, est étroitement imbriqué aux services spéciaux égyptiens. Le Gouvernement Nasser joue à fond cette carte, celle du terrorisme pour ainsi dire absolu, du nihilisme antifrançais, à tel point que des nationalistes algériens, pourtant résolus et farouches comme Chadli Mekki et Mezerna, ont été emprisonnés en Egypte.

Le M.N.A. — nouvelle forme du P.P.A.-M.T.L.D. — a été débordé

par la rébellion armée et par l'action de l'Egypte. Il conserve des positions dans les villes et surtout en France parmi les travailleurs algériens. Il rançonne les commerçants à Alger ou à Paris, et la plupart des attentats du terrorisme urbain, à la grenade ou à la bombe, peuvent être inscrits à son actif. Dans les campagnes, le F.L.N. sous-tend la plupart des bandes, et ce sont les messagers du Caire qui donnent les consignes.

Ces consignes, j'ai eu maintes fois l'occasion d'en prendre connaissance grâce aux courriers interceptés ou saisis. Elles sont d'une grande simplicité : « Tuez », c'est le mot qui revient à chaque ligne. « Tuez les femmes et les enfants des colons... Tuez les goumiers et leurs familles... Coupez le nez de ceux qui fument... Abattez tous ceux qui voudront jouer le rôle d'interlocuteurs valables. » (Cette dernière directive provient de Benbella lui-même.) Toute idée de négociation, de conversation, de compromis, est condamnée avec violence comme entachée de « bourguibisme », terme par lequel les dirigeants cairotes stigmatisent la politique suivie en Tunisie par le néo-Destour. « Bourguiba est un traître, il sera abattu », déclarait, il n'y a pas longtemps, le chef d'une bande rebelle de la région algéroise.

Il va sans dire que si le M.N.A. de Messali est traité avec mépris par les gens du F.L.N. — certains tracts édités par ceux-ci traînent littéralement Messali dans la boue — à plus forte raison les hommes politiques musulmans d'Algérie, qu'ils soient nationalistes modérés comme Ferhat Abbas ou plus proches de la France comme le groupe d'élus dit « des 61 », sont menacés et réprouvés. La première victime du 20 août, à Constantine, a été le neveu et confident de Ferhat Abbas, tué à coups de revolver dans son magasin de pharmacien. Les terroristes n'ont que mépris pour les politiciens qu'ils englobent dans une haine au moins égale à celle qu'ils portent à l'administration.

Nous nous trouvons ici devant des traits caractéristiques du mouvement nationaliste armé en Algérie. C'est un mouvement rigoureusement apolitique, hostile par principe à toute négociation et à tout compromis. Un seul but : jeter les Français à la mer ; c'est l'expression qu'employait vers la fin de l'année dernière un responsable des montagnes de Kabylie. C'est ce qui explique la fureur et l'atrocité des attentats, la destruction systématique de tout ce qui affirme notre présence, y compris les écoles du bled où ne vont que des enfants arabes ou berbères, y compris le matériel agricole collectif qui ne sert qu'aux fellahs. Il s'agit là d'une volonté totale — totalitaire — de destruction. C'est la France en tant que telle, c'est la civilisation occidentale en tant que telle, qui sont visées. Le but fixé par l'Égypte est d'éliminer d'Afrique du Nord la France et l'Occident, pour laisser la voie libre à l'empire arabe panislamique.

On voit combien un tel mouvement déborde largement les causes économico-sociales qu'on a cru quelquefois pouvoir lui assigner.

Sans doute il est exact que l'Algérie, pays pauvre et sous-développé, où le niveau de vie des populations rurales est supérieur à celui des

fellahs égyptiens ou syriens mais bien inférieur à celui du paysan européen, compte un nombre considérable d'inemployés et de chômeurs partiels. La misère des fellahs est souvent profonde, inhumaine, et notre devoir est de tout faire pour la combattre. Encore serait-elle bien pire si la France n'était pas là, sans les secteurs d'amélioration rurale, les centres sociaux, les prêts, les secours, les distributions de vivres. Très exactement, la misère et le chômage fournissent des troupes faciles à recruter. Mais ce sont des causes occasionnelles. Autant il est impérieusement nécessaire d'entreprendre un vaste et dur effort pour élever le niveau de vie de nos concitoyens musulmans d'Algérie, autant il serait vain de croire que des mesures économiques et sociales à elles seules résoudront le problème, dissiperont le cauchemar. A la mine d'El Halia, le 20 août, ce sont des ouvriers et des contremaîtres musulmans comptant parmi les salariés les mieux payés d'Algérie, qui ont massacré leurs camarades européens avec une sauvagerie impitoyable. A la base de telles atrocités, on ne peut que constater l'explosion d'un fanatisme raciste et superstitieux attisé par l'Égypte. Les terroristes pan-arabes d'Algérie sont, par rapport aux Européens et aux Musulmans fidèles, ce qu'étaient les S.A. et les S.S. d'Hitler par rapport aux Juifs.

Si le problème de la misère et du chômage est celui des masses, les élites musulmanes en connaissent un autre : celui des débouchés administratifs et politiques. Là réside sans doute la pire faiblesse de notre politique algérienne depuis des années. Ces élites musulmanes, nous ne les avons pas suffisamment associées à la vie publique et à la gestion du pays. Elles sont maintenant nombreuses, riches en hommes « valables » comme on dit, et elles estiment à juste titre devoir jouer un rôle plus important que celui que la routine et les règlements leur ont réservé. Le drame où elles se débattent aujourd'hui est effroyable : d'un côté — le nôtre — elles n'ont pas toujours trouvé assez de compréhension ni de soutien ; de l'autre — celui des fellagha — elles sont menacées, décimées par les attentats, et promises à l'extermination si les hommes de main incultes du Caire finissaient par l'emporter. Actuellement, elles sont paralysées et acculées au désespoir. Leur rendre espoir et confiance est le premier impératif d'une politique constructive en Algérie : trop de confidences poignantes me l'ont démontré pour que j'hésite à l'affirmer ici avec force.

La terreur. Tout nous ramène à ce mot, qui est devenu en Algérie une tragique et quotidienne réalité.

Terreur qui s'abat sur les fermiers européens — ces fameux « colonialistes » contre lesquels s'acharne en métropole une propagande inouïe — lorsque la nuit s'épaissit autour des maisons isolées et que, d'un instant à l'autre, peuvent se déchaîner la mort, le viol, le pillage, l'incendie.

Terreur qui règne sur les douars où de malheureux Musulmans voient le cadavre égorgé et mutilé de leur frère, de leur fils, annoncer la sanglante mainmise des rebelles.

Terreur qui réduit à la misère et au désespoir le commerçant du village ou de la ville, rançonné sans merci par les émissaires du F.L.N.

Terreur enfin qui s'attaque aux élus petits et grands, aux conseillers municipaux, aux délégués à l'Assemblée algérienne, harcelés par les lettres de menaces, exposés à tomber sous les coups des assassins ou à voir périr leurs femmes, leurs parents, leurs enfants.

La technique de prise en mains d'une population par les rebelles est aussi simple qu'atroce. Il suffit de tuer, n'importe qui, de préférence des notables, des petits fonctionnaires musulmans, des anciens combattants, mais aussi bien des enfants, des vieillards, des femmes. J'ai vu dans le Constantinois un pauvre homme, Musulman, dont le père âgé de quatre-vingts ans et le fils âgé de dix ans avaient été massacrés le même jour. J'ai connu une famille musulmane dont six membres avaient été égorgés parce que le chef de famille avait refusé de céder son fusil de chasse aux rebelles. Devant ces atrocités, le ressort se brise, la volonté est annihilée. Le pouvoir insurrectionnel s'établit sur le désespoir.

Si grandes qu'aient pu être les erreurs de notre administration, elles ne sont rien comparées à la férocité des exactions commises par les terroristes. Mais ceux-ci sont présents, et notre plus grand tort a été, est encore, d'avoir été et d'être trop souvent absents. Pendant des dizaines d'années, on a cru sage et économique d'administrer l'Algérie au rabais.

On a laissé dépérir, après la guerre, le corps des administrateurs, et d'immenses « communes mixtes », grandes comme plusieurs départements métropolitains, avec des populations de plus de cent mille habitants dispersées dans les montagnes et les forêts, ont été confiées à un seul administrateur, aidé d'un ou deux adjoints. Certains douars n'ont pas vu un représentant de l'autorité en dix ans. De vastes zones étaient demeurées sans routes, sans médecins, sans écoles, sans gendarmes. La métropole était trop absorbée par d'autres sujets pour se préoccuper de cette terre pourtant si proche. Dans ce vide que nous laissions, les mauvais prêcheurs de haine n'ont eu qu'à s'installer.

De ces observations — que n'importe quel homme de bonne foi peut faire aisément sur place — découlent évidemment des conclusions qui doivent régir notre action immédiate.

Puisque la terreur est actuellement le maître-mot dans de larges portions de l'Algérie, et que l'insécurité domine tout, rien ne peut être fait, rien ne peut être espéré, si l'on ne rétablit pas la sécurité, si l'on ne fait pas reculer la terreur.

Cela ne doit pas être une excuse ou un alibi pour retarder la mise en train des grandes réformes indispensables. Mais il est clair que l'application même de la plupart des réformes ne sera possible qu'avec un minimum d'ordre et de paix. Autrement dit, il n'existe aucune « solution » magique qui puisse dispenser la France de remplir le premier devoir de tout État civilisé, celui de garantir la vie et les biens de ses citoyens.

Il est également évident que l'on commettrait une faute tragique si l'on entreprenait de rétablir l'ordre contre les populations musulmanes soumises à la terreur. C'est pour elles et avec elles qu'il faut lutter contre le terrorisme, notamment en leur rendant suffisamment confiance dans notre volonté et nos moyens pour qu'elles reprennent courage et participent activement à leur propre défense.

L'insuffisance et les lacunes de notre présence ayant été une des causes essentielles des succès de l'insurrection, il convient de rechercher la pacification par une double implantation militaire et administrative : « quadrillage » de sécurité avec des effectifs nécessairement nombreux, mise en place d'officiers d'affaires algériennes, de médecins, d'administrateurs. J'ai vu, dans l'Aurès, des tribus naguère hostiles se presser autour du poste où un médecin donnait sa consultation ; puis, peu à peu, à l'appel de nos officiers et sous la protection des troupes, les montagnards ont repris confiance, sont sortis de leur passivité, ont tourné contre les rebelles les armes que nous leur avons données.

Ce mot de « confiance » est revenu plusieurs fois sous ma plume ; c'est qu'en effet la crise algérienne est une crise de confiance. La France, oui ou non, veut-elle rester ? Toute la question est là. Les outrances électorales de la métropole, certaines campagnes de presse, certaines attitudes partisanes, font craindre aux Algériens que notre pays ne s'apprête à les abandonner à de nouveaux maîtres, à ceux qui déjà exercent sur eux la tyrannie de la terreur.

Nous ne commencerons à sortir du tunnel que le jour où notre volonté de rester en Algérie pour y mener avec énergie et continuité une action de progrès social et politique aura été non seulement affirmée mais démontrée ; le jour où nos actes prouveront que sous aucun prétexte et sous aucun camouflage, nous ne renoncerons à ce que l'Algérie demeure française ; le jour où le poids de la terreur, qui écrase l'Algérie comme une pierre tombale, commencera à décroître. Alors la population musulmane cessera de se demander si elle ne risque pas de se trouver livrée le lendemain aux représailles les plus sanglantes, et c'est avec elle que nous gagnerons la partie.

Mais surtout qu'il soit bien entendu, et démontré aussi par nos actes, que la pacification n'annonce pas un retour au passé, et qu'au contraire la France est décidée, irrévocablement, en sortant de cette affreuse crise, à traiter ses citoyens musulmans selon le beau précepte de la sagesse arabe : « Quand ton fils est devenu grand, traite-le comme ton frère. »

JACQUES SOUSTELLE,
député, ancien gouverneur de l'Algérie.

ADELINE VENICIAN

par André Chamson

Un seul être au monde a connu tous les secrets d'Adeline, un seul être aurait pu vraiment raconter toute cette histoire... C'est la femme de Payan, Maria, la Maria de Payan comme disent les gens d'ici. Pendant plus de vingt ans, elle a servi les maîtres de Villeméjane, M. Vénician et sa femme. Elle a vu naître Adeline. Elle l'a élevée. Elle a été sa gardienne et sa nourrice, sa seconde mère. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour la protéger contre elle-même et contre les injures du monde, pour la rendre semblable aux autres créatures de Dieu, pour la ramener à ce qu'on appelle la raison. Elle seule a su ce qui s'est passé, sans jamais le dire à personne.

Les secrets les mieux gardés se dévident pourtant comme des pelotes de laine. Il suffit d'attraper le fil et de ne plus le lâcher... Mais quel fil ? Où faut-il mettre la main dans cet écheveau ? Comment retrouver le commencement de cette histoire ?

***

Quand Mme Vénician vivait encore — il n'y a guère plus de dix ans, car elle est morte en quarante-quatre — la porte de sa maison restait toujours entrouverte. Maria ne la poussait que le soir, en rentrant chez

elle, sans la crocheter de l'intérieur, et chacun pouvait entrer, de jour et de nuit, dans cette vieille demeure de Villeméjane, la moins fermée et la plus mystérieuse de tout le pays.

Pendant les trois dernières années de sa vie, Mme Vénician est restée cloîtrée dans sa chambre. « Elle n'était déjà plus de ce monde ! » comme elle aimait à le dire à ceux qui venaient la voir.

— Que vous êtes aimable de penser encore à moi... Il serait si facile de m'oublier... Je ne suis déjà plus de ce monde !

Elle s'en était retirée après la mort de sa fille et même, peut-être, bien avant, quand cette enfant était encore toute petite, au moment de la mort de son mari. En ce temps-là, pourtant, elle allait et venait encore dans la maison, faisait des projets et pensait à l'avenir d'Adeline. C'est seulement quand elle fut seule pour toujours qu'elle s'enferma dans cette chambre et qu'elle y resta près de trois ans, non pas malade mais épuisée, avec juste assez de forces pour ne pas mourir.

Trois fois par jour, avec une régularité d'horloge, Maria lui apportait à manger. Elle n'acceptait que des biscottes, des fruits de la saison, un bol de bouillon de légumes, une tasse de tisane, une cuillerée de miel. Elle émiettait les biscottes, du bout des doigts, entamait les fruits sans les achever et se disputait avec Maria qui voulait l'obliger à finir son bol de bouillon.

— Elle me gave ! disait-elle aux quelques amies qui venaient lui rendre visite, fidèlement, depuis plus d'un quart de siècle. Quatre biscottes par jour, c'est bon pour des travailleurs de force !

— Il faut tout de même vous soutenir, répondait Mme Sarthou, qui montait trois fois par semaine à Villeméjane, par tous les temps, avec son ouvrage dans son sac.

— Pourquoi ne pas prendre aussi un peu de viande ? murmurait Mme Duplan, en tirant sur les trois longs poils de la verrue qu'elle avait au coin de la lèvre, et Mme Clausel ajoutait toujours, après le même petit silence :

— Si je ne mangeais pas plus que vous, il y a longtemps que je serais morte !

Ces trois visiteuses des après-midi avaient l'air de trois Parques bienveillantes filant le fil des derniers jours de leur vieille amie, en tâchant de ne pas le rompre.

— Il ne faut pas vous laisser aller ! reprenait Mme Clausel. Comment pouvez-vous vous abandonner, vous qui avez supporté tant d'épreuves... Vous qui avez eu tant de courage ?

— J'ai trop vécu ! murmurait Mme Vénician.

— Nous le savons ! bourdonnait le chœur des trois Parques. Rien ne vous a été épargné... Après votre cher mari, il vous a fallu voir partir aussi votre fille.

— La chère enfant ! soupirait Mme Sarthou. Elle est passée comme un ange sur cette terre.

— Elle n'a rien connu de la vie, enchaînait Mme Duplan. Ces âmes pures remontent à Dieu comme elles sont nées.

— Encore plus pures qu'à leur naissance ! ajoutait Mme Vénician, pour elle-même, en ouvrant à peine les lèvres.

— Comme vous avez eu du malheur ! lui disait Mme Clausel, en baissant la voix. Il n'y a pas beaucoup de gens qui connaissent la vie comme vous la connaissez.

— Je la connais ! répondait la recluse de Villeméjane en levant la main. J'ai peut-être pris sur moi ce que ma pauvre petite aurait dû souffrir, si elle n'était pas partie avant l'heure... Dieu l'a voulu ! ajoutait-elle en lissant sa courtepointe brodée, du bout de ses longs doigts maigres... Dieu l'a voulu ! répétait-elle dans un long soupir.

Elle se mettait alors à tirer sur ses couvertures, d'un geste lent et précautionneux, et l'on aurait dit qu'elle entrait en agonie, mais cette agonie dura des années.

Pendant ces années, chaque jour un peu plus faible, chaque jour un peu plus oublieuse du passé, c'est ainsi qu'avec ses vieilles amies, elle parla de sa fille morte, de cet ange fugitif qui n'avait passé que vingt ans sur cette terre... Mais les anges n'ont pas d'histoire et la jeune fille de Villeméjane en avait une.

***

Mme Vénician n'était entrée dans cette maison que le jour de son mariage, à trente-cinq ans passés. Son mari avait presque quinze ans de plus qu'elle. C'était un géant mélancolique, qui passait ses loisirs à faire de la broderie au filet. Pourquoi la vie se permet-elle ainsi d'inventer des personnages qui n'ont pas l'air d'être vrais ? M. Vénician faisait des rideaux surchargés de grappes de raisins, de feuilles de vignes, de bouquets de roses et de rameaux de lauriers. Il en avait décoré toutes ses fenêtres, recouvert tous ses fauteuils et toutes ses tables. Ce géant, amateur de broderies, avait aussi la passion des objets en fer forgé et collectionnait les lanternes, les grilles de balcon, les plaques de cheminées et les candélabres. Sa maison de Villeméjane en était pleine et, sur ses toits, il avait installé tout un peuple de girouettes. Le canonnier, la colombe au bec fleuri d'une rose, le coq gaulois hérissé de plumes, les deux faucons, le rétameur avec son soufflet, le forgeron, le chasseur au fusil pointé, y tournaient aux vents dans un incompréhensible désordre.

— Quand le chasseur tire à l'est, la colombe vole au sud et le canonnier de l'Empereur pointe au nord ! disait M. Vénician, en clignant de l'œil, comme un homme éclairé depuis longtemps sur l'absurdité des choses humaines.

Ces deux passions du maître de Villeméjane, surtout celle de la broderie au filet, s'accordaient mal avec son aspect physique et ses occu-

pations quotidiennes. Vers la fin de sa vie, si ses cheveux blanchissaient déjà, autour de ses tempes, une forêt de poils noirs jaillissait de ses oreilles et de ses narines. Il était puissant comme un attelage de charrue, mais soufflait au moindre effort en avançant sa lèvre inférieure pour donner un point d'appui à son haleine de bœuf.

Mobilisé comme commissaire de gare dans une petite ville de l'Est, il en était revenu marié, au début de l'année dix-neuf. Sa jeune femme avait eu quelque peine à s'habituer aux façons de vivre de la vallée. Elle avait été pourtant bien accueillie par les familiers de Villeméjane et par les intimes de son mari. Mme Sarthou, Mme Clausel et Mme Duplan étaient devenues ses amies.

— Elle est sûrement de bonne famille, avaient déclaré ces dames, dès le premier jour, après avoir constaté que la nouvelle venue n'était ni belle, ni laide, mais qu'elle avait, avec les derniers charmes de la jeunesse, une façon d'être réservée qui lui donnait un air d'étrangère.

— Elle a peut-être été élevée en Angleterre, avait même dit Mme Sarthou.

Ce n'était que l'ennui qui donnait cet air d'étrangère à Mme Vénician et, sans doute aussi, le besoin qu'elle avait d'échapper à sa nouvelle existence en laissant vagabonder ses rêveries. Elle s'ennuya donc pendant deux années, mais au bout de ces deux ans, elle eut une fille. L'enfant reçut le prénom d'Adeline, qui avait été celui d'une jeune sœur de son père, morte à vingt ans d'une maladie de langueur. Mme Vénician s'était d'abord opposée au désir de son mari. Il lui semblait qu'en donnant ce nom à sa fille, elle provoquait le destin. Mais elle eut vite oublié ses craintes et ne pensa plus à la jeune morte qu'elle n'avait pas connue. La naissance d'Adeline l'avait attachée à son mari, à sa maison et l'avait enfin rendue semblable aux dames de la petite ville dont le domaine de Villeméjane, bien que situé en pleine campagne, faisait encore partie.

Pendant quelques années, la vie du ménage avait été sans histoire. M. Vénician avait du bien et touchait chaque mois des coupons de rente, encaissait des fermages et s'occupait de ses terres. On pouvait vivre encore, à ce moment-là et dans cette vallée retirée, de cette façon rustique, sans être obligé de déroger. M. Vénician pouvait atteler son mulet, rentrer ses foins, prêter la main au ramassage de ses pommes, en restant quand même un Monsieur.

— Il a toujours préservé sa vie intérieure, aimait à dire de lui Mme Vénician, des années après sa mort.

Cette vie intérieure était faite d'un grand silence d'une indifférence aux agitations, d'un détachement de tous les désirs, de tous les projets que font la plupart des hommes. M. Vénician ne demandait rien à l'existence, sauf ce qu'elle lui donnait sans angoisse et sans efforts. C'était un imaginatif, mais son imagination était paisible et satisfaite de peu.

Sa fille avait à peine quatre ans quand, un soir, jetant un dernier coup d'œil à l'écurie, il se blessa le pied avec une pointe de fourche. Trois jours après, la fièvre tomba sur lui comme une charpente enflammée. En quelques heures, il fut pris par le délire et son grand corps que personne ne pouvait plus remuer, étendu sur le canapé du salon, semblait frappé par la foudre.

— Le pied gauche ! murmurait à demi-voix le docteur, consterné, comme si ce détail avait eu quelque chose de funeste et l'avait condamné à l'impuissance.

Cette maladie, dont Mme Vénician ne connut jamais le vrai nom, semblait avoir été provoquée par un maléfice. Ce pied-gauche blessé avait ouvert la porte de ce corps énorme à un fourmillement de microbes et le géant foudroyé passait de la prostration à des poussées de délire. A demi conscient, il ne pouvait plus penser qu'à ses manies et parlait sans arrêt de ses girouettes qu'il entendait grincer sur le faîte de ses toits.

— La colombe vole au nord et les deux faucons à l'ouest... Les vents sont devenus fous !

Par moments, il reconnaissait sa femme, lui prenait les mains, avançait sa lèvre inférieure et poussait de grands soupirs en balbutiant des phrases incohérentes.

— Le rétameur fait marcher son soufflet depuis ce matin pour faire brûler ma fièvre... Va voir de quel côté tire l'artilleur...

Il mourut la cinquième nuit, un peu avant l'aube, en prêtant l'oreille à ces grincements dérisoires. Sa mort foudroya sa femme et désespéra ses amis. Au bout d'un an, jour pour jour, M. Clausel mourait à son tour, comme s'il avait voulu rejoindre le colosse qui n'avait jamais fait de mal à personne. Deux ans après, c'était le tour de M. Sarthou et M. Duplan, le pharmacien, resta le dernier vivant de ce petit groupe. Mme Duplan l'eut vite réduit à n'être qu'une ombre silencieuse. Recroquevillé dans son officine, au milieu de ses bocaux blancs et bleus, il attendait le client comme une araignée dans sa toile et sa femme avait l'air d'être la plus veuve de ces trois veuves inconsolables.

⁂

A partir du jour de la mort de son mari, Mme Vénician considéra le monde extérieur comme une menace continuelle devant laquelle il fallait fermer portes et fenêtres.

— Tout est corruption ! disait-elle. Il faut se garder des contacts impurs.

Tout avait changé pour elle. Manichéenne sans le savoir, elle avait partagé l'univers en deux parties, royaume de l'ombre et royaume de la lumière, domaine du mal et du bien, de la corruption corruptrice et de la pureté triomphante. Le mal régnait pour elle sur la matière et Dieu sur le monde immatériel de la pensée et des rêveries, des projets

et des souvenirs. C'était un Dieu confus qui n'exigeait d'elle aucune pratique, mais qu'elle invoquait tout le temps.

— Dieu l'a voulu ! disait-elle à tout propos.

Elle le servait à sa manière en tâchant de se dégager des servitudes matérielles de l'existence. Si toute matière était mauvaise à ses yeux, elle discernait pourtant des degrés dans l'impureté et la corruption. C'est sans doute pour cela que, petit à petit, et sans que personne y prît garde, elle se mit à choisir ses aliments, rejetant les uns, n'acceptant les autres qu'après les avoir lavés de toute souillure.

Elle imagina d'abord de ne plus manger que les jaunes d'œufs, en prétendant que le blanc est au contact de la coque et que la coque est toujours couverte de fiente.

— J'en ai toujours eu le dégoût, disait-elle pour s'excuser, même quand j'étais petite fille.

Elle cherchait aussi des raisons pour ne plus manger de viande — la viande porte en elle un principe de corruption — et finit par se détourner de toute chair, sans justifier sa décision. Réduite aux légumes et aux fruits, elle les faisait bouillir pendant des heures et choisissait même le bois dont elle faisait son feu. Mais, si le feu pouvait être impur, l'eau pouvait charrier toutes les souillures du monde et c'est pour cela que la source qui bouillonne au creux d'un rocher, à quelques mètres de sa maison, était la seule dont elle voulait se servir.

Pendant quelque temps, elle essaya de cacher ce dégoût des aliments qui s'était emparé d'elle au moment de la mort de son mari. C'était son secret. Elle ne voulait le confier à personne. Mais il lui fut impossible de continuer à le cacher quand elle en vint à ne plus manger que quelques biscottes, repassées au four, des fruits qu'elle pelait et lavait à l'eau de sa source, des tisanes de bourrache, de camomille et de tilleul, des bouillons de légumes, du miel de montagne et du lait.

— Vous allez vous laisser mourir de faim, finit par lui dire Maria qui croyait encore, à ce moment-là, que sa maîtresse était accablée par le désespoir que connaissent toutes les veuves, mais qu'elle finirait par se raccrocher à la vie.

— C'est en mangeant trop qu'on se tue ! répondait celle-ci, à demi-voix, avec son sourire têtu, en fermant les yeux pendant deux ou trois secondes.

⁂

Tant que sa fille ne fut qu'une enfant, Mme Vénician ne se soucia pas de lui imposer son régime. Elle n'aimait pas la voir manger, mais elle acceptait qu'elle le fasse, en dehors de sa présence. Comme toutes les petites filles de son âge, Adeline avait besoin de prendre des forces et se laissait nourrir par la femme de Payan qui croyait à la vertu de la viande, des poissons et des châtaignes.

— Viens ! disait la servante, et l'enfant allait dévorer en cachette une collation de choses impures.

Cette Maria habitait avec son mari, le vieux Payan comme on l'appelait, à deux ou trois cents mètres de Villeméjane, une petite maison qu'entourait un verger d'arbres de plein vent et deux potagers tenus comme un parc à la française. Payan cultivait ce petit domaine après avoir fini sa journée. Il faisait les gros travaux chez les Vénician et c'est lui qui piochait les vignes et qui fauchait les prairies. Beaucoup plus âgé que sa femme, un peu simple d'esprit, taciturne et satisfait de son sort, il ressemblait à son maître par le caractère mais, au lieu d'être grand et fort, il était maigre et petit, avec une épaule plus haute que l'autre et des mains énormes.

Quand elle entra au service des Vénician, à la fin de l'année dix-neuf, Maria avait dépassé la trentaine. C'était une femme calme, un peu lente parfois, et qui travaillait comme une fourmi, sans jamais prendre de repos. Elle avait un fils, Adrien, qui venait d'avoir treize ans. A peine sorti de l'école, l'enfant avait trouvé du travail chez un de ses oncles qui avait acheté un garage dans une ville voisine. L'enfant avait hérité de la simplicité de son père. Il ne put jamais devenir que ce qu'il aurait été en restant à la campagne. C'était un petit paysan, solitaire et sentencieux, qui n'aimait pas se lier avec les garçons de son âge.

Restée seule avec Payan, Maria s'était ennuyée. Elle avait alors désiré d'être mère encore une fois, d'un garçon ou d'une fille, mais le sort en décida autrement. Maria n'eut pas d'autre enfant. C'est sans doute pour cela qu'elle accepta de servir les maîtres de son mari. Elle le fit d'abord sans trop s'attacher à eux, mais quand sa maîtresse eut accouché d'Adeline, elle adopta celle-ci avec la sombre passion que peuvent avoir les vieilles filles pour des enfants qui ne leur sont rien.

— Je ne fais pas grand'chose à Villeméjane, aimait-elle à dire, mais je nourris ma petite. Elle ne risque rien avec moi.

Pendant des années, ce souci fut son seul souci et sa seule joie. Elle ne pensait plus à Payan. Elle ne voyait plus Adrien qu'une fois par mois, quand il lui apportait son linge à laver et prenait du linge propre. Elle ne vivait que pour Adeline.

— Tu es ma petite, lui disait-elle.

Mais, quelques jours avant ses treize ans, Adeline se dégoûta brusquement de la nourriture et fut prise, à son tour, par la terreur de la corruption. Elle avait été bouleversée par la révélation de ses servitudes de femme. Il lui semblait qu'elle était la seule au monde à subir cette offense de la nature et rien n'avait pu la convaincre que c'était le sort commun de toutes les jeunes filles. Elle se cachait chaque mois comme une bête malade et s'enfermait à clef dans sa chambre en se refusant à manger.

C'est en vain que Maria essayait de faire avaler un peu de viande à cette adolescente diaphane. La mère et la fille étaient devenues complices,

sans que la mère ait jamais rien fait pour cela. Maria n'avait plus le droit de s'occuper de leur nourriture. Elles s'enfermaient dans leur grande cuisine de campagne où luisaient des chaudrons de cuivre dont elles ne voulaient pas se servir et personne n'a jamais su par quelle alchimie purificatrice elles transformaient tout ce qu'elles consentaient à manger, du bout des lèvres, comme si le fait de se nourrir avait été un péché.

⁂

Ce refus de la corruption, cette peur de l'impureté et de la contamination s'étendaient à tous les actes de leur existence. Mme Vénician n'envoya jamais sa fille à l'école. L'idée de la voir jouer avec les autres enfants lui faisait horreur. C'était aussi une pollution, une contagion, un envahissement pareil à celui qui avait dévasté en quelques heures le grand corps douloureux du géant qui faisait de la broderie et collectionnait les girouettes.

Adeline apprit tous ses rudiments auprès de sa mère. A sept ans, elle savait lire, écrire et compter. Elle n'eut jamais de livres de classe et ne suivit jamais ce qu'on appelle un programme. Cette éducation en vase clos ne fit pourtant pas une petite sauvage de cette fillette à peine nourrie. Mme Vénician avait beaucoup lu et les lettres qu'elle écrivait ne manquaient ni d'invention, ni de grâce. Elle apprit cet art à sa fille et celle-ci, sans savoir tout ce que savaient, à son âge, les enfants de l'école communale, était capable, à douze ans, d'écrire sur le ton d'une grande personne.

Mangeant à peine à sa faim, sevrée de tout contact avec le monde extérieur, sans compagnes de jeux et sans amies de son âge, Adeline lisait beaucoup et avait le droit de tout lire, car Mme Vénician ne trouvait jamais rien d'impur dans ce qui n'était qu'imaginaire.

Cette femme chimérique s'éloignait de plus en plus de la vie, mais se laissait entraîner dans des simulacres d'existence en relisant des romans qu'elle avait déjà lus dix fois. Le livre tombait de ses mains dans celles de sa fille et celle-ci, qui ne savait pas encore sa table de huit et ne connaissait pas les sous-préfectures de la Vendée, dévorait les *Malheurs de Sophie* ou Fenimore Cooper, mais aussi la *Cousine Bette* ou les *Misérables*, *Paul et Virginie* ou la *Sonate à Kreutzer*, les *Filles du Feu* ou la *Chartreuse de Parme*.

Cette enfant connaissait si mal la vie que tout ce qu'elle lisait la jetait dans des vertiges, comme un verre de vin pur enivre les gens qui n'ont pas l'habitude de boire. Certains de ses héros favoris étaient plus présents à ses yeux que les habitants de la ville. A treize ans, elle était persuadée que les amies de sa mère rencontraient parfois Mme Marneffe ou la femme du régisseur de M. de Sérizy. Elle confondait Payan avec le cocher de la troïka qui s'égare dans la neige, dans le conte de Tolstoï où le Maître et le Serviteur affrontent un même destin. Elle avait appelé

Sylvie, Angélique et Aurélia, trois jeunes filles qu'elle ne connaissait que de vue et qui passaient parfois, en chantant, aux beaux jours des belles saisons, sous le mur de son jardin. Tout être vivant lui semblait avoir une double identité qui le mettait en contact avec d'autres êtres imaginaires.

Mme Vénician s'amusait de ces rêveries dont elle ne voulait pas voir les dangers. C'était même, à ses yeux, un des plaisirs de la vie que de s'égarer ainsi dans un monde de chimères. Elle s'y perdait avec Adeline et n'en voulait plus sortir. La mère et la fille étaient complices dans ces dérèglements de l'esprit comme elles l'étaient déjà par la peur de la corruption et par la hantise de la pureté. Elles se laissaient même entraîner jusqu'à transformer en personnages réels certains objets qu'elles voyaient tous les jours. C'est ainsi qu'elles avaient fait un être vivant d'une statuette de Phœbé qui décorait leur salon. En les entendant parler d'elle, on aurait pu croire que cette déesse d'argile s'échappait parfois de la maison pour aller vagabonder sur les montagnes, les pieds nus, la chlamyde au vent.

Adeline prêtait la même existence irréelle aux personnages des quelques tableaux accrochés aux murs de sa chambre. Assis l'un près de l'autre, entre les racines monstrueuses d'un arbre exotique dont les hautes branches touchaient les nuages, Paul et Virginie lui parlaient en se tenant par la main, tandis que le musicien chevelu d'une gravure allemande, barbouillé de vert et de rouge, jouait sur son violon une musique silencieuse qu'elle seule pouvait entendre.

***

La maison de Villeméjane était favorable à ces rêveries. De sa terrasse, on voyait le monde comme on doit le voir du haut du Pays des Merveilles. Mais il suffisait de descendre quelques marches pour plonger, sous les branches du jardin, dans un univers souterrain sans soleil et sans étoiles. Ce contraste avait quelque chose de magique. La terrasse avait l'air d'être posée sur les plus hautes feuilles des arbres et ce jardin clos semblait se dévorer lui-même en entremêlant ses essences, en faisant fleurir un bouquet de lauriers-roses au milieu du feuillage d'un figuier.

La façade de la maison s'ouvrait sur ce monde clos, par trois hautes portes-fenêtres. Des masques barbus, aux yeux rongés par la pluie, décoraient les clefs de leurs trois arcades et ressemblaient à des dieux aveugles. Ils avaient l'air de pleurer les jours de pluie et de rire avec le soleil, comme s'ils obéissaient, eux aussi, à la puissance magique qui régnait sur ces lieux déserts.

Dans la maison, cette magie se faisait encore plus oppressante. Des portes s'ouvraient dans des murs recouverts de boiseries, sur des couloirs étroits qu'éclairait à peine une lucarne. Il fallait s'y guider en

touchant les murs du bout des doigts et l'on y sentait une trace discontinue, marquée en creux, d'une porte à l'autre. Des pièces entresolées se glissaient entre deux étages, obscures aussi, basses de plafonds, parfois sans fenêtres, tandis qu'au sommet de la cage de l'escalier, un long grenier, cloisonné par les poutres de la charpente, transformait la vieille demeure en caisse de résonance et dévorait ou amplifiait tous les bruits.

Sur cette caverne sonore, les nuits d'hiver, on entendait les grincements alternés du petit peuple de girouettes de fer ou de zinc que personne ne graissait plus depuis la mort de M. Vénician et la consécration de sa veuve et de sa fille à la solitude.

Les vents se battaient sur le faîte de ces toits couverts de tuiles romaines, poussant du nord pour ramener le beau temps, sortant du sud dans un bouillonnement de nuages annonciateurs de la pluie. Les lieux solitaires sont comme des roses des vents qui semblent porter le poids de toutes les tempêtes du ciel et Villeméjane était un de ces nombrils du monde, l'ombilic mystérieux sur lequel s'acharnaient les batailles des éléments.

***

Cette atmosphère de continuelles métamorphoses avait empêché la petite solitaire de Villeméjane de prendre conscience du déroulement du temps. A quatre ou cinq ans, comme beaucoup d'enfants de son âge, elle confondait le présent, le passé et l'avenir.

« Aujourd'hui, c'est demain ? », demandait-elle souvent ou bien, après avoir réfléchi pendant une ou deux minutes, les sourcils tendus, les lèvres pincées : « Dis, Maria, hier tu me donneras ma poupée et tu me mettras ma belle robe ? »

Maria s'amusait de ces confusions. Elle admirait tout ce que disait Adeline, mais elle essayait pourtant de lui expliquer qu'on ne pouvait pas faire des souhaits pour la veille, ni remettre au lendemain ce qu'on avait déjà fait.

— C'est demain qu'il faudra demander ta belle robe. C'est toujours pour le lendemain qu'il faut demander ce qu'on veut.

Mme Vénician s'efforçait aussi de faire comprendre à sa fille que le passé ne revenait pas et que le présent s'enfuyait vers le futur sans jamais pouvoir se mêler à lui. Mais elle était elle-même assez mollement convaincue de l'inexorable rigueur de ces lois de la nature et l'enfant devait le sentir et ne se laissait pas convaincre.

— Ce qu'on attend finit bien par vous arriver, disait-elle. Alors, c'est hier qu'on a eu ce qu'on demandait !

Elle arriva, cependant, à parler comme tout le monde. Hier, aujourd'hui, demain, ne se confondirent plus dans son esprit, Mais au-delà de ces trois journées, entremêlées l'une à l'autre comme les maillons d'une chaîne, elle ne pouvait rien imaginer. Elle définissait l'avenir en disant :

« L'année prochaine ! » Mais cet avenir lui semblait déjà contenu dans la minute présente quand il répondait à ses rêveries, à ses espoirs, aux désirs dont elle peuplait sa solitude. C'était presque un aspect de l'éternité, une mer sans limites dans laquelle elle se perdait. Le temps la submergeait comme une suite de vagues roulant sans arrêt sur sa vie, égales et renouvelées, impossibles à distinguer les unes des autres, confondues dans un même mouvement.

Elle en venait à confondre aussi le temps et l'espace, à ne plus les distinguer l'un de l'autre. Ne se laissaient-ils pas traverser tous deux, en quelques secondes, malgré leur immensité, par la puissance d'un rêve ou la force d'un désir ? Ne suffisait-il pas de laisser flotter son esprit, en allant et venant sur la terrasse, pour être transportée, au bout de la terre, dans des pays lointains qui s'ouvraient sur d'autres pays, plus lointains et plus merveilleux, dont on ne pouvait pas trouver le nom dans des livres ? La Chine et le Brésil commençaient sur la crête de la montagne ; l'Allemagne et l'Italie s'étendaient devant la terrasse et la Grèce s'élevait au milieu d'une mer imaginaire, immense et pourtant facile à franchir, dans la grande ouverture de la vallée. Au-delà, c'était le pays sans souillure et sans corruption, le Royaume de Dieu dont sa mère parlait sans cesse.

— J'irai là-bas quand je serai grande, se disait-elle. L'année prochaine... le même jour qu'aujourd'hui.

Elle se sentait alors devenir une jeune fille, une jeune femme, quelqu'un de très vieux qui était encore en pleine jeunesse. Elle avait dépassé le cercle de l'horizon et se promenait pendant des jours qui duraient seulement une heure et des heures qui duraient à peine quelques minutes, au milieu de palais étranges, de grandes cités aux mille tours, de forêts et de prairies, dont les arbres et les herbes étaient d'une espèce inconnue.

⁂

Dans l'état de faiblesse où elles vivaient, la mère et la fille étaient les jouets de leurs rêveries. Ces rêveries qui naissaient de leur imagination comme des fleurs sauvages, ou qui surgissaient tout à coup d'une image regardée ou d'un texte lu, comme des fleurs de jardin, avaient vite fait de se transformer en hantises. Tout s'amplifiait monstrueusement dans la solitude où se confinaient ces deux femmes. Mais aucune obsession ne pouvait leur faire oublier le souci de la pureté des nourritures qu'elles devaient prendre chaque jour, malgré leur terreur de la corruption.

— Ce miel n'était pas trop lourd ? demandait la mère à la fille ou bien, avec une brusque angoisse, comme si tous les fruits de la terre avaient été gorgés de poison. Tu ne veux pas que je fasse bouillir plus longtemps ces légumes ? J'ai peur de ne pas les avoir assez nettoyés... Il y a tant de mauvais germes, dans la terre !

L'enfant passait des nuits à attendre les douleurs d'entrailles qui lui prouveraient qu'elle avait mangé des mets impurs. Recroquevillée sur son lit, elle écoutait les cris des oiseaux nocturnes, messagers de mauvais augure, et quand elle avait entendu trois fois la chouette, elle frissonnait en pensant que son heure était venue. Au moindre malaise, elle se disait que la corruption était en elle. Toute vie lui semblait porteuse de pourriture et de maléfices, comme la pointe de fourche qui avait tué son père. Ne suffisait-il pas d'une entaille au petit doigt pour faire entrer dans un corps toute la pourriture du monde ?

Quand elle eut seize ans, elle prit définitivement la viande en horreur. Elle en était arrivée à croire que manger de la chair risquait de la rendre enceinte. Elle pensait que c'était ainsi que l'on concevait les enfants. Maria tenta vainement de la détourner de cette nouvelle folie.

— Mais voyons, répondait la jeune fille, je n'ai pas encore le droit... Il faudrait que je sois Madame !

— Comme si les filles de ton âge se privaient de manger de la viande !

— Et c'est toi qui voudrais me faire faire comme elles ? disait Adeline en rougissant.

C'est dans cette hantise de la pureté, dans cette terreur de la corruption, dans ces conversations avec des êtres imaginaires, dans cette confusion de l'espace et du temps, du présent et de l'avenir et, surtout, dans cette claustration et dans cet éloignement du monde que s'écoulèrent ses années d'enfance et de jeunesse. A dix-huit ans, frêle, diaphane et silencieuse, elle semblait n'avoir pas commencé à vivre, mais elle avait déjà, cependant, vécu plusieurs vies, avec des êtres qu'elle n'avait vus qu'en rêve.

***

— Elle est née sans le goût de vivre, disait Mme Sarthou quand elle redescendait de Villeméjane, avec ses amies. On la croirait en visite sur cette terre.

— Il faudrait qu'elle sorte un peu de cette maison, répondait Mme Clausel, qu'elle voie des filles et des garçons, qu'elle ne soit pas toujours avec des grandes personnes.

— Quand on ne demande rien à la vie, que voulez-vous que la vie vous donne ? demandait Mme Duplan.

C'est ainsi que les trois vieilles amies de Mme Vénician parlaient de cette enfant solitaire. Elle leur semblait incapable d'éprouver les souffrances et les joies qu'on peut éprouver à son âge. Ce n'était, à leurs yeux, qu'une créature dolente, étrangère au monde et réfugiée dans des rêveries sans objet et des attentes sans but, qui ne pouvait même pas se faire une idée de ce que nous appelons le bonheur.

Il suffisait pourtant d'avoir approché de plus près cette grande fille mince, à la taille longue, au cou gracile et toujours penché, pour savoir

qu'elle ne s'était pas résignée sans peine à la solitude. Ces blondes au teint pâle ont une vitalité de liane. Elles ont un air de morte éveillée, mais cette torpeur masque leur nature profonde et cette nature est violente et se cramponne à la vie.

A dix-sept ans, traquée par la faim, hagarde d'isolement et de silence, déjà ravagée par cette langueur dont elle devait mourir, Adeline Vénician n'avait pas perdu le goût de vivre, comme le croyait Mme Sarthou. Sans doute, elle se traînait, la plupart du temps, dans une demi-somnolence, comme étrangère à son corps, comme détachée d'elle-même et c'est ainsi qu'on pouvait la voir en passant une heure ou deux à Villeméjane. Mais Maria, qui restait toujours auprès d'elle, savait bien que certains jours, sans que rien ait fait présager ce changement, elle se réveillait, ivre de désirs, fiévreuse et vivace.

Ces matins-là, Adeline se ruait à sa fenêtre, chantonnait en dénouant ses cheveux, les faisait rouler sur ses épaules et les remontait dans ses mains ouvertes, au creux desquelles, la tête penchée en arrière, elle appuyait sa nuque pleine de frissons.

— Maria ! criait-elle alors d'une voix rauque.

Le femme de Payan accourait de la cuisine, son jupon court relevé et passé du côté droit dans le cordonnet de sa ceinture, en s'essuyant les mains au revers de son tablier bleu.

— Maria, reprenait Adeline, sur un ton plus bas, presque dans un souffle, donne-moi ma belle robe... celle qui a des volants.

— Ce n'est pas dimanche, disait Maria, en se retournant vers la porte, comme si elle avait voulu redescendre à la cuisine.

— Si, c'est dimanche, aujourd'hui, grondait Adeline, les yeux brusquement bridés par la colère. Je te dis que c'est mon dimanche... un dimanche à moi... le dimanche que je veux.

Maria haussait les épaules, achevait de s'essuyer les mains, ouvrait la grande armoire à deux battants, sans rien dire, choisissait la robe blanche à grands volants d'organdi, la défroissait et la tendait à la jeune fille. Celle-ci s'habillait alors en riant, ses cheveux fous encadrant son visage transfiguré.

Pour se regarder dans la glace trop inclinée au-dessus de la cheminée, il lui fallait s'avancer à un ou deux mètres d'elle. Le grand miroir, surmonté de deux colombes dorées, l'embrassait alors tout entière, de haut en bas, en lui donnant l'air d'être plus petite qu'elle ne l'était. On aurait dit une ballerine en robe de danse. C'est sans doute pour cela qu'elle faisait alors quelques tours sur elle-même, en arrondissant ses volants, le pied cambré, les bras levés au-dessus de sa tête et les deux mains jointes.

Elle descendait alors au jardin, vers les buis, les sureaux, les figuiers et les lauriers-roses aux branches entremêlées, en chantonnant du fond de la gorge, la poitrine haute, les lèvres gonflées.

⁂

Dans ce jardin fermé, entre la terrasse de la maison et le mur qui dominait la rivière, elle s'abandonnait à son imagination et se laissait porter par ses songes. Jusqu'à sa douzième ou à sa treizième année, ce n'étaient que des songes de petite fille, presque des songes d'enfant. Tandis qu'elle marchait gravement le long des allées couvertes, elle pensait à des robes qu'elle dessinait dans le ciel, avec les draperies des nuages, à des souliers d'argent faits avec l'éclair des poissons de la rivière, à des bijoux ciselés comme des bourgeons de printemps qu'elle s'accrochait dans les cheveux et qui devenaient des étoiles.

Ainsi parée, elle imaginait qu'elle allait partir pour un long voyage, un voyage de l'autre côté du monde, au-delà de la crête de la montagne, dans ce pays où poussaient les arbres immenses aux pieds desquels Paul et Virginie venaient s'asseoir côte à côte... Mais un jour vint où, pour la première fois, elle se dit qu'un inconnu allait venir la chercher. Il devait l'accompagner dans sa randonnée à l'autre bout de la terre... Il lui sembla qu'il avait déjà frappé à la porte, que la porte s'ouvrait et qu'elle reconnaissait le visage de celui qui l'attendait en lui faisant signe de le suivre.

— Je savais bien qu'il devait venir ! se disait-elle. Il devait venir l'année prochaine... Il viendra le même jour qu'aujourd'hui.

Qui se serait avisé de la croire folle quand elle jouait à ces jeux ? N'est-ce pas ainsi que rêvent les jeunes filles ? N'est-ce pas ainsi qu'elles transfigurent leur jeunesse en pensant à leur avenir ? N'est-ce pas ainsi qu'elles attendent les jours de bonheur que la vie leur doit ?

Mme Vénician ne trouvait rien à redire à ces songes. Elle avait dû les faire elle-même, alors qu'elle était encore une jeune fille et Maria, confidente étonnée qui grondait d'abord en disant : « Ce sont des bêtises ! » finissait par se laisser prendre à ces récits fantastiques.

— Maria, le Prince viendra me chercher...

— Quel prince, Seigneur ! Nous n'habitons pas un pays où l'on rencontre des princes. Il n'y en a plus, aujourd'hui... On leur a coupé la tête !

— Le mien vit toujours, disait Adeline sans reprendre haleine. Persone n'a pu le tuer. Il est trop fort et trop courageux... On a essayé, bien sûr, mais il n'a pas le droit de mourir. Il sait que les gens sont méchants et ne veut pas que je reste ici toute seule. Il veut m'emmener au Brésil, derrière cette montagne, dans une ville où il y a trois cent soixante-cinq églises, une pour tous les jours de l'année, et des palais dont les murs sont tendus de plaques d'or.

— Au Brésil ! disait Maria. Ce n'est pas au Brésil que tu serais, si tu traversais la montagne... et pourquoi voudrais-tu t'en aller si loin ?

Il y a d'autres pays qu'on peut aller voir sans être obligé de passer des océans.

Elle se laissait pourtant entraîner dans ces voyages imaginaires, avec un Prince charmant plus imaginaire encore. Les rêves qu'elle avait faits avant de se marier, à quinze ou seize ans, revenaient à sa mémoire et elle les comparaît à ceux de sa jeune maîtresse.

— On n'a pas besoin d'aller au Brésil... On n'a pas besoin de rêver d'un prince. Tous les jeunes gens sont des princes, quand on a ton âge et, avec celui qu'on choisit, toutes les maisons sont en or.

— Oui, toutes les maisons sont en or, disait Adeline d'une voix brûlée par la fièvre. Mais pourquoi ne pas aller au Brésil si le prince vous emmène ?

— C'est bon d'embellir la vie ! murmurait Mme Vénician chaque fois que Maria la prenait à part pour lui confier les petits secrets de sa fille.

— Mais ce n'est peut-être pas bon de se faire trop d'idées ! disait la servante.

— Mais non, mais non, laisse-la... Qu'elle se raconte des histoires... Qu'elle se promène avec son Prince charmant... J'ai plus rêvé qu'elle ne pourra jamais le faire, quand j'avais l'âge qu'elle a.

— Toutes les filles se racontent des histoires. Je ne m'en suis pas privée, moi non plus... Mais j'étais quand même plus raisonnable !

Avec la complicité de sa mère et la permission de sa servante, Adeline écoutait toutes les voix qui lui parlaient à l'oreille. Mais ces fugues de son esprit ne duraient guère qu'un jour, parfois même une heure ou deux, le temps d'une éclaircie de soleil, entre deux nuages de pluie. Sa fièvre tombée, elle revenait à sa somnolence et n'était plus alors que ce petit fantôme silencieux qui semblait ne rien demander à la vie.

***

Chaque nuit, cependant, quand elle était seule dans sa chambre, la jeune fille de Villeméjane se laissait prendre par d'autres rêves, mais elle ne se souvenait même plus, en se réveillant, de ces divagations de l'ombre et Maria, ni sa mère, n'en eurent jamais la confidence.

Située au premier étage de la maison, à l'angle nord-est de la terrasse, la chambre où se retirait Adeline donnait sur le vestibule intérieur par lequel on pouvait descendre à la salle à manger, au salon et à la cuisine. Cette disposition permettait à la jeune fille de se faire entendre par sa servante chaque fois qu'elle avait besoin d'elle. Il lui suffisait d'ouvrir sa porte et de se pencher sur la cage de l'escalier en criant : « Maria ! » pour que celle-ci réponde aussitôt. Mais, la porte une fois fermée, la chambre tombait dans la solitude de l'espace. Elle s'ouvrait, au soleil levant, par une porte-fenêtre au balcon en demi-lune qu'entourait une grille de fer forgé. Une autre fenêtre à petits bois plongeait sur les massifs de verdure et sur les premières pentes de la

montagne qui barraient l'horizon du nord, toujours encombré de nuages et toujours traversé de vent.

Quelques mois avant sa mort, M. Vénician avait fait installer l'électricité dans la maison, mais sa femme et sa fille avaient gardé l'habitude de prendre avec elles, quand elles se retiraient dans leurs chambres, une boîte d'allumettes et une bougie. Mme Vénician avait toujours peur de se trouver sans lumière, au cours de la nuit, quand les vents d'hiver ou les orages déclenchaient les disjoncteurs des pylônes de la vallée.

Chaque soir, après avoir embrassé sa mère et fermé sa porte à clef, Adeline posait son bougeoir sur le coin de sa cheminée, à côté de la grande glace au fronton orné de colombes. Sa toilette faite, pieds nus, elle traversait la pièce en courant, grimpait sur son lit aux trois matelas superposés qui, pendant des années, fut plus haut que son visage, se couchait et lisait pendant des heures.

Le livre achevé, elle éteignait sa lampe électrique. Les bras croisés autour de ses jambes, à croupetons dans l'obscurité, elle attendait le sommeil et s'endormait quelquefois en quelques minutes, pour se réveiller avec le jour sans avoir changé de position, les reins brisés, aussi fatiguée que par une nuit d'insomnie. D'autres fois, quand elle n'arrivait pas à sombrer dans le silence et qu'elle restait éveillée pendant trop longtemps, elle se levait tout à coup, courait à la cheminée et craquait une allumette pour éclairer sa bougie.

La flamme hésitait en faisant grésiller la mèche. Celle-ci s'éteignait parfois en exhalant une plainte. Adeline se précipitait alors vers son lit et, la tête enfouie sous les couvertures, essayait encore de s'endormir en se demandant avec angoisse quel démon de la nuit avait soufflé sur la flamme. Mais si cette flamme, après avoir trembloté quelques secondes, s'élevait brusquement en tassant l'obscurité le long des murs, Adeline se haussait sur la pointe des pieds et, dans une attente solennelle, les mains agrippées au rebord de la cheminée, rapprochait son visage de la glace.

Coupé en deux, comme une carte à jouer, par le jeu de l'ombre et de la lumière et par le halo de la bougie qui l'éclairait de côté, transformé par l'inclinaison du miroir et les imperfections de son étamage ancien, ce visage lui semblait appartenir à une étrangère. Elle fixait dans les veux cette jeune fille inconnue et la défiait du regard comme elle aurait défié une ennemie.

Une vapeur semblait s'élever alors du fond de la glace. La jeune fille inconnue avait l'air de glisser dans la profondeur des eaux, comme une noyée. Tout se brouillait soudain devant Adeline. Elle ne distinguait plus que deux yeux immenses, de même couleur, scintillant comme des étoiles. Prise de vertige, au bord de l'hypnose, elle reculait en chancelant jusqu'au milieu de sa chambre et le charme se rompait.

Le miroir ne réfléchissait plus une étrangère. Adeline reconnaissait son visage. Elle ébauchait un sourire, inclinait un peu la tête pour

tâcher de voir son profil puis, la cheville cambrée, elle dessinait quelques pas de danse comme elle aimait à le faire quand elle mettait sa belle robe. Pour rendre plus libre le jeu de ses jambes, elle soulevait alors sa longue chemise et, quelquefois, elle la tirait jusqu'à son menton, le temps d'un éclair, pour se regarder tout entière, nue et frissonnante, dans la grande glace inclinée où passaient des ombres et des lumières.

Elle se jetait alors dans son lit et, même quand sa bougie brûlait jusqu'à l'aube, elle ne voyait plus la clarté qui tremblotait dans sa chambre. Les yeux fermés, couchée sur le dos ou sur le ventre, elle s'enfonçait dans de nouveaux rêves, les vrais rêves de la nuit, les divagations de l'ombre qu'elle ne racontait à personne. Des taches noires et des clartés se mettaient à tourbillonner entre sa rétine et ses paupières fermées. C'était comme un tournoiement de nuages sur le disque clair du soleil, un bouillonnement de vapeurs sur une gigantesque chaudière. Ces ombres cernées de lueurs composaient d'immenses images qui se succédaient sans arrêt. Des arbres fous se découpaient sur le ciel, des maisons s'élevaient sur les rives d'un grand fleuve, des montagnes s'écroulaient sur des montagnes, un visage de jeune homme émergeait soudain des profondeurs de la mer, se figeait dans un sourire et disparaissait tout à coup. Dans ce tournoiement continuel, toutes les formes s'abîmaient dans des mouvements informes. C'était comme une Genèse qui ne pouvait pas arriver à donner naissance à la création qu'elle ébauchait.

Incapable de se mouvoir, plus incapable encore de diriger ses pensées, Adeline flottait entre le sommeil et la conscience, sans pouvoir s'endormir, ni pouvoir se réveiller. Les bras allongés, le corps lourd, elle glissait dans une torpeur toujours plus profonde, aux limites d'une mort qui laissait intacte sa vie. Elle ne pouvait plus rien contre les rêves qui s'emparaient d'elle et c'est seulement quand ils se décomposaient d'eux-mêmes, comme des brouillards effilochés, qu'elle pouvait enfin trouver le sommeil.

Le lendemain, en se réveillant, elle essayait en vain de se souvenir des rêves qu'elle avait pu faire au cours de la nuit. Elle n'en retrouvait aucune trace dans sa mémoire et s'étonnait même en voyant sa bougie entièrement consumée au ras de la rondelle de cuivre maculée de vert-de-gris. A quel moment s'était-elle donc endormie ? Qu'avait-elle fait après avoir achevé son livre ? Elle balayait ces vaines questions en passant ses mains devant ses yeux et courait ouvrir la fenêtre qui donnait sur l'Orient. Au grincement des volets, des vols de moineaux semblaient s'échapper de ses mains et tournoyaient, en poussant leurs cris du matin, au-dessus des sureaux qui poussaient devant la maison. Elle les suivait dans le ciel et les regardait plonger à nouveau, au bout d'un moment, dans les branches chargées de petites baies noires. Il lui semblait que ses souvenirs s'étaient envolés comme les oiseaux et qu'ils avaient replongé dans le fond de sa mémoire. Elle ne savait plus rien

de ces heures de la nuit pendant lesquelles elle s'était retrouvée après avoir contemplé une étrangère, au fond de la glace où se réfléchissait maintenant le soleil oblique du matin. Elle avait oublié les démons nocturnes qui n'attendaient pourtant que le retour de la nuit pour retrouver encore leur proie.

***

Un jour — c'était la Saint-Jean, la mi-chemin entre le printemps et l'été — Adeline se réveilla dans l'allégresse et la fièvre. C'était l'année trente-huit. Elle allait avoir dix-sept ans.

En ouvrant sa fenêtre, elle vit un scarabée sur la planchette d'appui, un scarabée bleu plaqué sur le dos, les pattes en l'air, et qui cherchait vainement une prise dans le vide, comme un chevalier en armure tombé de cheval. De temps en temps, l'insecte restait immobile. Ses pattes se repliaient. Il avait l'air mort, prêt à tomber en poussière quand, tout d'un coup, griffant l'air de ses crocs velus, il recommençait sa bataille pour la vie. Penchée vers lui, Adeline le regardait comme si son propre destin avait dépendu de cette bataille.

Le scarabée bleu semblait au bout de ses forces, quand il planta soudain le croc d'une de ses pattes dans le jet d'eau de bois vermoulu et se redressa d'un coup. Il fit alors vibrer ses antennes, lissa les ailes de soie qui sortaient de sa carapace, s'avança jusqu'au bord de la fenêtre, tomba dans le vide comme un morceau de caillou mais, en tombant, il ouvrit ses ailes et fit dans le ciel une grande trajectoire chantante. Adeline le vit s'abattre au-delà des arbres du jardin, au milieu des fleurs des pommiers.

Du même coup, le monde sembla transformé. Le printemps s'empara du paysage. Un bout de nuage noir, qui traînait au ras du ciel, disparut sans laisser de traces. Adeline se redressa. Elle dénoua ses cheveux et, comme elle aimait à le faire, renversa sa nuque au creux de ses mains ouvertes. Elle mit sa robe et descendit au jardin par la longue allée qui conduit vers la rivière. Elle la suivit à petits pas en coupant des feuilles de buis, du bout de ses ongles et, de temps en temps, elle s'arrêtait pour sentir l'odeur de ses doigts, en respirant de toutes ses forces. Cette âcre odeur lui faisait tourner la tête. Il lui fallut prendre un instant de repos et elle vint s'accouder au mur bas qui domine le gouffre, à l'endroit d'où l'on peut apercevoir le pont et le tournant de la route.

C'est alors qu'elle vit Michel, le cantonnier, en train de parler à un inconnu. Ce Michel était un cousin de Payan et venait souvent à Villeméjane. Adeline avait l'habitude de le voir, mais elle n'avait jamais vu le jeune homme aux cheveux ébouriffés qui se tenait près de lui. Cet inconnu portait un blouson de cuir à grandes poches obliques et des souliers bas à larges semelles. Une motocyclette était appuyée au mur qui borde la route, à quelques mètres de lui. Il parlait en faisant des

gestes pour montrer le pont ou pour épouser, d'un mouvement de la main, la courbe que dessinait le tournant. Michel l'approuvait en roulant une cigarette.

Les deux hommes allaient et venaient. Ils escaladaient les talus, comptaient leurs pas et marquaient des temps d'arrêt pour planter des petits piquets, à distances régulières, au bord de la route. Michel tendait une cordelette d'un piquet à l'autre et son compagnon s'arrêtait de temps en temps pour prendre des notes sur un carnet couvert de cuir rouge qu'il avait tiré de sa poche.

Le monde avait disparu. Les bois, les champs, les montagnes et le ciel s'étaient confondus comme sous l'effet d'un sortilège. Adeline ne pouvait plus voir que le visage de ce jeune homme, un visage calme et régulier, au menton un peu lourd, au regard qu'on devinait bleu malgré la distance. Elle sentait qu'elle n'oublierait plus jamais ce visage et, quand elle fermait les yeux, elle le retrouvait sans effort dans le fond de sa mémoire, comme s'il lui avait été déjà familier depuis des années.

Le jeune homme enfourcha sa motocyclette. Il fit démarrer son moteur et cria quelques mots dans la direction de Michel. Celui-ci avait ôté sa casquette et répondit, en mettant ses mains en porte-voix :

— A demain !

— A demain ! cria l'inconnu en démarrant dans un tourbillon de poussière. A demain et à la même heure... Nous achèverons le piquetage.

— A demain ! murmura machinalement la jeune fille de Villeméjane en le suivant du regard. A demain et à la même heure !

***

Ce soir-là, au moment d'aller se coucher, Mme Vénician prit sa fille par la main et l'entraîna dans sa chambre.

— Tu viens d'avoir dix-sept ans, lui dit-elle. C'est un grand jour. Il ne faut pas que tu risques de l'oublier... Je veux te donner quelque chose... Tiens, c'est à toi... Tu peux emporter ce coffret dans ta chambre. Il ferme à clef. Tu n'auras qu'à trouver une cachette pour le mettre en sûreté.

Tout en parlant, elle avait ouvert un petit coffret qui restait toujours sur le coin de sa commode. Il contenait quatre bagues, des bagues anciennes, à pierres serties, un rubis, une opale, une cornaline, une topaze, et deux pendentifs dont la chaîne d'or supportait deux petits camées.

— Ce sont les bijoux de la sœur de ton cher papa. Il avait toujours dit qu'on te les donnerait quand tu aurais l'âge de les mettre... Garde-les en souvenir de ta pauvre tante Adeline. Tu portes son nom... Dieu te donne le bonheur qu'elle n'a pas eu !

— Tante Adeline ? murmurait la jeune fille. Je n'ai jamais pu savoir si je l'ai connue.

— Non... non... Elle est morte au moment de ta naissance... Elle avait à peine vingt ans.

— On devrait pouvoir connaître les morts, surtout quand ils sont de votre famille.

— On devrait... oui... mon Dieu, on devrait pouvoir les connaître... Qu'est-ce que tu me fais dire, Seigneur ! Tu sais bien que c'est impossible ! On ne peut pas connaître les morts !

— Je penserai quand même à cette tante Adeline quand je regarderai ses bijoux.

— Ils sont très beaux. Ils venaient de ton arrière-grand-mère. Ce sont des bijoux de mariage ou de fiançailles comme on les faisait dans ce temps-là.

— Dans ce temps-là ?

— Oui... au moment où les rois sont revenus, après l'empire... Tu vois bien qu'ils sont romantiques... Ce sont des bijoux pour un grand amour, les bijoux d'une passion qui peut vous coûter la vie.

— C'est de ce grand amour que tante Adeline est morte ?

— Non, elle n'est pas morte d'amour... Qui pourrait mourir d'amour dans ce monde de corruption ? Elle est morte de langueur, comme on disait à l'époque.

Adeline embrassa sa mère longuement. En l'embrassant, elle se mit à penser au jeune homme qu'elle avait vu, au début de la matinée.

— C'est toi qui me les donnes, dit-elle à Mme Vénician. C'est toi que je remercie. Mais ils me feront penser à d'autres personnes !

— Bien sûr, ils te viennent aussi de ton père et de ta tante... Ils te viennent même de la grand-mère de ton papa... C'est le cadeau...

— Le cadeau de ceux qui m'ont aimée ou qui m'aimeront ! répondit Adeline en s'enfuyant dans sa chambre.

Elle s'endormit très tard, cette nuit-là, après avoir essayé toutes ses bagues. « Les bijoux d'un grand amour ! » murmurait-elle en faisant jouer leurs feux sous la flamme de sa bougie. « Les bijoux d'un grand amour ! » disait-elle encore en fermant les yeux sur cette première nuit de sa dix-septième année !

⁂

Le lendemain matin, à la même heure, elle vint se cacher à l'endroit où elle s'était cachée la veille. Le jeune homme était déjà sur la route, tête nue, en blouson de cuir, son carnet rouge à la main. Il revint tous les jours, à la fin de la matinée, pendant toute la semaine et, chaque jour, Adeline vint aussi s'asseoir, à la même place. Quand, par hasard, elle ne le trouvait pas au rendez-vous, elle avait l'impression de le voir quand même. Il lui suffisait de fermer les yeux pour retrouver sans effort son visage aux traits réguliers qu'elle avait entrevu, pour la première fois, le matin de la Saint-Jean, après avoir regardé le scarabée

aux élytres bleues plonger dans le ciel, du rebord de la fenêtre, comme un signe du destin.

En quelques jours, Adeline eut appris tout ce qu'on pouvait savoir sur ce jeune homme. Elle avait simplement demandé à Maria : « Tu connais ce garçon qui n'est pas d'ici ? » d'un air distrait, sans rien ajouter de plus, en laissant traîner la fin de sa phrase. Mais elle avait regardé sa servante comme elle la regardait pour se faire donner sa belle robe blanche à volants, chaque fois qu'elle décidait que c'était dimanche.

Dès le lendemain, Maria avait enchaîné, comme si sa jeune maîtresse venait de lui poser sa question :

— C'est le remplaçant de M. Couderc, l'agent voyer. M. Couderc vient de prendre sa retraite. Il y a trente ans qu'il fait les routes de notre pays. Il est trop vieux pour sortir par tous les temps. Il ne veut plus s'occuper que de ses abeilles...

— Mais ce garçon ?

— Ce garçon ? Je te dis qu'il le remplace. Il s'appelle Pierre Dejean. Il a vingt-trois ans. Il a juste fini son service militaire. Il paraît qu'on l'a vu en lieutenant. Il doit sortir des Ecoles... Ce n'est pas un garçon comme ceux d'ici.

Adeline avait compris, sans qu'il soit besoin que Maria le lui dise, que ce n'était pas un garçon comme ceux qu'elle connaissait, depuis son enfance, garnements en culottes courtes devenus des adolescents renfermés qui ne faisaient pas attention à elle ou qui se poussaient du coude, en la rencontrant, sans jamais la saluer. Elle avait vu, dès le premier jour, qu'il n'avait pas leurs façons rustiques et sournoises, mais des manières brusques et décidées. Il ne s'habillait pas comme ces garçons qu'elle détestait sans l'avouer à personne. Il portait des vestes de sport, des culottes bouffantes sur les genoux, des chemises de couleurs et des souliers bas à larges semelles, comme on en porte dans les grandes villes, pour aller en vacances à la campagne.

— Du matin au soir, il est sur les routes, poursuivait la femme de Payan. On le voit partout, dans les coins perdus de la montagne. Il n'est pas fier. Il bavarde avec tout le monde. Il ne fera pas regretter Couderc, s'il continue comme ça !

Quand il revenait de ces courses, Adeline apercevait quelquefois Pierre Dejean, penché sur le guidon de sa motocyclette, toujours tête nue et cheveux au vent.

— Il a loué le meublé de la buraliste, à côté du pont, dit un jour Maria à sa petite maîtresse, comme si cette nouvelle avait eu plus d'importance que les autres.

Adeline en sut vite assez pour imaginer « Monsieur Pierre », comme l'appelait sa servante, dans cet appartement de trois pièces, à vingt mètres de l'hôtel où il prenait ses repas. Maria, qui connaissait bien ce logis, le décrivait à la jeune fille, dans tous ses détails, en l'embellis-

sant sans y prendre garde. C'était un appartement splendide et ruiné, avec des plafonds de grosses poutres et deux cheminées de bois sculpté qu'encadraient des rameaux de roses et de feuilles de lauriers.

— C'est une maison de riches ! disait Maria, mais il faudrait tout refaire.

— Il refera tout ! lui répondait Adeline.

Chaque matin, elle passait plus d'une heure à questionner sa servante qui lui racontait, à son retour de la ville, ce que Pierre Dejean avait fait la veille.

— Il a placé son bureau devant la fenêtre de la grande pièce, celle qui donne sur la rivière...

— La même rivière qu'ici !

— Hier, il a dessiné pendant toute la matinée sur des feuilles de papier bleu et sur du papier transparent.

— Il doit avoir des crayons de toutes couleurs... des noirs, des rouges, des bleus et des jaunes.

— Il va refaire les routes de la vallée. Il veut élargir tous les tournants. On m'a même dit qu'il va commencer par le nôtre, celui qui est au bout du jardin, à l'entrée du pont.

— Je savais qu'il commencerait par nous ! disait Adeline en rougissant.

⁂

Le nouveau venu fit une courte visite à Villeméjane. Il avait voulu demander à Mme Vénician l'autorisation de mordre un peu le talus qui bordait sa propriété. Adeline le croisa comme il traversait la terrasse les mains dans les poches, un peu penché en avant, l'air distrait. La salua-t-il en passant à côté d'elle ? La salua-t-il d'autres fois en l'apercevant derrière le mur qui domine la rivière ? Ce fut assez pour persuader cette adolescente solitaire que ce jeune homme inconnu l'avait remarquée. « Il me parlera demain ! » finit-elle par se dire et, quand le lendemain se fut confondu avec le passé, il lui sembla que ce qu'elle avait espéré était chose faite. Pierre Dejean lui avait parlé. Elle en était sûre. Elle eut même vite fait de s'imaginer qu'il avait voulu descendre avec elle dans les allées du jardin et qu'il s'était amusé à rayer du bout des ongles, comme elle aimait à le faire, les feuilles des buis dont l'âcre odeur, collée à ses doigts, lui faisait évoquer jusqu'au milieu de la nuit ces conversations imaginaires.

Chaque jour, dans son jardin clos comme les jardins d'Armide, entre la rivière et la terrasse, sous l'ombrage confondu des figuiers, des sureaux et des lauriers-roses, elle se mit donc à parler en songe avec ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait fini par connaître toute la vie. Elle lui confiait ce qu'elle n'avait jamais osé dire à personne. Elle lui laissait deviner ses pensées les plus secrètes et jusqu'à

ses rêves cachés dont elle avait un peu honte. Il lui semblait qu'elle parlait avec lui pendant des heures, mais, par moments, elle se taisait pour l'entendre parler à son tour.

— Comme vous avez un beau jardin ! disait-il en marquant un temps d'arrêt pour laisser flotter ses regards sur le paysage, de l'encoche de la vallée à la haute crête de la montagne. Comme vous avez un beau jardin ! reprenait-il en se remettant à marcher. On peut y voir tout ce qui se passe autour de lui, sur la route et dans les champs, sans être vu de personne... On dirait le séjour des dieux.

— Le séjour des dieux ? répondait la jeune fille en portant les mains à sa gorge, penchée en avant, rougissante et traversée par les flèches d'un bonheur jamais éprouvé, comme l'ombre des arbres est percée par les rayons du soleil, le séjour des dieux ! Mais les dieux ne restent pas enfermés dans un jardin, même si ce jardin est le plus merveilleux du monde... Ils marchent, comme Phœbé, sur des tapis de nuages.

— Comme Phœbé ? murmurait Pierre Dejean, qui s'arrêtait encore un instant pour regarder Adeline. Comme Phœbé ? Mais pourquoi me parlez-vous de Phœbé ? Qu'avez-vous à faire avec elle ?

— Je la connais ! murmurait la jeune fille. Je la connais et je vous la ferai connaître... Nous nous ressemblons un peu... On dirait que je suis sa sœur jumelle. Je flotte comme elle au-dessus des arbres quand je marche sur la terrasse.

Elle se racontait ces folies en faisant la demande et la réponse. Sa voix changeait de ton, au plus secret d'elle-même, entre sa nuque et sa gorge, quand elle croyait écouter la voix de Pierre Dejean. Elle s'amusait à le déconcerter et riait de ses silences qu'elle prolongeait en restant silencieuse à son tour, pour pouvoir mieux entendre, à la dérobée, les battements de son cœur.

(*A suivre.*)

ANDRÉ MASSON

UN

PRÉCÉDENT FACHEUX

(L'invalidation des Poujadistes)

par Jacques Isorni

Le mardi 7 février 1956, vers dix-neuf heures, l'Assemblée nationale, par deux cent cinquante-neuf voix contre cent quatre-vingt quatorze, tandis que près de cent cinquante députés, sans opinion, ne prenaient pas part au vote, invalidait M. Baryelon, député poujadiste des Bouches-du-Rhône. Elle proclamait à sa place M. Juvenal, socialiste, connu pour avoir été membre de la Commission d'instruction de la fameuse Haute Cour de Justice de 1945. C'était le début d'une série, mais un mauvais début pour la nouvelle Assemblée qui, quelques jours auparavant, avait admis à siéger provisoirement un candidat qui avait obtenu onze voix de moins que celui qu'elle écartait — parce qu'il était poujadiste.

La veille, en Algérie — le « 6 février » — des mouvements de révolte avaient éclaté chez les Européens. Le président du Conseil en avait été la victime directe et le général Catroux, ministre résidant, contraint à la démission.

La fièvre s'était emparée des parlementaires et « la chasse aux poujadistes », comme l'écrivit un grand journal du soir, avait commencé avec, en arrière-plan, invisible à trop de regards, la tragédie de l'Afrique du Nord. Après la proclamation du scrutin, une *Marseillaise* éclata en signe de protestation sur les bancs de l'extrême-droite, tandis que d'une extrême-gauche hurlante, fanatique, s'élevait le cri cent fois répété de « Fascistes ! Fascistes ! ».

Atmosphère prérévolutionnaire.

Lorsque, à la demande du président, le député invalidé se résolut à quitter son banc — j'ai regretté que ce partisan des états généraux ait oublié la phrase fameuse sur les baïonnettes... et qu'il n'ait pas attendu d'être expulsé par la garde — j'entendis un de ses collègues de groupe

— Ci-dessus portrait de Me Isorni (Photo Harcourt).

lancer un mot à la Joseph Prudhomme, bien intentionné d'ailleurs et que rapporte fidèlement le *Journal officiel :*

— C'est un morceau de la République que vous chassez de l'Assemblée, messieurs !

Je ne sais si c'était un « morceau » de la République qui était ainsi chassé de l'Assemblée. A coup sûr, c'était un principe.

M. Baryelon, en sortant du Parlement, entrait dans l'Histoire parlementaire.

Depuis, les invalidations ont continué, au cours de séances passionnées, brutales, où l'honneur avait disparu. Durant l'une d'elles, un député a été censuré ; durant une autre, des violences physiques échangées, tandis que des tribunes du public éclataient des coups de feux, tirés à blanc, par un exalté.

Mais, sensible à l'opinion publique, la majorité de l'Assemblée nationale a changé le rythme de ses opérations punitives : elle a décidé qu'elle n'exécuterait qu'une fois par semaine. Encore, l'obstruction, que suggèrent les dédales du règlement, a-t-elle ralenti ce rythme. L'atmosphère elle-même est moins tendue et l'ordre du jour a permis aux poujadistes de gagner plusieurs semaines...

Au moment où j'écris ces lignes, le débat a repris et aussi la bataille de procédure [1].

On connaît la manière dont se pose le problème, à la fois juridique et politique. On prétendait dénier à trois listes — liste de l'Union et Fraternité française, liste de l'Action civique de défense des consommateurs et intérêts familiaux, liste du Groupement de défense des intérêts agricoles et viticoles — mais seulement après les élections, sans qu'aucune contestation ne se fût élevée au préalable, le droit de s'apparenter, parce qu'elles se réclamaient toutes trois d'un même homme, Pierre Poujade, et affichaient le même programme. C'était le prétexte juridique. Jusqu'alors, on avait surtout incriminé les « apparentements » parce qu'ils rapprochaient des contraires qui, sitôt élus, se retrouvaient hostiles tout au cours de la législature, ou favorisaient ce qu'on appelle des mariages contre nature. On leur reprochait de permettre l'élection d'un homme de gauche par une voix de droite ou réciproquement, d'un « laïque » par un « clérical », en un mot, de trahir l'intention de l'électeur.

Aujourd'hui, on veut les condamner dans leurs effets, pour avoir rapproché, électoralement cette fois, des hommes que rien ne sépare... Le bon sens — et la volonté du suffrage universel — indique de manière évidente que si, au lieu de présenter trois listes apparentées, au nom de Pierre Poujade, totalisant chacune par exemple 20 000, 10 000 et

1. Un poujadiste élu dans le Cher, dont l'élection était contestée, a été validé sans qu'aucun parlementaire ait jamais su pourquoi il bénéficiait d'un traitement différent.

5 000 voix, les poujadistes avaient présenté une seule et même liste, se réclamant du même nom, cette liste eût obtenu presque certainement 35 000 voix, à quelques-unes près, c'est-à-dire le total des trois autres.

Mais le mode de présentation électorale qu'ils ont choisi s'est retourné contre eux, et beaucoup déplorent maintenant l'inutile stratagème dont ils s'étaient réjouis au jour du scrutin.

Cependant, la légalité, le droit électoral sont de leur côté. Ils ont déposé leurs listes en temps voulu. Le caractère national de leurs groupements — autorisant l'apparentement — a été reconnu par un arrêté ministériel du 17 décembre 1955. Aucun candidat n'a attaqué cet arrêté.

Les préfets n'ont pas fait juges les tribunaux administratifs de la validité de ces apparentements, comme ils en avaient le droit et le devoir s'ils avaient eu le moindre doute. Aucun des candidats adversaires n'a employé contre eux cette voie de recours, si classique que M. Pineau, l'actuel ministre des Affaires étrangères, en a usé avec succès dans le département de la Sarthe, à l'égard... d'autres listes que celles des poujadistes.

Les affiches, les circulaires, les bulletins de vote étaient connus de la Préfecture et des candidats, dans des délais qui permettaient encore la dénonciation de l'apparentement, s'il avait été contraire à la loi, ou avait révélé une quelconque violation de la loi. Rien n'a été fait.

Le ministre de l'Intérieur du gouvernement actuel a reconnu la régularité des opérations dans un document, fort étudié, qui a été lu à la tribune, non sans créer une profonde impression. Il indiquait même que les poujadistes n'avaient pas été les seuls à employer cette méthode, et désignait le M.R.P., celui-ci dès 1951, et l'U.D.S.R.

Les candidats et leurs partis n'ont, en fait, découvert d'irrégularité que lorsqu'ils ont été battus. Cela suffirait déjà à juger la cause. Mais, que peut penser l'électeur ? On sait que, quels que soient les courants qui, tout à coup, animent ou même bouleversent la vie politique de la nation, il a une tendance à suivre les sentiers déjà battus, à ne pas vouloir « perdre sa voix » — cette voix qu'il croit souveraine, dont il n'use en principe qu'une fois tous les cinq ans — et « à voter utile ». L'apparentement, bien qu'il le condamne, lui est souvent apparu comme une sécurité sur le destin de son suffrage et l'a déterminé dans son vote. Il est en droit de faire confiance aux autorités ministérielles, au préfet de son département, qui ont avalisé les apparentements et les ont officialisés, dans le silence consentant des adversaires. Il est en droit de se dire qu'il n'a pas été trompé et que la loi portera tous ses effets.

Or, l'Assemblée décide par un arrêt sans recours — sans recours devant le peuple — que rien de tout cela n'a de valeur, qu'à tort l'électeur a fait confiance à la loi, aux préfets, aux tribunaux administratifs, au gouvernement, à l'accord tacite de tous les candidats, et elle lui confisque son bulletin de vote, en exerçant le droit du plus fort.

Avant d'en arriver à une telle solution, tout cependant avait été tenté.

L'Assemblée nationale avait été saisie d'une proposition : faire demander par le gouvernement l'avis du Conseil d'Etat sur la validité de l'arrêté ministériel fixant la liste des groupements nationaux, et reconnaissant par là le caractère légal de ces groupements et leur droit à l'apparentement. Une telle décision, si elle avait été prise, aurait eu pour effet, tout en laissant à l'Assemblée son pouvoir souverain de validation ou d'invalidation, d'ajourner provisoirement une contestation aux aspects sordides, tandis que l'Afrique française est menacée, et de lui permettre de s'appuyer, lorsque le débat serait revenu, sur l'autorité de la plus haute juridiction administrative.

Cette proposition fut, hélas, rejetée. On est surpris de compter, parmi ceux qui ont contribué à son rejet, des hommes comme M. Tony Révillon, Vincent de Moro-Giafferri ou Édouard Daladier, défenseurs bien connus de la République, et dont aucun ami politique ne se trouvait directement en cause lors de ce vote... Non, ils n'avaient besoin d'aucun avis, même du Conseil d'État ; les invalidations commenceraient tout de suite. La majorité était sûre d'elle-même et le nombre lui donnait cette sécurité, cette tranquillité d'esprit pour imposer une solution que rien ne pourrait modifier... tout au moins dans l'immédiat. Une demande de commission d'enquête n'avait pas eu plus de succès.

Mais, ce qui est plus grave ou plus choquant encore que les invalidations — l'histoire de la Troisième République n'en est-elle pas jalonnée ? — c'est la manière dont le député invalidé a été remplacé. Si le peuple avait été trompé par la prétendue faute des préfets, la majorité n'a pas cru qu'elle se devait de lui demander de se prononcer de nouveau. La majorité s'est résolue à la pire des nouveautés : elle a proclamé elle-même le remplaçant ! Il n'y a pas eu de nouvelles élections.

Désormais, il existe deux catégories de députés : les élus et les cooptés. Désormais, il y aura deux sortes d'élections : celle en un temps par le suffrage universel ; celle en deux temps : l'Assemblée nationale élit par un deuxième vote ceux que, par un premier, le suffrage universel a sciemment rejetés.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, et qui est certes infiniment regrettable au regard des principes républicains, c'est sans doute que la Constitution, là encore mal faite, l'autorise. Car, autrement, ce ne serait pas concevable. Une majorité ne peut se permettre de violer la Constitution.

Eh bien, non, la Constitution ne le permet pas ! M. Tixier-Vignancour, dans un discours de rentrée, qui a causé de sérieux dégâts sur les bancs communistes et socialistes, l'a démontré avec force. L'article 8 de la Constitution est, en effet, formel et ne peut prêter à aucune équivoque. Il stipule que « chacune des deux Chambres est juge de l'éligibilité de ses *membres* et de la régularité de leur élection ».

Les membres de l'Assemblée sont donc ceux — et ne sont que ceux — qui en font partie, à la suite de leur proclamation par les Commissions départementales de recensement. C'est de la régularité de leur élection,

et de leur seule élection, que l'Assemblée est juge. La Constitution ne lui permet, en aucun cas, de proclamer un nouveau membre à la place de celui qu'elle invalide. L'article 5 du règlement de l'Assemblée ne le lui permet pas davantage. M. Guy Petit a eu raison de déposer une proposition de résolution qui tend à préciser que l'invalidation d'un élu entraîne de plein droit la vacance du siège à laquelle il ne peut être pourvu que par une nouvelle élection. Mais cela était déjà dans l'esprit et dans la lettre de l'article 5.

Allègrement, la majorité — qui unit les communistes au Front républicain et à quelques membres du M.R.P., lorsque ceux-ci y ont un fraternel intérêt de parti — a violé Constitution et règlement. M. Pierre-Henri Teitgen l'a explicitement reconnu dans un article du journal *Combat*. Mais ce n'était pas seulement commettre une erreur de droit public et de convenance parlementaire. Des bénéficiaires éventuels d'une telle opération l'ont si bien compris qu'ils ont déjà fait connaître, à l'initiative de M. Jean Chamant, ancien député de l'Yonne, qu'ils repousseraient ce présent empoisonné : ils veulent retourner devant les électeurs, donnant ainsi une singulière leçon à ceux qui ont trouvé plus sûrs les moyens exceptionnels de la cooptation. Quelle sera la situation de ces derniers, quelle autorité pourront-ils avoir, lorsque viendront s'asseoir auprès d'eux ceux qui auront été régulièrement élus ?

C'était aussi commettre une erreur bien plus grave sur le plan politique. Jamais les poujadistes n'auraient osé espérer que leurs adversaires leur feraient, toute gratuite, une pareille publicité. Sans les prendre tout à fait pour des martyrs — l'homme public n'est pas un martyr pour perdre un siège de député — l'opinion, malgré leurs excès, n'a pas été indifférente à la façon dont ils étaient frappés et à la forme qu'ont prise leurs protestations. Souvent même, ont-ils su trouver des accents « nature » qui retentissaient à la tribune d'une manière inattendue.

Si demain, par hypothèse, il fallait procéder à des élections, ne verrait-on pas s'accroître le nombre de leurs suffrages ? Le Français n'aime pas l'injustice ou même la brimade.

Mais, derrière cette « chasse aux poujadistes », n'y avait-il pas aussi, de la part de quelques-uns et de la part des communistes notamment, une manœuvre qui dépassait la simple volonté de renforcer une majorité de gouvernement qui parut précaire malgré les bulletins de victoire, ou de ramener au Parlement quelques battus qui y avaient conservé des amitiés précieuses ? N'a-t-on pas cherché, par la répétition de l'injustice, à inciter les poujadistes à la violence et, par voie de réaction, à faciliter la création de ce Front populaire qui se cherche dans les comités, chez quelques militants de base également, et ne se trouve pas, parce qu'avant même d'exister, il se fait peur à lui-même ?

Le Front populaire ne peut être qu'une réaction contre des manifestations de rue, aussitôt qualifiées de « péril fasciste ». On a du mal à croire à la réalité d'un tel péril lorsque, dans la familiarité des couloirs, on

a pu approcher les parlementaires poujadistes, pour la plupart boutiquiers ou artisans, simples et sans doctrine, animés du désir de bien faire et reconnaissant, avec bonne grâce, ignorer tout de la politique. « Nous nous formerons », disent-ils. Alors, il faut s'efforcer de donner des apparences à ce péril...

Un député de l'Union et Fraternité française s'écriait un jour, pour s'excuser d'un terme non académique : « Nous avons l'épiderme à vif ! » Bien que le pire soit de faire de la politique avec des épidermes à vif, ou, comme un romancier, avec des nerfs, une telle réaction s'explique. Et c'est à cette réaction que veulent les amener certains de leurs adversaires. Que les poujadistes y prennent garde. Notre pays condamne la violence. La faiblesse qu'il connaît depuis tant d'années ne l'a poussé qu'à désirer la fermeté.

Lors de la campagne de décembre 1955, les poujadistes n'ont épargné personne. Nés des excès du fisc, mais interprètes du mécontentement général, les mains vides de responsabilités et d'expérience, ils ont pu s'en tenir à la formule sommaire, voire agressive, de « Sortez les sortants » — ce qui aurait d'ailleurs pour effet d'amputer leur programme de l'essentiel, si l'on procédait bientôt à une nouvelle consultation du corps électoral. Néanmoins, ils ont trouvé, parmi ceux qu'ils avaient combattus sans mesure, des hommes pour les défendre sans réserve, parce qu'ils avaient, en cette circonstance, le bon droit pour eux et qu'ils étaient les élus de cette partie de la population, de naturel mécontent, parfois protestataire peut-être, mais saine, laborieuse, ardente, aux allures souvent cocardières, éprise de rénovation et d'autorité, où les « nationaux » ont toujours rencontré les appuis les plus sûrs.

Dans les mois qui viennent, où notre destin connaîtra tant d'assauts et d'incertitude, des changements de majorité seront nécessaires. L'évolution ou le désir d'évolution est déjà perceptible, même s'il ne s'avoue pas. Des scrutins importants et la répartition géographique des applaudissements dans l'hémicycle ont montré à plusieurs reprises que ces changements ne se feront pas et ne peuvent se faire durablement sans les poujadistes. A quoi bon, dans le présent, rejeter ceux que l'on recherchera ! Les événements ont pris une angoissante précipitation et nous guettent.

Personne, aujourd'hui, n'ose prononcer à haute voix le mot de guerre pour l'Afrique du Nord, de même qu'on n'osait pas le prononcer pour l'Indochine et nos soldats sont morts là-bas dans des opérations de police ! Mais la guerre s'installe, s'incruste, et il faudra la gagner et le vouloir. Un des éléments essentiels de la victoire, c'est le moral d'une nation clairvoyante. Trop d'éléments de décomposition, savamment entretenus, l'ont déjà atteint, pour nous permettre ces querelles dégradantes qui ajoutent au poids de nos épreuves, les bassesses de la discorde civile.

JACQUES ISORNI

LA MÈRE D'ANDRÉ GIDE

par JEAN DELAY

COMMENÇANT au milieu de la vie la rédaction de *Si le Grain ne meurt*, André Gide s'étonnait de ne trouver de renseignements, dans les livres dont il disposait à Cuverville, sur « l'origine maternelle d'aucun grand homme ». Pourtant, nombreuses sont les biographies où se trouve mise en évidence l'influence déterminante de la mère sur la formation du caractère. *On reconnaît*, écrivait Sainte-Beuve, *on retrouve à coup sûr l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parente la plus directe et la plus certaine.*

En fait, l'étude des ascendants d'un artiste est souvent décevante. Dans sa préface aux *Nourritures normandes d'André Gide*, M. Thierry Maulnier remarque : *Toute œuvre est singulière et ne peut avoir de véritable explication que singulière. Mais il ne s'ensuit pas que les éléments, les aliments fournis pour l'édification de cette œuvre singulière aient été indifférents.* Nul plus que Gide n'a été convaincu de l'importance des éléments ou aliments fournis par l'hérédité psychologique. Il a même cherché à expliquer par une opposition entre ses deux familles, normande et languedocienne, et par un antagonisme entre les caractères de son père et de sa mère, non seulement son ambivalence foncière mais sa vocation d'artiste. *Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité.*

On confond souvent, sous le nom d'hérédité psychologique, une hérédité de constitution, transmise par le sang, et un héritage de traditions, transmis par l'éducation. Dans la constitution d'André Gide se retrouvaient à la fois des traits de son père et de sa mère, mais c'est essentiellement à celle-ci qu'il dut son éducation. Paul Gide, professeur à la Faculté de Droit de Paris, très absorbé par ses études et ses travaux personnels, n'avait guère le temps de s'occuper de son fils, et il mourut

prématurément à quarante-sept ans, alors qu'André n'avait que onze ans. Mme Paul Gide consacra toute sa vie à élever son enfant unique, selon les normes protestantes et victoriennes. Les sentiments qu'il lui porta furent empreints d'ambivalence : il la respecta comme une sainte austère et la détesta comme un maître sévère.

Quand je fis part à M. Roger Martin du Gard d'un projet d'étude sur les années de formation d'André Gide, il me dit : *Il y a une correspondance entre Gide et sa mère que, je crois, personne n'a lue. Vous devriez la regarder.* Grâce à lui et à la confiante amitié de M. et Mme Lambert-Gide, je pus prendre connaissance de ce document considérable sur toute la jeunesse de l'auteur de *Si le Grain ne meurt :* il avait vingt-six ans quand sa mère mourut, le 31 mars 1895. Quand cette correspondance sera publiée, on verra combien elle éclaire la personnalité de Gide qui s'est formée par protestation contre l'éducation maternelle, protestation d'abord timide puis de plus en plus violente. Les lettres écrites pendant le second séjour en Algérie ont, à mon sens, une importance humaine comparable à celle de la *Lettre au Père* de Franz Kafka. Cependant, la situation familiale de Gide fut exactement inverse de celle de Kafka : celui-ci était le fils d'une mère douce et d'un père tyrannique, celui-là fut le fils d'un père doux et d'une mère tyrannique, mais le conflit autorité-soumission fut le même. Kafka le tourna par le biais de l'art, « cette tentative d'évasion hors de la sphère paternelle », Gide non seulement par l'évasion esthétique mais par une protestation immoraliste.

L'influence de la mère est particulièrement intéressante à étudier chez un homme qui fut, comme on sait, un homosexuel. *Chacun se forme une image de la femme d'après sa mère,* a dit Nietzsche ; *et selon l'impression qu'il garde de sa mère, il estimera la femme ou la méprisera, ou se montrera généralement indifférent à son égard.* Une telle affirmation est contestable en général, mais, dans le cas particulier de Gide, il est certain qu'il s'est d'abord formé une image de la femme d'après sa mère. Dans ses dernières années, quand j'allais le voir rue Vaneau, il me lisait parfois des pages du livre qu'il était en train d'écrire, *Ainsi soit-il ou les Jeux sont faits.* Un jour où nous parlions de son mauvais sommeil et de ses rêves, il me lut ce passage, que je cite non de mémoire mais d'après le texte imprimé : *Comme aussi, mais dans le rêve seulement, la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère, sans que j'en sois très étonné. Les contours des visages ne sont pas assez nets pour me retenir de passer de l'une à l'autre ; l'émotion reste vive, mais ce qui la cause reste flottant ; bien plus : le rôle que l'une ou l'autre joue dans l'action du rêve reste à peu près le même, c'est-à-dire un rôle d'inhibition, ce qui explique ou motive la substitution.* Bien qu'il n'eût guère élevé la voix pour lire ces phrases, j'eus aussitôt l'impression qu'il venait de livrer là un de ses principaux secrets. On sait qu'une « inhibition »

fut en effet à l'origine du drame conjugal que révéla au public le douloureux *Et nunc manet in te.*

Analyser les relations d'André Gide avec sa mère et le rôle déterminant que celles-ci jouèrent dans sa formation dépasserait le cadre d'un article. Ici, j'ai seulement essayé de reconstituer les traits psychologiques de Mme Paul Gide, d'après divers documents et en particulier par ce qu'en a écrit son fils. Il s'est parfois reproché la sévérité du portrait qu'il a fait d'elle dans *Si le Grain ne meurt :* « Je suis heureux, m'a-t-il dit, d'y avoir apporté quelques retouches dans mes *Feuillets d'Automne.* » Il s'agissait des pages qu'il a écrites sur le tard et qu'il a intitulées : « Ma mère. » Cependant, les précises retouches de *Feuillets d'Automne* ne sont que l'accentuation d'anciens repentirs, déjà sensibles dans le premier portrait, beaucoup moins dur et beaucoup moins net qu'il n'apparaît à une lecture hâtive, comme s'il s'y révélait des hésitations de la plume : *Je crains d'avoir bien imparfaitement laissé voir la personne de bonne volonté qu'elle était.* Si le caractère de Mme Paul Gide peut sembler tout d'une pièce à celui qui n'en retient que les traits accusés, des relectures de *Si le Grain ne meurt* ne manqueront pas de lui rendre sensibles des nuances psychologiques qui composent un second portrait et semblent correspondre à une autre nature. Cette constante surimpression laisse en définitive sur une perplexité, peut-être issue de la dualité du modèle, peut-être de l'ambivalence des sentiments filiaux du peintre.

***

Juliette Rondeaux, née le 11 avril 1835 à Rouen, était la cinquième enfant d'Édouard Rondeaux et de Julie Pouchet. Sa mère appartenait à une vieille famille protestante de Bolbec, dont une partie avait émigré en Angleterre lors de la révocation de l'Édit de Nantes ; son père, d'origine catholique, était un riche industriel rouennais. Elle fut élevée par sa mère, personne douce et timide, mais d'une grande intransigeance en matière de religion et de morale ; puis, à partir de l'âge de quinze ans, par une gouvernante, protestante et écossaise, Miss Anna Shackleton. Jolie, intelligente, cultivée, connaissant plusieurs langues, douée pour la musique et pour la peinture, Anna Shackleton exerça sur son élève une influence considérable. Dans un milieu très bourgeois, où Édouard Rondeaux, bon Normand, appréciait surtout les réussites matérielles, et sa femme, huguenote militante, les vertus morales, Anna introduisit le goût des lettres et des arts. Juliette se prit pour sa jeune institutrice, de neuf ans son aînée, d'une grande amitié, et « ces demoiselles », comme on disait, devinrent inséparables.

Des quelques traits connus sur Juliette Rondeaux au temps de son adolescence, les principaux étaient son protestantisme passionné et son culte de l'idéal moral. Raisonnable et raisonneuse, méthodique, volontaire, obstinée même, elle avait le désir de toujours faire mieux. Timide

et gauche en société, habituellement soumise dans le milieu familial aux impératifs de sa mère et de sa sœur aînée, bourgeoises conformistes et un peu entichées, elle manifestait cependant de « brusques accès de fronderie » que son fils devait souligner avec une intime reconnaissance. Ce fut le pasteur Roberty, pasteur de l'église réformée de Rouen, qui eut l'idée d'un mariage entre Juliette Rondeaux et Paul Gide, jeune agrégé des Facultés de Droit, fils d'un magistrat huguenot, président du tribunal d'Uzès, connu pour sa haute intégrité et sa piété exemplaire. En juin 1859, une demande de renseignements sur Juliette Rondeaux fut adressée par Laure de Gasparin, nîmoise, amie des Gide d'Uzès, à son fidèle correspondant, l'ancien président du Conseil François Guizot. voisin de campagne au Val-Richer des Édouard Rondeaux, propriétaires de La Roque-Baignard. « La fille n'est pas jolie, répondit Guizot, pas laide non plus, l'air un peu gauche. Elle a été très bien élevée par une personne de beaucoup de mérite qui lui a donné sur toutes choses de bons sentiments et de bonnes habitudes. Mes filles disent qu'elle a de l'instruction, le goût des bonnes lectures... A tout prendre, je n'ai sur la famille que de bonnes impressions à vous transmettre. Je crois la santé fort bonne. Du moins elle en a l'air. Ni grande, ni grasse [1]. » Trois ans plus tard, le 21 février 1863, Paul Gide épousa Juliette Rondeaux. Il avait trente et un ans, elle vingt-huit. Ils s'installèrent à Paris, au 19, rue de Médicis. Le jeune professeur s'y trouvait à proximité de la Faculté de Droit où il donnait ses cours, et sa femme voisine de sa sœur aînée, Claire Démarest, qui habitait alors rue Soufflot. Six ans plus tard, le 21 novembre 1869, naquit un fils : André.

Juliette Gide, dès qu'elle se trouva maîtresse de maison, se montra fort maîtresse dans sa maison. Elle comprit ses devoirs d'état de la façon la plus stricte et aussi la plus minutieuse, car « l'idée du devoir se brésillait chez elle en un tas de menues obligations ». Levée la première, couchée la dernière, vigilante dès que réveillée, secondée par sa fidèle Suissesse, Anna Leuenberger dite Marie (pour éviter une confusion de prénom avec Anna Shackleton), elle fit régner dans son intérieur un ordre impeccable. Les registres, nombreux, qui ont été conservés, où elle faisait ses comptes et relevait ses moindres dépenses, jusques et y compris les « dépenses d'André », alors dans l'âge le plus tendre, témoignent de vertus bourgeoises poussées à un haut degré de perfection et de la rigueur de son administration ménagère. « O mois, ô linges, ô repas ! », aurait soupiré Jules Laforgue, s'il eût été convié à cette déprimante lecture... Chez elle, les repas se prenaient à heure fixe et elle n'y tolérait pas le moindre retard [2]. Les rangements de linge dans les vastes armoires normandes s'opéraient selon des rites immuables, à

1. Lettre de Guizot à Laure de Gasparin, 21 juin 1859 (extrait).

« Je ne puis trop te recommander pour les repas de tâcher d'être exact... ». Lettre de Mme Paul Gide à Paul Gide, 1873 (inédite).

des dates prévues, et donnaient lieu à des inventaires précis et tâtillons. Les domestiques étaient tenus à l'œil et par un œil regardant. Quand son jeune fils avait jour de promenade, elle lui accordait deux sous pour se régaler au Luxembourg, à la boutique du père Clément qui faisait alors en ces lieux commerce de grains d'anis et de sucre de pomme, mais aussi de toupies et de hannetons, articles d'un prix plus élevé. Le marmot essayait en vain d'obtenir davantage, mais elle protestait que deux sous étaient largement suffisants. Mme Gide était parcimonieuse.

Les appartements successifs de la mère d'André Gide, rue de Médicis, rue de Tournon, rue de Commaille, furent toujours tenus avec une même horreur du laisser-aller et un même amour de la réelle propreté jusque dans les coins et recoins. Les parquets étaient tellement cirés qu'au grand scandale de Marie, André s'obstinait à y vouloir patiner [1]. Les meubles, chacun à sa place immeuble, rangés aussi symétriquement que possible et qu'il ne fallait pas déranger, reluisaient, du moins quand chaises et fauteuils n'étaient pas recouverts de leur housse de percale blanche, striée de minces raies rouge vif, exactement ajustée. *Ces housses habillaient si exactement la forme des chaises et des fauteuils que c'était un plaisir de les remettre chaque jeudi matin, après la parade du mercredi, jour de réception de ma mère : la percale avait de savants retours, et de petites agrafes la maintenaient appliquée contre les soutiens des dossiers.* Fauteuils et chaises faux Louis XVI, dessus de cheminée ou de pendule « décents », lustres, appliques, girandoles de cristal, donnaient au salon un air très « comme il faut ». Beaucoup de sièges et de tables de l'appartement étaient recouverts de tapisseries qui étaient l'œuvre patiente et persévérante de la maîtresse de maison. Sur les plus beaux fauteuils, ceux en velours de Gênes, il était interdit à l'enfant turbulent de s'asseoir. Celui-ci était d'ailleurs plein de considération pour un mobilier que sa mère entourait de tant de prévenances et Gide ne comprit que plus tard, vers dix-neuf ans, quand il eut commencé d'aller chez les Laurens, que cet ameublement était « laid ». Il comprit mieux alors certaine impatience de son père. Un jour, qui était celui de sa fête, Paul Gide, entrant dans son cher bureau de la rue de Tournon, fut consterné d'y voir un écran en tapisserie de soie de fort mauvais effet, contre lequel son regard vint aussitôt buter. *Devant la cheminée, un écran en tapisserie de soie présentait, sous des églantines, une espèce de pont chinois dont les bleus me sont restés dans l'œil ; des pendeloques agrémentaient la monture de bambou, balançant de droite et de gauche des glands de soie, du même azur que celui de la tapisserie, suspendus deux par deux à la tête et à la queue de poissons de nacre et retenus par des fils d'or* [2]... Hélas ! cette tapisserie était l'œuvre personnelle de Mme Gide qui l'avait brodée en secret pour faire à son époux une surprise. *Lui, si doux, et qui adorait ma mère, il s'était presque fâché :*

1. Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux (inédite).
2. Cet écran a été conservé.

« Non, Juliette, s'était-il écrié, non, je vous en prie. Ici, je suis chez moi. Cette pièce au moins, laissez-moi l'arranger moi-même, tout seul, à ma façon. » Puis, rappelant à lui son aménité, il avait persuadé ma mère que l'écran lui faisait beaucoup de plaisir, mais qu'il le préférait dans le salon.

Le goût semble avoir fait défaut à Mme Gide, autant pour l'aménagement de son intérieur que pour l'ornement de sa personne. Elle-même n'avait guère de charme. La plupart de ceux qui l'ont connue se sont accordés à la trouver peu féminine. Tel la dépeint « un peu hommasse », tel autre se souvient encore que, lorsqu'il était enfant, il n'aimait pas à l'embrasser « car elle piquait ». Très brune, fortement charpentée, sans grâce, elle avait cependant des traits « naturellement graves et doux », mais elle ne savait ou ne daignait en tirer parti et, habile à se déprécier, choisissait des coiffures « peu seyantes ». Marie Leuenberger qui la coiffait avec vigueur et même parfois avec fureur (« Oh ! Marie, que vous me faites mal ! geignait maman... Marie, vous ne brossez pas, vous tapez ! »), tandis que sa maîtresse prenait son mal en patience grâce à la lecture du journal *Le Temps*, était obligée, pour faire bouffer sur les tempes une chevelure naturellement plate, de recourir à quelques adjonctions postiches dont l'effet n'était pas heureux. Elle s'habillait gauchement, sans frais inutiles, sans vaines complaisances, mais aussi sans simplicité, de telle sorte qu'aux yeux d'un témoin réputé pour son élégance vestimentaire elle apparaissait « étonnamment fagotée [1] ».

Sous l'influence d'Anna Shackleton, Juliette Rondeaux avait acquis un grand respect « pour la musique, la peinture, la poésie, et en général tout ce qui la surplombait ». Elle s'était adonnée elle-même, avec esprit de méthode, à la pratique des arts d'agrément. Sitôt son mariage, elle avait abandonné la peinture et renoncé à ses aquarelles des sites de la Mi-Voie ou de La Roque dans lesquelles elle renchérissait sur la facture exacte et froide d'Anna. Mais elle n'avait pas renoncé au piano. Elle jouait en comptant à haute voix, avec la rigueur obligée d'un métronome, et exécutait de façon particulièrement mécanique les passages passionnés ; toutefois, elle précipitait son jeu lorsqu'elle arrivait à la fin du morceau et plaquait vigoureusement l'accord final. Elle préférait aux musiques sentimentales celles qui comportent moins d'expression et divisait les musiciens en sains, tel Haydn, et malsains, tel Chopin, qu'elle interdit longtemps à son fils, ce qui contribua à la précoce préférence de celui-ci pour l'auteur des *Nocturnes*.

Mme Paul Gide lisait et se tenait au courant de la production littéraire par les jugements de critiques bien-pensants, ceux du *Temps*, du *Journal des Débats politiques et littéraires*, de la *Revue des Deux-Mondes*, en particulier Ferdinand Brunetière dont elle appréciait le dogmatisme.

1. Henri de Régnier, cité par Léon Pierre-Quint : *André Gide*, p. 486.

Elle se méfiait des « nouveautés » et s'en rapportait pour les estimer à leur juste valeur à des guides d'une compétence reconnue, par peur d'admirer « de travers », de n'admirer point tout ou pas du tout. Elle n'aimait ni la poésie ni le roman, genres frivoles, et leur préférait les ouvrages d'histoire ou de critique, surtout s'ils étaient compacts et ardus. Plus que la lecture elle-même, l'effort de lire l'exaltait et ses choix tendaient à le rendre méritoire. Elle cherchait moins à élargir son esprit qu'à l'affermir.

Aux vanités de la littérature dramatique où le meilleur et le pire sont dangereusement confondus, elle substituait le cours de littérature dramatique de Saint-Marc-Girardin, qui sépare avec sagesse le bon grain de l'ivraie. Elle divisait les écrivains en bons et mauvais, non sur leur façon de tenir la plume, mais selon que leur moralité était ou non conforme à la morale puritaine et victorieuse qui était la sienne. Par exemple, Maupassant et les images soi-disant « réalistes » qu'il a données de la société normande la révoltaient : elle n'y trouvait rien qui puisse servir à l'éducation de l'âme. Elle faisait le départ entre les livres à lire et à proscrire, selon des impératifs souvent étrangers à la littérature, mais catégoriques. On peut supposer qu'elle eût porté un jugement sévère sur ceux de son fils et les eût dans l'ensemble condamnés. Néanmoins, elle approuva les *Cahiers d'André Walter*, où elle fut sensible à l'abondance des citations bibliques. Elle mourut avant que ne parussent les *Nourritures terrestres*, mais ce titre trop appétissant lui déplaisait et elle guerroya pour le faire changer.

La Morale était le principal souci de Juliette Gide et elle y subordonnait tous les autres. Celle qui lui avait été enseignée et qu'elle avait ardemment adoptée en la rendant de plus en plus étroite était la doctrine, calviniste ou janséniste, du moi haïssable. Pour elle le devoir était de contrarier la nature au prix d'un « constant effort » et c'est dans cet esprit qu'elle éleva son fils. L'accent fut mis, comme dans toute éducation huguenote, sur la pureté sexuelle. Nous aurons à revenir longuement sur cet aspect important de l'éducation donnée à André Gide et sur les difficultés qu'il suscita, dès l'enfance, entre la mère et le fils. Mais le puritanisme ne se limite pas à une attitude vis-à-vis de la sexualité, il s'étend au plaisir sensible sous toutes ses formes, fussent-elles religieuses. Mme Gide pratiquait strictement un culte austère. Elle allait chaque dimanche au temple de Pentremont, secourait, comme l'avait fait sa mère, les œuvres des missions protestantes, s'entourait volontiers comme elle de pasteurs, et ne manqua pas de choisir dans leur parenté les précepteurs ou les camarades chargés de surveiller ou de distraire son fils pendant les vacances. Un autre trait de caractère remarquable est qu'elle détestait toute complaisance envers soi-même. Elle qui était toujours inquiète et « ne se reposait jamais dans la satisfaction de soi-même » ne pouvait supporter les gens contents d'eux. Lorsque venait à La Roque un musicien, M. Dorval, assez fier de tenir à la paroisse

rouennaise de Saint-Ouen les orgues de Cavaillé-Coll, elle prétendait lui faire payer ce prestige par « une pluie de menues épigrammes ». Elle rabrouait chez André non seulement toute manifestation de vanité mais aussi d'amour-propre : « Elle balayait de son mieux tout ce qui à mes propres yeux, pouvait souffler son importance. » De là, de perpétuelles discussions entre eux jusqu'à ce qu'il se taise et obéisse. Ces scènes familiales ont frappé tous ceux qui connurent André Gide dans son enfance. C'est ainsi que son oncle, Charles Gide, lui a écrit : « *Je ne t'ai pas aimé quand tu étais enfant, reportant sur toi, assez injustement peut-être, l'irritation que me causaient ces discussions perpétuelles, à table ou ailleurs* [1]. » Le jeune André tenait tête : *En ce temps, je restais vis-à-vis d'elle dans un état d'insubordination fréquente et de continuelle discussion.* Quand elle vit que l'argument d'autorité, la loi, avait peu de prise sur le petit protestataire, elle essaya de le raisonner selon les principes de Paul Gide. Mais dès qu'elle s'engagea dans cette voie dialectique, elle eut affaire à forte partie. Après une démonstration raisonnable accompagnée de circonlocutions prudentes : « Je te ferai remarquer que... J'attire ton attention sur... » elle attendait une ferme réponse. Or, elle n'obtenait pas le oui ou le non espéré, mais un oui et non, suivi d'un commentaire abondant sur l'ambiguïté de la conjoncture. La discussion repartait de plus belle sans que l'un ou l'autre cédât. « Ah, s'écriait-elle, tu me feras tourner bourrique ! » Et finalement, elle revenait à la discipline pure et simple qui fait la force des chefs, fussent-ils de famille. Ainsi commençait, sous des formes enfantines, le combat qui fut celui de la jeunesse d'André Gide : un effort, timide d'abord, puis de plus en plus impatient, pour secouer le joug de l'autorité maternelle.

Je crois que l'on eût pu dire de ma mère que les qualités qu'elle aimait n'étaient point celles que possédaient en fait les personnes sur qui pesait sa tyrannie, mais bien celles qu'elle leur souhaitait de voir acquérir. Du moins, je tâche de m'expliquer ainsi ce continuel travail auquel elle se livrait sur autrui, sur moi particulièrement ; et j'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. Imaginez, vous que j'indigne, imaginez ce que peut devenir une sollicitude sans cesse aux aguets, un conseil ininterrompu, harcelant, portant sur vos actes, sur vos pensées, sur vos dépenses, sur le choix d'une étoffe, d'une lecture, sur le titre d'un livre...

Il est possible que Mme Gide ait mal aimé son fils unique, mais il est certain qu'elle l'a beaucoup aimé. Elle le « tyrannisait » pour son bien, ou ce qu'elle croyait tel. « Tu le dois à ton fils. » Ces mots avaient raison de toutes ses préférences personnelles et même de son horreur de la dépense. Ainsi, à la mort de Paul Gide, l'appartement de la rue

1. Lettre de Charles Gide à André Gide, 1894 (inédite).

de Tournon étant devenu trop vaste, elle voulut déménager et choisir un logement modeste, car elle avait des goûts simples et simplifiés aussi par son penchant à l'économie. Elle se heurta alors à l'intransigeance de sa sœur Claire Démarest. Celle-ci, son aînée de beaucoup, et qui avait sur elle de l'ascendant, lui démontra qu'elle devait pour son fil « tenir son rang ». Ce furent alors d'anachroniques discussions sur le degré de respectabilité bourgeoise des quartiers, des loyers, des étages, et sur l'éminente dignité des immeubles à porte cochère. « Oui, l'étage, passe encore, disait la tante Claire avec une moue, on peut consentir à monter. Mais quant à l'autre point, non, Juliette, je dirai même absolument pas. » Cet autre article, formulé d'un ton tranchant, était celui de la porte cochère. Puis, voyant que sa sœur se taisait, Claire Démarest laissait tomber lentement les mots magiques : « Tu le dois à ton fils. » Et par devoir envers son fils, Juliette Gide choisit un appartement beaucoup plus grand et plus dispendieux que l'ancien. Or, de même qu'elle « devait » à son fils de n'habiter qu'un immeuble à porte cochère, de même elle lui « devait », comme disait la tante Claire, de ne voyager qu'en première classe, de n'aller au spectacle qu'aux places de balcon, et ainsi de suite.

Le « tu le dois à ton fils » avait un effet souverain sur Juliette Gide, sauf cependant lorsqu'un devoir supérieur était en jeu. Ainsi, dans une circonstance qui est tout à son honneur. Une épidémie de fièvre typhoïde, maladie alors redoutable, sévissait à La Roque. « Maman ne l'avait pas plus tôt appris qu'elle était partie pour soigner les malades, estimant qu'il était de son devoir de le faire, puisque ces gens étaient ses fermiers. Ma tante Claire avait essayé de la retenir, disant qu'avant de se devoir à ses fermiers, elle se devait à son fils, qu'elle risquait beaucoup, pour n'être que d'un secours très médiocre... Conseils, objurgations, rien n'y fit : ce que maman reconnaissait pour son devoir, elle l'accomplissait contre vents et marées. » Le trait ne manque pas de grandeur, mais dans le caractère de Juliette Gide, une certaine forme de grandeur est ce qui manque le moins. Il est peut-être regrettable qu'elle n'ait pas rencontré, au cours de sa vie, les circonstances héroïques qui lui eussent permis de donner la mesure de sa force d'âme, car cette mère d'artiste apparaît un peu comme une héroïne manquée. Elle était aussi ardemment patriote que protestante. Comme son fils lui disait avoir gardé le souvenir de l'entrée des Prussiens à Rouen, ce qui eût été bien étrange, car, lors de l'invasion de 1871, il avait à peine deux ans, elle lui répliqua que « jamais un Rouennais, en tout cas aucun de ma famille, ne se serait mis au balcon pour voir passer fût-ce Bismarck ou le roi de Prusse lui-même, et que si les Allemands avaient organisé des cortèges, ceux-ci eussent défilé devant des volets clos ». Si elle s'était trouvée dans des situations l'appelant à manifester courageusement ses convictions religieuses ou patriotiques, il est très vraisemblable qu'elle eût fait son devoir jusqu'au bout. Cette résistante, qui ne se sentit jamais

plus à l'aise que chez les huguenots irréconciliables du Gard, eût mis en pratique le « Résistez », gravé au XVIIIe siècle par une camisarde dans la pierre de la tour Constance.

On s'est souvent étonné de la partialité des jugements d'André Gide sur Corneille, mais ce parti pris n'était pas d'ordre littéraire. Lorsque Ramon Fernandez [1] déclare que Gide « n'a jamais rencontré de héros cornéliens, lesquels d'ailleurs ne l'intéresseraient guère », je crois qu'il fait erreur. Gide a précisément passé toute son enfance dans le giron d'une héroïne quasi cornélienne. Sans doute, les circonstances n'ont-elles pas permis à la Rouennaise Juliette Rondeaux de se hausser aux noblesses antiques de la tragédie, mais elle en a reporté le climat embourgeoisé dans les scènes de la vie domestique. L'inclination qui a gauchi le jugement de Gide sur Corneille est d'ordre intime ; il n'a jamais pu lire le théâtre de l'auteur de *Nicomède* sans associer à tort ou à raison sa morale à la morale maternelle du devoir et de l'héroïsme moral.

Tel est, dans les petits détails et les grandes lignes, le premier portrait de la mère d'André Gide, celui qui laisse au lecteur de *Si le grain ne meurt* une impression frappante. L'exactitude poussée jusqu'à la ponctualité, l'ordre domestique mené jusqu'à la méticulosité, une régularité inflexible dans les habitudes, un grand sens de l'économie sinon une ladrerie véritable, une rigueur morale confinant au scrupule, la hantise du « sois comme il faut » et du « fais ce que dois », un amour immodéré pour le devoir, le dédain de la facilité sous toutes ses formes, le mépris de l'élégance et des ornements, l'horreur non seulement du sans-gêne et de la familiarité mais de l'aisance, une pruderie et une retenue extrême dans les épanchements, sauf dans les circonstances sublimes, un religion austère et formelle, plus calviniste ou janséniste que véritablement chrétienne, un conformisme bourgeois des plus stricts mettant la respectabilité au-dessus de tout, enfin un souci vigilant de l'autorité la faisant régner en despote sur un entourage tyrannisé, tels sont ses traits les plus apparents. Elle apparaît comme une incarnation de la vertu sans grâce, de la morale sans complaisance et de la religion sans amour. C'est la mère romaine des Anciens, la mère cornélienne des classiques, la mère virile des psychanalystes, qui donnera par réaction à son fils l'horreur des vertus romaines, de Corneille et de l'autorité. D'un mot elle est la Puritaine.

***

Que ce masque ait caché un autre visage et ce *persona* une autre personne, Gide l'a laissé entrevoir dans bien des passages où sa mère apparaît non plus comme une femme forte et autoritaire, mais au contraire comme une timide, inquiète jusqu'à l'anxiété et profondément défiante d'elle-même. Il a précocement remarqué combien son attitude se modifiait lorsqu'elle était en dehors de la maison ou du cercle de famille.

1. Ramon Fernandez : *André Gide.*

Elle devenait alors gênée, « extrêmement réservée » et comme « craintive de sa propre opinion ». Une personnalité tant soit peu en vogue lui en imposait jusqu'à la faire « reculer » ; quand elle eut à consulter pour son fils un médecin qu'elle avait bien connu mais qui avait depuis acquis de la notoriété, elle se trouva alors « tout empêchée par je ne sais quelle vergogne que certainement j'héritai d'elle et qui me paralyse également en face des gens arrivés ». Elle n'aimait pas aller « dans le monde » où elle se sentit toujours aussi gauche et empruntée qu'au temps où, jeune fille, elle n'allait que contrainte et forcée dans les réunions rouennaises. En visite, « elle perdait toute assurance ». Aussi réduisait-elle ses relations au strict minimum : « cousins pas trop éloignés ou femmes de quelques collègues de mon père à la Faculté de Droit ». Elle vivait dans un cadre étroit, sinon étriqué, se limitant aux quelques devoirs de société jugés indispensables, « car chaque action de maman était toujours très raisonnée ». Elle s'obligeait à des fréquentations de convenance dont elle semblait ne retirer que la déprimante et captieuse impression de ne pas être « aussi bien que les autres ».

Une de ces visites rituelles la menait, avec son jeune fils, chez la vieille cousine de Feuchères, née Gide, qui habitait un hôtel particulier, rue de Bellechasse. Veuve du général de Feuchères dont une rue de Nîmes porte le nom, elle personnifiait aux yeux de Mme Gide « des idées de luxe et de cérémonie » qui la paralysaient. André, stupéfait, voyait sa mère subir, sans placer un mot, les bavardages de la vieille générale et observer un compassement respectueux à l'excès.

Quand venait l'heure de la boîte de fruits confits, « toujours à peu près vide, de sorte qu'on n'osât se servir qu'avec discrétion », le fils unique prenait un unique fruit et sa mère s'abstenait. « Et comme un jour je lui demandais pourquoi : « Tu vois bien, mon petit, que la » cousine n'a pas insisté », me dit-elle. »

André Gide ne se souvenait avoir vu sa mère à l'aise dans le monde qu'une seule fois, et cette circonstance a laissé dans sa mémoire une trace si durable qu'il a éprouvé le besoin de l'évoquer dans une page tardive de ses *Feuillets d'Automne*. C'était jour de réception chez leurs cousins Saussine, chez qui Gide, alors adolescent, allait prendre, sans entrain, des leçons de danse.

Il y eut force présentations, et la conversation fut ce que sont à peu près toutes les conversations mondaines, faites de riens et de simagrées. Mon attention se portait moins sur les autres dames que sur ma mère. Je la reconnaissais à peine. Elle, si modeste d'ordinaire, si réservée et comme craintive de sa propre opinion, paraissait dans ce salon mondain pleine d'assurance et, sans du tout se mettre en avant, parfaitement à son aise... J'étais émerveillé et le lui dis, aussitôt que, échappé de cette vanity fair, *nous nous retrouvâmes seuls.* Il devait dîner ce soir-là avec Pierre Louis, mais il lui tardait de la retrouver et il revint avec une hâte inaccoutumée, rue de Commaillle. La scène qui se

passa alors me paraît d'une si grande importance et, dans sa sobriété, si pathétique, que je la transcris ici tout entière :

Elle avait quitté ses atours et je la retrouvais dans sa très simple et terne toilette de tous les jours. Nous étions dans cette saison où les premiers acacias embaument. Ma mère paraissait soucieuse ; elle ne se livrait pas volontiers, et sans doute fallut-il ce concours du printemps pour la décider à parler.

— C'est vrai, ce que tu m'as dit, en sortant de chez la cousine ? commença-t-elle dans un grand effort. Tu le penses vraiment ? J'étais... enfin, aussi bien que les autres ?

Et comme je commençais à me récrier, elle continua tristement :

— Si ton père avait, une seule fois, su me le dire... Je n'ai jamais osé lui demander, et j'aurais eu si grand besoin de savoir, quand nous sortions ensemble, s'il était...

Elle se tut un instant. Je la regardais essayer de retenir ses larmes. Elle acheva, d'une voix plus basse, à peine distincte :

— ... s'il était content de moi.

Ainsi donc, la défiance de soi et un grand besoin d'être rassurée se cachaient, comme il arrive souvent, sous un masque autoritaire. La jeune fille timide qui « dédaignait » le monde et les « partis » dissimulait sans doute sous couvert de dédain une appréhension au seuil de la vie, une sorte de peur de vivre. Lorsqu'elle eut épousé Paul Gide, il semble qu'elle ait été un peu déconcertée par l'esprit de tolérance, le goût éclectique, l'humanisme de son époux. Il en résulta vraisemblablement une accentuation du sentiment d'infériorité qu'elle avait déjà éprouvé vis-à-vis d'Anna Shackleton. Que devenait sa médiocre appréciation d'elle-même lorsqu'elle voyait Anna Shackleton et Paul Gide rire du même rire, s'enchanter des mêmes poètes, se plaire aux mêmes spectacles de la nature, unis dans un plaisir dont elle se sentait exclue, elle qui ne se voulait attentive qu'au devoir ? Aucune mesquine jalousie, car son cœur « ne livrait accès jamais à rien de vil », mais une aggravation de sa défiance d'elle-même. Du « ménage le plus uni », le fils unique n'a pas conservé l'impression d'harmonie où se fondent plus ou moins les dissemblances, si grandes soient-elles, quand le bonheur est obtenu. Il a bien fallu qu'il ait senti entre ses parents quelque chose qui ressemble à l'incommunicable, pour qu'il ait tenté d'expliquer les propres contradictions de sa nature par ses « hérédités contradictoires », ou, du moins, contraires.

Elle allait toujours s'efforçant vers quelque bien, vers quelque mieux et ne se reposait jamais dans la satisfaction de soi-même. Il ne lui suffisait point d'être modeste ; sans cesse elle travaillait à diminuer ses imperfections, ou celles qu'elle surprenait en autrui, à corriger elle ou autrui, à s'instruire. Dans cet incessant effort, la mère d'André Gide n'apparaît pas naturelle mais contrainte, ni sereine mais anxieuse. Son inquiétude même la poussait vers une soumission de plus en plus

étroite aux règles de la morale et elle devenait d'autant plus rigoriste ou conformiste qu'elle ne se libérait de sa défiance intérieure que par une confiance systématique en des obligations imposées. Elle mettait dans l'obéissance absolue à la loi son besoin de grandeur mais aussi de sécurité et trouvait cette contrainte si salutaire qu'elle voulut en faire pleinement bénéficier son fils.

Malgré l'acharnement ou l'héroïsme que mit Mme Paul Gide à ne se montrer que telle qu'elle aurait dû être pour se conformer à ses exigences puritaines, son enfant eut l'intuition d'une intime dualité. Plus tard, revenant avec son intelligence d'homme sur la grande énigme des commencements de la vie, il comprit ce qu'il avait alors confusément senti. Ce qu'il avait détesté tout en l'admirant chez sa mère ce n'était pas ce qu'elle était, mais ce qu'elle s'était fait devenir. Celle qui ne cessait de le corriger, de le rabrouer, de le rabattre, cherchait à lui inculquer le dépris de soi-même qui est pour certaines étroitesses jansénistes la condition du salut. En agissant ainsi, elle croyait bien faire, convaincue que le plus sacré des devoirs est de se vaincre.

Cependant, il est une phrase de Gide qui semble contredire ce qu'il a laissé penser de la contrainte exercée par sa mère sur elle-même. Elle s'offrait, a-t-il dit, au devoir « non point tant par dévotion que par une inclination naturelle ». Le paradoxe n'est qu'apparent si l'on précise la nature de cette inclination. Qui doute profondément de soi peut être porté par un mouvement d'apparence naturelle à rechercher des règles de vie d'autant plus strictes et d'autant plus rigides. L'état d'inquiétude intérieure, aggravé par une particulière délicatesse de conscience, a souvent pour contrepartie une grande exactitude à observer les règles et à remplir ses devoirs, la ponctualité, la méticulosité, le rigorisme, le formalisme et, il faut bien le dire, la mesquinerie. Ces deux aspects, en quelque sorte complémentaires, du caractère scrupuleux sont en fait intimement liés. Toujours incertain, indécis et en quelque sorte gêné, comme par un petit caillou (*scrupulus*) qui entretient une irritation douloureuse, il est contraint, par cette difficulté même, à un effort démesuré pour sortir d'embarras. Cette compensation secondaire dissimule parfois complètement, même aux yeux de l'entourage, la secrète faiblesse, et tout se passe alors comme si le masque de rigueur cachait le visage tourmenté.

Il serait commode sans doute, mais injuste, d'attribuer sans plus les rigueurs de Mme Gide au calvinisme. Son caractère paraît beaucoup moins lié au fait qu'elle était protestante qu'à sa façon de l'être, qui dépendait de sa façon d'être. Qu'on soit protestant ou catholique, il y a tant de manières d'être chrétien, selon l'inquiétisme ou selon le quiétisme, selon l'angoisse ou selon l'amour, selon la crainte ou selon la grâce, que chaque forme d'esprit, la plus large ou la plus étriquée, peut y trouver convenance. Gide aimait à souscrire à l'interprétation de l'anxieux Lucrèce qui, rattachant le mot religion à *religare*, l'interpré-

tait au sens de ligoter et non de relier. Mais il semble bien que ce qu'ait cherché Mme Paul Gide dans sa religion, ce soient précisément des liens étroits la privant de toute latitude. Gide a évoqué dans une lettre au pasteur Ferrari « les admirables figures chrétiennes » qui se penchèrent sur son enfance : sa mère et Anna Shackleton. Mais ces figures ne se ressemblaient pas. *Anna Shackleton ! je revois votre calme visage, votre front pur, votre bouche un peu sévère, vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance. Je voudrais, pour parler de vous, inventer des mots plus vibrants, plus respectueux et plus tendres. Raconterai-je un jour votre modeste vie ? Je voudrais que, dans mon récit, cette humilité resplendisse, comme elle resplendira devant Dieu le jour où seront abaissés les puissants, où seront magnifiés les humbles.* La foi protestante d'Anna Shackleton, identique à celle de Juliette Gide, ne lui avait enlevé ni son charme, ni son sourire, ni son rayonnement, ni cet « amusement extrême que l'âme prend naturellement à la vie », sans doute les avait-elle au contraire renforcés. La religion donne à chacun selon ses tendances et on prend souvent pour déformation confessionnelle une forme caractérielle. Combien d'esprits mesquins, s'ils n'eussent été dévots, eussent fatalement tourné à d'autres formes de bigotisme, parce qu'ils ont besoin d'une contrainte étroite qui « se brésille en menues obligations ». Ils ne se sentent bien que serrés, ils ne se sentent tenus que gênés. Aussi bien, la même « religion » prit-elle chez Juliette Gide un visage sévère et chez Anna Shackleton un visage aimable.

JEAN DELAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PROPOS D'UN NORMAND

par ALAIN *(N.R.F.)*

Ce recueil des propos écrits pour la *Dépêche de Rouen* entre 1906 et 1908 n'est pas du plus grand Alain : l'écrivain ne possède pas encore son style, l'homme laisse voir surtout ses limites, son bon sens de petit bourgeois cartésien, son empirisme un peu court. Le voici, par exemple, méditant devant la mort : « *Un sommeil sans fin, je n'arrive pas à penser que ce soit un mal ni un désordre. A vrai dire, ce n'est rien du tout, et je n'en pense rien du tout. Et je ne suis pas le seul.* » Il est vrai que rien égale rien, et qu'il n'y a rien à en dire ; mais, à supposer la mort égale à zéro, le passage de quelque chose à rien serait encore quelque chose ; et il pourrait être important d'y fixer son attention ; il semble même que ce soit une des vocations de la philosophie. — Et cette explication de l'allégresse pascale : « *Quarante jours de morue et de hareng saur doivent nécessairement donner au plus modéré des hommes un vif désir de viandes rôties, et en même temps une soif infinie, ce qui produit dans l'âme un sentiment d'inquiétude et d'attente tout à fait en harmonie avec les paroles liturgiques.* » En vérité, de *La Dépêche de Rouen* à la pharmacie Homais, le trajet semble court ; on peut même, en chemin, rencontrer Bouvard et Pécuchet.

P. HENRI-SIMON

(Suite de la chronique bibliographique page 66.)

LE CHAMOIS

par Paul Zumthor

A Octave Nadal.

Rasant les Tours d'Aï, le jour abattit sur le lac sa lourde barre de lumière. Une traînée de cuivre liquide se mit à brûler sur l'eau ; sous l'enrochement du port, un cygne partait en chasse, flairant la bise avec un grognement porcin. Au dernier tilleul pendait une banderole de papier rouge. Une ombre légère, arrondie, tombait du tronc. Au milieu d'elle, Tiphaine dormait.

Au second tilleul, les deux fils à Bujard, le béret sous la tête, ronflaient sur une table, leur vareuse blanche dans une flaque de vin. Ils clignaient un œil au beurre noir sous les lancettes de soleil qui perçaient le feuillage. La veille, sur le tard de la fête, ils s'étaient battus avec l'équipe de Saint-Prex, ayant été disqualifiés parce qu'ils avaient viré d'eau à terre.

On avait, dans la nuit, après le repli prudent du service d'ordre, zébré de graffiti les tableaux noirs du palmarès. Ils s'étaient empoignés à la équipe, ou bien proclamait les résultats obtenus par la sortante. Un mou-

— Ci-dessus : photo Giraudon.

terrasse du *Café des Amis*. Julien exhiba son tatouage ; quelqu'un lui répliqua qu'il l'avait dans le nez ; un autre, ailleurs. Une table descendit, avec sa cataracte de verrerie, sur le trottoir. Une femme hurla : « Un gendarme ! Un gendarme ! » en se cramponnant à un homme qui n'était plus le sien. Les gendarmes écoutaient de loin : le temps de reboucler leur ceinturon, une boule de têtes, de culs et de jambes dévalait, en beuglant, la chaussée. Au bar, le patron retirait ses bouteilles. Les bagarreurs s'éloignaient, en essaim, entraînés par la pesanteur vers le lac. La lune avait lessivé le ciel. A la buvette, sous les lampions, les sages causaient minutes, cadence et poids. Ç'avait été une belle journée !

Tiphaine pataugeait dans son rêve. L'ombre glissa, livrant au soleil les pieds de l'homme. Abruti, il émergeait des profondeurs opaques de sa nuit. On le transportait en civière. Le chahut avait commencé vers cinq heures ; quatre copains le portaient sur un brancard à noyés, il chantait à tue-tête, à moitié cuit... Maintenant, le dernier lundi de juillet venait d'allumer ses grandes lumières ; bientôt les premières guêpes vrombiraient dans le suintement sucré des tilleuls : une trentaine de jeunes arbres, taillés bas, abritant le quai sur toute sa longueur. Vingt tables vertes, avec des bancs de planches, y creusaient encore la perspective indéfinie de la fête. Dans les guirlandes s'embrassaient les couleurs suisses et françaises, les troncs portaient en écus les armes des communes riveraines. Dans la mémoire nauséeuse de Tiphaine, une fantasmagorie d'images tourbillonnait au centre d'un grand vide. Le ciel chaulé de la veille y brûlait encore, comme un four, le firmament et la terre restaient deux plaques à blanc qui rôtissaient le monde. Les sombreros de papier se vendaient au comptoir, avec les gaufres et les canons de rouge. Des filles attendaient l'aventure, dans leur cretonne blanche ou bleue, à travers laquelle le soleil dessinait leurs hautes jambes. Le calicot de la gare annonçait : « Société Internationale de Sauvetage. Soyez les bienvenus ! » Ils arrivaient par vagues, dans un parfum de sueurs fraternelles : de tous les rivages du Léman, ils se retrouvaient pour un jour. Le débarcadère portait, en lettres rouges et noires, entre ses perches de capucines : « Fête annuelle. Courses d'avirons. » Et les pancartes aux poteaux du contrôle : Anthy, Lugrin, Nyon, Thonon, Versoix, Villeneuve, Yvoire... ordre alphabétique, à qui le tour ?

On fendait une chaude gelée humaine. Tiphaine avait coupé, au couteau, les ailes de son pailleux, et arboré la coiffe en bonnet d'armailli, toisant les gens d'un regard d'idiot, pour faire rire. Les vieux de Cully, en bretelles, la bouche du pantalon ballant sur leur gros ventre, tétaient un cigare piqué dans leur moustache. Sous les chapeaux des grands jours, ces dames mâchonnaient des bonbons d'un air embêté, leurs hauts talons exigeant d'infinies prudences. Le haut-parleur gueulait des chansons, puis s'interrompait dans un crépitement ; un organisateur, debout sur le podium, suant parmi les accordéons du bal, appelait une autre vement frémissait dans l'épaisseur de la masse.

Autant de municipalités autour du lac, autant de prix ; un prix de vitesse, pour chaque catégorie de course, puis un d'entretien du matériel, un de bonne ramerie, on n'en finissait pas. Ceux qui remportaient la coupe de cinq litres, la remplissaient à ras de vin du cru et, tous ensemble, la descendaient d'un trait, comme des bœufs à la fontaine. Le cours des choses tracassait Tiphaine dans les replis de sa demi-conscience. Il remua les bras, les mains gourdes. Vice-secrétaire du comité, il savait bien que, depuis longtemps, à défaut d'autres sauvetages, la Société, selon le mot qui courait, ne sauvait guère que les apparences. On se noie peu, de nos jours ; les nageurs imprudents saisis par une congestion ou un coup de vaudère coulent à pic avant qu'on ait basculé sur son rail la lourde chaloupe. Les responsables décernent encore des prix de sauvetage, il le faut bien. Mais il passe des années sans que revienne la mention « Au péril de sa vie », qu'on recherchait, dans le temps, parce qu'elle valait au héros une prime de cent francs suisses. Ça vous fixait sur le prix de son homme ; on la buvait, gonflé d'orgueil, à la régalade...

Il grogna : le soleil commençait à lui ronger le crâne. Il se retourna. Du coup, les images s'effacèrent, laissant leur seule chaleur. Ç'avait été une belle journée ! Parmi le ciel désert, le soleil régnait. Au-dessous de lui, des hommes dormaient sur la terre, l'ombre s'était faite leur amie ; et le refuge de leurs cœurs simples, ils l'avaient trouvé dans la fraternité virile du vin. La bouche de Tiphaine sourit au monde. Ses yeux papillotèrent, sans voir. La terre se chauffait doucement sous lui, des gouttelettes d'écume tiède éclaboussaient le rivage. Tiphaine se sentit heureux.

Le soleil contourna le tronc du tilleul. « Oh ! » fit Tiphaine ; et il s'assit.

— Quoi ? demanda une voix mince, qui tombait d'en haut.

Tiphaine se frotta les paupières, ramena les genoux au ventre. Oui, tout était si beau, rien ne troublait cette harmonie. Dans le poudroiement du matin, il ne percevait encore que la lumière, et s'offrait à elle tout entier.

— Tu as bien dormi ? dit la voix.

Les deux Bujard ramaient des avant-bras, en proie à un mauvais rêve, et geignaient comme des bébés. Ernest s'était couché le long du trottoir, ses deux souliers bien rangés contre la pierre, le gilet soigneusement plié par-dessus. Des pieds et des têtes sortaient de dessous les tables, le dernier carré des grands buveurs. Le banc s'arquait sous la charge obèse de Riquet, qui vacillait innocemment dans le débordement de ses fesses. Au *Café du Port*, entre les colonnes de chaises empilées, les volets restaient clos.

— J'ai bien dormi, dit Tiphaine.

— Alors, lève-toi !

Tiphaine obéit. Les jambes suivaient mal. Il fit étape, à genoux.

— Tu veux que je t'aide ?

C'était simplement une petite fille. Elle se tenait, toute gentille, au sommet de ses jambes grêles. Tiphaine la regarda, reconnut qu'elle était vraie.

— A qui es-tu ? demanda-t-il.

Elle fit un geste vague.

— Tu vois, tu peux pas.

Une pelote de cheveux coupés court s'avança à la rencontre des yeux de l'homme ; une main fraîche lui prit ses gros doigts, et poussa au lieu de tirer. Pourtant, Tiphaine se trouva debout, le dos au tronc. Ça se tassait. Il marcha. Le monde le portait sans roulis.

— Va te laver, tu es tout sale.

Il se pencha. Son cœur débordait de tendresse. Il prit la tête par les oreilles, l'embrassa.

— Qui es-tu ?

— Je suis Micheline.

Tout dormait. Sous les marronniers du jardin, un chat en maurade faisait le guet quelque part, parmi les criailleries affolées et maladroites d'une nichée de merles. Le soleil dorait le silence, résorbait en soi tous les signes de la joie.

Tiphaine hésita, à droite, à gauche, s'arrêta. Il était seul à voir ; les autres erraient encore à l'aveuglette dans la nuit de leur fatigue et de leur vin.

— Bien sûr, dit Micheline ; il est pas six heures.

— Qu'est-ce que tu...

Elle bondit, lui empoigna les épaules, le secoua, tournée d'un coup tout entière vers le lac, hurlant, de sa même voix pointue : « Oh, là ! Regarde, regarde, là ! »

Il ne vit rien qu'un immense scintillement, et une brume à la hauteur du Rhône, qui cachait Villeneuve et les pentes des vignes. La petite lui prit le bras, le porta dans la direction de son regard. « Là, là ! Regarde, quelqu'un qui se noie ! » Elle s'arracha, courut, donnant des coups de pied, de poings, dans ces tas de corps. « Quelqu'un qui se noie ! Quelqu'un qui se noie ! »

Une fenêtre claqua, au premier étage. Un homme en chemise, faisant visière de ses mains, se mit à crier à son tour : « Bande de soûlards ! » Puis : « On voit rien, avec ces tilleuls ! »

Riquet se releva le premier, dans un grand craquement de planches, rajustant sa culotte sous la vareuse. Les autres se frottaient les yeux, du dos de la main, comme des gosses. « Quelqu'un qui se noie ! Vite, vite ! »

En un tournemain, ils se voyaient vidés de la fête et des concours, replongés dans le sérieux de la vie... Le passage était brusque. Ils en clignaient sous le soleil, une dizaine, debout, épaule contre épaule, pour

se soutenir et mieux comprendre. Penchés sur la jetée, ils pressaient Tiphaine. « C'est toi qui as vu ? Où donc il est ? » Micheline avait disparu. Mais maintenant, oui, Tiphaine distinguait à son tour : une tête, une petite boule noire, et parfois l'émergence d'un bras qui nageait, tout là-bas, à un bon kilomètre, dans le prolongement de la pointe du Rhône, où la traînée grise se dissipe dans le bleu, vous voyez bien !

S'ils voyaient ! « Mais qu'est-ce qu'il faut faire ? »

L'homme en chemise, tenant son pantalon à deux mains, braillait sur le seuil : « Aux bateaux ! Aux bateaux ! »

Les bateaux, bien sûr ! Ils se mirent à parler tous ensemble, de plus en plus fort. Ils savaient : c'était-il eux ou lui les sauveteurs ? Pourtant, la rigolade, l'alcool et ce mauvais sommeil qui leur laissait du sable et du gravier sur la peau, avaient creusé un vide en eux et les rendaient stupides, face à cette forme perdue, à peine réelle, qu'une crête d'eau submergeait un instant, puis qui réaffleurait, tenait le coup, pour combien de minutes encore ? « Vous parlez de sauveteurs ! » bougonnait l'homme.

« Pour une fin de fête, c'est une fin de fête », dit quelqu'un.

La chaîne du canot s'était emmêlée au câble de la bouée. Dix mains tiraient sur elle, à contresens. Ils cherchaient leurs réflexes.

« Dépêchez-vous ! Il coule ! » A pieds joints, Micheline sauta sur le ponton, traînant par les pales une paire de rames deux fois hautes comme elle. « Prenez donc celui-là, il est plus léger. » Elle avait déjà défait la corde, arrimé les avirons, poussé Tiphaine. Il tomba dans le youyou, qui vacilla, embarqua de l'eau, vira sur sa coque quand Riquet descendit. Riquet pesait trop lourd. La poupe plongea, le remous, sous les rochers, lui mouilla le derrière. Les autres hurlaient : « Attendez donc ! On vient ! » Eux, ils dérivaient, filant sous le contre-courant du nant qui se jetait là. Anselme leva le pied, tout au bord de l'embarcadère, l'abaissa, tomba dans un plouf d'écume, puis remonta, éternuant, les cheveux collés sur les joues. La chaloupe glissait à son tour. Ils s'étaient mis six aux rames, mais le youyou faisait du chemin. Il coupait droit sur l'îlot herbeux où s'effritait le Rhône. La gamine suait, rouge, crispée. « Alors, c'est-il vous, les hommes, ou moi ? » Elle lâcha les rames. Tiphaine les reprit machinalement. Il se mouvait, sans pensée, dans la matière spongieuse d'un rêve.

« Le voilà ! » Debout, jambes arquées sur le plat-bord, la petite montrait de ses deux bras, hors d'elle. « Il est là, vite ! » La chaloupe les rejoignait, ahannant. Un, deux ! Un, deux ! Voilà, ils avaient repris le rythme, ils se réintégraient, dans l'effort de leurs muscles. Soudain, ils comprenaient tout. Faire vite. A cinq cents mètres, on le distinguait mal, sous la réverbération du soleil ; mais on suivait son action : il ne nageait plus, mais se soutenait à petites brasses, que marquait seul un cercle d'ondes. Bientôt, on fut à portée de pierre, on crut le toucher : il avait disparu. Puis, on le revit, flottant mal, sous quelques centimè-

tres d'eau, où l'ombre dessinait une masse noirâtre, allongée. « Vite, les gars ! » Ils redoublèrent, décrivirent un demi-cercle, chaque bateau à l'opposé de l'autre. Etait-ce trop tard ? Jean-Louis avait saisi la gaffe. Tiphaine se dressa, fit « oh ! » La tête réémergeait. Le souffle leur manqua. « Oh ! » fit Riquet. « C'est pas quelqu'un, cria Micheline. C'est une bête ! » Elle se tordit les doigts. « C'est une bête, c'est une bête ! Oh, la pauvre ! »

C'était une bête ! On appela : « C'est un chien ? » Non. Une chèvre ? Non. Peut-être quand même. Elle élevait là, à quelques mètres, sa petite tête vaillante, ruisselante, aux yeux tristes qui ne savaient pas. Elle s'engourdissait : à cet endroit, l'eau est plus froide que sur les grands fonds. Puis elle sembla se soulever contre les vagues, d'un dernier effort, toute raidie, comme si elle lisait, dans ces regards d'hommes braqués sur elle, qu'ils allaient lui permettre de ne pas mourir. C'est alors que les deux cornillons trapus, le col, le garrot, se découpèrent, merveilleusement, sur l'écran bleu lavé de lumière. « Nom de Dieu ! gueula Tiphaine. C'est un chamois ! »

Ils n'en croyaient pas l'évidence. Des chamois, ils n'en avaient jamais vu qu'en photo. Parfois, dans un café, un trophée miteux, datant de la jeunesse du grand-père, leur en montrait la tête. Le chamois, c'est devenu une bête de légende, à peine vraie... Seul, Tiphaine reconnut. Oui. Une fois ! Son cœur battit. C'était pendant la guerre, il braconnait la marmotte et le lièvre sous la Barre-des-Dourbes, avec Pichud, l'ancien gendarme, qui connaissait les coins. Tout à coup, dans sa ligne de mire, un vieux solitaire avait déroché, inattendu, contre son vent ; durant une fraction de seconde, la poitrine velue avait foncé droit, grandi, obstrué la surface entière du monde... la balle avait ricoché sur la pierraille redevenue par enchantement déserte. Mais un peu plus haut commençait une longue traînée de sang, qu'il n'avait plus voulu suivre... L'image revint, instantanée, vibrante, plaquée sur la bête au muffle gris dégoulinant, et qui, de nouveau, sombrait.

Tiphaine frémit. « La bouée ! » Qui l'avait ? Oubliée ! Ils étaient tous debout, dans les deux barques, tendant une main pour essayer d'atteindre, cramponnés de l'autre aux tolets. Le chamois remonta : il avait cessé tout mouvement, le reflet des vagues désarticulait son corps, comme une chose déjà décomposée. Toute la vie s'était concentrée dans ses yeux grands ouverts. Il se laissait aller, il attendait, il ne pouvait plus rien de lui-même.

C'est la petite qui eut l'idée. Prestement, elle défit la corde de l'amarre, la lança. Elle n'avait pas trois mètres, l'extrémité, lourde de son nœud coula. Les hommes s'excitaient : « Donne-moi ça ! Fais une boucle ! Passe aux cornes ! » A l'instant même où elle l'atteignait, le chamois redisparut. Ils entendirent distinctement un atroce glouglou. « C'est fini, dit Riquet ; ça fait quand même quelque chose... »

Dans un éclair, Tiphaine avait revu l'Image. Il avait plongé. Il fit

quelques brasses, son pantalon, sa vareuse, le tiraient vers le bas comme des bourrelets de plomb. Il piqua sous la bête, qui se débattait faiblement entre deux eaux : il passa, souleva, étreignit le col à deux mains, se laissa glisser sur le dos, poussa, de toute sa force. Il revint d'un mètre, de deux mètres : il avait ramené à l'air la tête inerte, la soutenait avec sa gorge et son menton. Contre ses lèvres, contre son nez, il sentait une tiédeur humide, abandonnée.

« Il vit ! » hurla-t-il. Puis : « Tenez-moi, il est trop lourd ! » Puis encore : « Ohé ! Je coule ! » Riquet lui jeta la corde : « Attrape ça ! » D'une main, Tiphaine saisit le bout, tourna, essaya de passer autour de la tête, en collier. A ce moment, le chamois aspira une immense bouffée d'air, qui gargouilla dans ses naseaux, toussa, rouvrit les yeux et se mit à donner de grands coups de cornes sur l'épaule de l'homme. Tiphaine gueula un juron, lâcha prise, revint, la corde entre les dents, glissa, on le vit tendre tout son corps : il bouclait le nœud. « Tirez ! Ça y est ! »

Le chamois rua. Il était pris. Des pieds, de la croupe, et avec le boutoir de son crâne, il roula, bondit. Une fureur panique le jetait tout à coup sur cet homme, sur cette main, cette tête collées à lui. Il se retourna, dans un éclatement d'écume, tomba, jaillit, retomba, labourant la vague avec ses cornes. Tiphaine parut s'écarter. On l'entendit crier : « Ah, le salaud ! » Il fit une brasse, tenta de revenir. On crut qu'il plongeait encore. Mais tout à coup, sa main, toute seule, ressortit, et fit un drôle de signe. « Au secours ! » cria Micheline. Ils étaient trois à tirer la bête, les veines de leur front devenaient bleues. « La gaffe ! Il se noie ! » Jean-Louis tendit le croc, Riquet ramena le youyou le plus près possible. Ils accrochèrent Tiphaine par la ceinture. Il ne bougeait plus.

Ils les eurent tous les deux ensemble. Ils arrimèrent la corde à un banc. Le chamois se calmait. On le remorquerait jusqu'au port. Quand ils hissèrent Tiphaine dans la chaloupe, il était d'un blanc verdâtre, et une longue ecchymose sanglante lui traversait la joue, de la tempe au menton. On le mit sur le ventre, il vomit de l'eau. Le retour fut pénible. Les huit hommes détendaient leurs ramées, les biceps en boulet sous la manche roulée. Par à-coups, le chamois se débattait encore. On le tenait de près. Il nageait ferme, brassant l'eau avec une rapidité de moteur et de petites inspirations essoufflées. Il touchait la coque, s'y appuyait du flanc, et ce contact lui rendait une énergie furieuse. Le crochet de ses cornes heurtait parfois le plat-bord. Si on tendait la main, il s'agitait comme pour chasser un taon, l'œil plein de menaces.

⁂

Ils rentrèrent ainsi, la corde les liant ensemble. Ils s'étaient affrontés ; ils avaient, en luttant les uns contre l'autre, vaincu la mort. Restait Tiphaine. On lui voyait le blanc de l'œil dans l'entrouverture des

paupières. On lui lava sa blessure. Ce n'était pas trop grave. Le choc l'avait étourdi, et il avait bu la tasse. Il ne revenait pourtant pas à lui. Ils tournèrent la jetée, ne pouvant amener une telle charge sur la berge haute. Les algues herbeuses, qu'on appelle ici canicules, étendaient à raz d'eau leurs longs doigts flageolants. Le chamois fit un écart, rua, puis se mit à bêler, affreusement, de son beau rire sauvage, fait pour les vastes échos libres, et qui chevrotait dans cette gadoue. Il buta de l'échine, à droite, à gauche, essayant de mordre sa corde. Il avait peur, ses pattes se prenaient à la végétation cachée. Jean-Louis s'arqua sur la gaffe pour enlever ce poids. Il touchèrent, au niveau de la planche qui courait là sous l'enrochement. A deux, doucement, ils y glissèrent Tiphaine, bien à plat. Riquet se pencha, pesant sur l'estomac, des deux doigts sortit la langue, saisit les mains...

Au tour du chamois. Une épouvante l'avait saisi. Ils tirèrent à trois. sur la corde, puis Benjamin descendit dans l'eau jusqu'au ventre, poussant la croupe. La bête, gluante, leur échappait, renâclait comme un poulain. Tout à coup, elle eut pied. Ils donnèrent un grand coup, ensemble. Elle dut céder. Ils roulèrent, pêle-mêle, contre la planche, finirent par l'amener sur le plat. Le chamois se secoua, s'ébroua.

Puis, il les regarda. Debout devant eux, sur ses passes épaisses, dans son pelage ras, tout fumant au milieu d'une flaque qui dégoulinait vers le lac. C'était un mâle, à barbe blanche, la liste barbouillée de poils roux. Il tremblait. Ses yeux fous cherchèrent. Il se détendit, d'un bloc ; la corde coupa l'élan. Il se retourna vers le lac, et on l'entendit siffler un long appel nasal. Ils faisaient cercle, à vingt, trente, quarante, maintenant, descendus des maisons de la route. « Il a faim », dit Micheline. Elle écrasait des larmes sur ses joues. « Allons, tu n'es pas mort, on te fera pas de mal. » Ils parlaient à la bête étrangère, sans trop savoir quelle langue il lui fallait. Ils étaient gauches. Ils étaient des hommes. Les seules bêtes avec qui ils pouvaient se comprendre, c'étaient celles dont ils avaient fait leurs esclaves. « On le garde ? demanda Micheline. Je lui donnerai du lait. » Pour les enfants, l'aventure n'avait pas de fin. « On le mettra avec la chèvre. Pierre à Gentod, de Miex, en a élevé un petit, une fois. — Il avait tué la mère. — Mais il est mort ! — Il n'a pas fait deux mois. — On le soignera bien... »

Le chamois entendait le bruit de ces hommes. Il reniflait, dans un frémissement de tout le muffle. La corde, qu'on avait amarrée au tilleul, était tendue comme une barre de fer. Quelqu'un jeta une poignée de foin. « Tiens, mange. Ça y est. Tu es à terre. Plus de danger. » Le chamois ne parut pas voir. Chavaz, l'ancien berger, jouait des coudes. Il s'avança : « Enlevez-le de là ! Vous voyez pas, c'est l'odeur des maisons qui lui fait peur. » Il se jeta sur la bête, par derrière, de tout son poids, la fit tomber à genoux. « Liez-lui les pattes ! » On lia. Le chamois roula, de franc, rua timidement : toute la sale poussière de ce lendemain de fête fit une boue pâteuse dans sa fourrure. A plusieurs, avec une per-

che, ils le portèrent ainsi, deux cents mètres plus loin, dans la prairie en pente douce où l'on avait dansé la veille. Il faisait bien ses cinquante kilos. Ils s'assirent sur les bancs qui restaient là en bordure du plateau. Leur prisonnier ne bougeait plus. Il avait fermé un œil, tout contre la fraîcheur de la terre. Une puissance confuse passait en lui, il écoutait le cheminement de la sève dans l'immensité des choses. Il attendait que ces gens s'approchent et le tuent.

Tiphaine, sur sa planche, ouvrit les yeux. Il demanda : « Mon chamois ? » Henriette lui mit entre les lèvres un verre de fine. Tiphaine s'assit et dit encore : « Je veux voir. » Riquet le prit sous les aisselles, et l'aida. Ils clopinèrent jusqu'au pré. Leurs ombres mêlées couvrirent la petite tête roussâtre enfouie dans ce vert. Tiphaine se baissa, précautionneusement. Les cornes se dressèrent. Le front de l'homme les toucha presque. « Tu me reconnais ? » dit-il à mi-voix. Puis, il tâta les filets de sang coagulés sur sa joue : « Tu vois ce que tu m'as fait. » Il caressa du doigt l'encolure. Le chamois se raidit, comme si on le marquait au fer rouge. Tiphaine se releva. « Tu te rappelles ? dit-il à Riquet. Je t'ai raconté. Eh bien ! il était comme celui-là. » Riquet éclata de rire. On la connaissait, la chasse de Tiphaine ! Il balança un coup de godillot à la volée, dans le vide. « Attention à mon chien ! » cria une voix. « Sale bête ! Casse-lui les reins ! Attrape ! Attrape ! » Ils se ruèrent. Le chien s'enfuit, la queue aux fesses, et jappa sous la pierre qui lui sonna l'échine ; puis il s'assit, loin, sur la route, flairant l'odeur, frétillant, sans comprendre. Les hommes faisaient mur. Tous les sauveteurs qui restaient de la veille, et les curieux, qui les enviaient.

« Qu'est-ce qu'on en fait ? » Des voix encore : « On le garde. » Riquet, parce que trésorier, proposa de le vendre. Un zoo, ça se trouve. Personne ne pensait à la viande ; pourtant, les vieux se passent une fameuse recette pour le civet de chamois. Ce fut Tiphaine qui dit non. Il en avait le droit, lui, avec sa balafre et cette eau fade qu'il avait bue. Il dit : « Non ! On le lâche. » Puis il chancela ; on dut le soutenir et l'asseoir. Le soleil avait tourné les pics et tapait sur les nuques comme un sourd. Le chamois ferma les yeux dans cette lumière hostile. En haut, les pierriers de Lovenex marquaient dans la montagne une longue sabrure d'ombre.

— Vous voyez, dit Chavaz, et il la montra.

— Si haut ?

— Faut bien.

— Ça n'aime pas le soleil, ces bestioles.

Chavaz, c'était le spécialiste.

— Suffit de le monter jusqu'à Fritaz. Là-haut, il saura.

On lui délia les pattes. Il les replia sous lui, hocha des cornes, ne bougea plus. Ils tirèrent. Lui résista. « Faut le porter, dit Chavaz. Il ne veut pas traverser le village. » On chargea. Ils formaient un vrai cortège, avec femmes et enfants, que les hommes engueulaient pour les faire taire. Tout le pays semblait monter à l'alpage. On pensait aux Roga-

tions, à la Fête-Dieu, au Quinze Août, quand on va fleurir la Vierge de Nove... Mais la Présence qu'ils suivaient ce matin-là, c'était celle d'une bête inconnue et farouche, c'était la Licorne des anciens contes.

« Maintenant, dit Chavaz, on le détache. » Il se pencha, défit les entraves. Le chamois se dressa. Ses longues oreilles perçurent une vraie brise, qui coulait à petites goulées rapides parmi les châtaigneraies. Il siffla. « Il a cinq ou six ans, fit Chavaz, montrant les cornes noirâtres, aux canelures précipitées, haut surgies du front têtu. C'est pas une bête de forêt, il est trop maigre. Il sera mieux sous Clarive. Gardons-le en laisse jusqu'à la sortie du bois. »

Ils reprirent leur marche. Ils tenaient la corde à quatre. Le chamois les menait dur. Le soleil, derrière les noyers, y découpait un grillage de lumière, par où, de temps à autre, une étincelle aveuglante tombait dans les regards. Ils s'élevaient parallèlement à la rive du lac, qu'ils voyaient, en bas, étalant des franges d'un bleu intense entre les maisons égrenées. Ils entendirent la crécelle des mouettes, loin sous leurs pas, puis plus rien que le heurt des piverts dans les châtaigniers et le grincement du chocart. Le sainfoin piquetait de rose la broussaille du talus.

Peu à peu, les gamins s'égaillèrent dans les vergers. Les plus fatigués s'arrêtèrent. Passé le nant, ils furent entre eux : Riquet, Jean-Louis, les Bujard. Ils dégustaient leur triomphe ; une fraîcheur entrait en eux. Chavaz boitillait, ne se résolvant pas à lâcher sa part de longe.

— Mais comment donc est-il venu au lac ? demanda quelqu'un.

— C'est un chien qui l'aura rabattu trop bas, il sera venu jusqu'au Rhône pour boire. L'eau est grosse, elle l'a entraîné.

— Alors, ça faisait combien d'heures ?...

— Qui sait ? Le courant est rapide...

D'expliquer donnait à Chavaz auprès de ces gens de rivage, une autorité qu'ils dénient habituellement à ceux de la montagne. C'est bien vrai, qu'il avait l'expérience. Il l'avait lentement, précieusement acquise, du temps qu'il gardait ses chèvres, vers les Luex. Les bergers de la région ne portent pas de fusil, aussi les chamois n'en ont pas peur. Parfois, une harde entière décroche en coup de vent derrière une sangle, bondit vers la tache rouge de la liche, en râpe quelques languées et se réengloutit parmi le troupeau épars, sous la pénombre des mélèzes. Ou bien, un vieux mâle, isolé, giclait d'un trou de roche, les quatre pieds joints, haut contre le ciel, tendu un instant vers une senteur errante, et disparaissait en sifflant sur l'autre versant, abrupt, où l'on ne se risquerait pas. Mais qu'ils couvrent les chèvres, c'est pas vrai. Ceux qui le disent ne connaissent pas les bêtes...

Il finissait par les ennuyer, Chavaz. Le chamois ne tirait plus, s'arrêtait çà et là, avançait à petits bonds soudains, guettait le creux profond des échappées dans le sous-bois. Les arbres se tassaient, les coudriers se recroquevillaient contre le fût des derniers hêtres. Le squelette des pierres perçait entre les racines grivelées ; la terre ne tenait plus. A

chaque pas, le chamois les oubliait davantage : il avait cessé de se retourner vers eux. Mais les hommes ne sentaient pas qu'ils étaient séparés de lui. Bientôt il serait midi ; la plénitude du jour les comblait. Ils avaient bonne conscience.

Ils lâchèrent la bête en haut du grand câble où tombait le pierrier. Chavaz, de son opinel — un couteau à bois — coupa net le collier de corde. Ils virent un frémissement dans la petite queue blanche, la tête vibra ; ils perçurent une détente prodigieuse de tous les membres. Le chamois avait disparu.

Ils laissèrent la corde par terre, inutile.

— On arrose ça, dit Riquet.

Il fallut redescendre. Au total, près de trois heures de marche, et la chaleur, et l'émotion : la peau se tendait dans les sillons des joues, l'estomac tirait. Dans le haut village, les portes bâillaient sur des cuisines vides. On les attendait dans la grand-rue. Au débouché, derrière l'église, la foule les happa. Des groupes fiévreux sortaient de la Coopérative, ou de l'Étoile des Alpes, du café du Port, de celui du Raisin, faisaient de grands gestes de mains, se retournaient, visière rejetée, les yeux sur la montagne. M. le Maire, ayant quitté son bureau de la scierie, allait et venait parmi eux, gilet dégrafé, ventre offert. Il se précipita, les recouvrit de son éloquence : « Quel beau jour ! Quel palmarès ! Vive la Société de sauvetage ! Où est le Comité ? » On répéta : « Le Comité ! Le Comité ! » Les apéritifs éclataient sur les faces en bouffissures grenat. « Des médailles ! Des médailles à tout ce monde ! » criait la voix officielle. Puis : « Allons voir notre héros ! »

Tiphaine, on l'avait assis sous la tonnelle du Commerce, tout verdâtre qu'il était encore, tassé comme un vieux sur un fauteuil de rotin. Il savourait sa petite douleur lancinante à la tempe, et son bonheur. D'avance, il avait commandé des litrons bouchés, du Malvoisie de cinq feuilles, tenus au frais dans la fontaine. Les caisses des lauriers roses étaient calées contre le mur de la salle. La porte grande ouverte faisait un vaste espace vide, à travers lequel venaient des bruits : un rire de femme dans la cuisine, le patron qui écartait le rideau, tournait un bouton, et la radio qui annonçait le beau temps pour demain. Ils s'assirent dehors, autour des tables rondes aux bancs cloués. Dans leur dos, ils entendaient ces rumeurs de vie étrangère. Mais ils ne les écoutaient pas.

« Quand même, dit Tiphaine (qui passait son doigt, machinalement, sur le sparadrap de sa blessure), quand même, on l'a sauvé. » Chavaz alluma sa pipe, entre ses mains repliées. « Oui, fit-il. Peut-être... »

⁂

Le câble s'étranglait. Il rampait jusqu'au pied de la barre, puis se redressait à angle presque droit, en cheminée étroite, glissante d'éboulis. Le chamois freina des quatre pieds, stoppé sur la motte rase. Il

tourna, d'un élan, cette pierraille ne portait pas, plongea dans le taillis des vernes. Il haletait encore de son galop. Il huma des senteurs, longuement. Sous le crin hérissé, le cuir frémissant, les muscles des cuisses se détendirent. Il rejaillit, fila dans le sous-bois, perça parmi les gentianes d'un alpage désert. La mécanique de son corps l'emportait aveuglément vers le silence, vers une pureté qu'enfin n'atteignît plus ce vent chargé d'effluves humaines, écrasé dans la torpeur molle de midi.

Il s'arrêta. L'air était figé. Puis un souffle timide, qui sentait l'eau et la neige, sourdit au dos des roches, cascada vers le fonds de la combe. Une ombre triangulaire s'éleva sur les lointains de la crête, et creusa un trou dans le ciel. Le chamois dépassa le môle, tâta de l'ongle le lit de mousse maigre, à l'abri du surplomb, renifla, s'étendit. Il abandonna son corps à la douceur de l'ombre. Le mufle remonta dans le duvet de son ventre, jusqu'à l'aine. A petits coups de langue, il s'épurait. Puis il se releva. Entre les pierres décharnées, à la lisière des derniers pacages, la corne de cerf, le trèfle, les fétuques, la matricaire frissonnaient dans le faible ruisseau de la brise. Le chamois avançait, à pas lents, dans leur parfum, la tête vers l'amont, redressant soudain ses naseaux larges ouverts. Il broutait, gagnant de proche en proche les reposées de l'ubac. Ensuite, les pattes repliées sous lui, il rumina. Il avait retrouvé l'ordonnance infinie de la paix. Une vie secrète et chaude avait, à longueur de millénaires, écorné ces arêtes, avivé ces pointes d'ocre, sculpté le monde dans sa rigueur chaotique et sa parfaite cruauté. Des marmottes lorgnaient, de leur trou, sifflaient, puis se précipitaient dans un tortillement grotesque. Une buse virait haut sur leur trace. Des corneilles grinçaient, sous les flaques de verdure où la busserole allumait son feuillage pourpre.

L'ombre chavira, se mit à refluer sur les plus basses pentes. Le soleil se pencha vers la croupe du col. Très loin, un caillou déboula. Un gonflement insensible, sans moirure, raidit la barbe drue sur l'échine. D'un bond fou, le chamois fonça : les quatre jambes détendues d'un coup, ramassées, déployées, piquées ensemble sur une noix de rocher qu'elles touchaient à peine, fléchies, bandées, zigzaguant en écarts éperdus. Les derniers mélèzes se tordirent sous l'effort, le bois déchiqueté s'effaça entre les pierres.

Le chamois débûcha sur la crête, dérupa dans une autre cheminée, remonta sur l'adret. Il s'éloignait vers d'improbables remises, à la droite du soleil. La masse lourde de Lovenex haussait derrière lui la nudité de ses épaules grises. Une langue de névé s'étira entre deux pans de schiste noirâtre. Un brouillard translucide en monta, que perça l'appel d'une perdrix. Dans la rutilance où déjà s'annonçait l'approche du soir, le ciel tout entier semblait palpiter autour d'une proie.

Tout à coup, le monde s'immobilisa. Arqué, les jarrets durcis de cet élan brisé, le chamois avait vu : sur la bande de terre rouge qui coupait la pierraille, une petite empreinte ovoïde, que prolongeaient deux pointes

menues. La sole se marquait à peine, la pince plongeait dans le tuf. Puis quatre, huit, vingt empreintes semblables sortirent de l'embrouillement des ombres. Le chamois flaira. Les traces se croisaient largement ; ils étaient descendus au galop vers le sud, où la vallée lointaine s'abîmait, touffue de pins et d'arolles, vers Dieu sait quels gagnages.

Le chamois s'élança. Des fumées encore fraîches s'écrasèrent plus bas sous son sabot. Un instinct le jetait vers une chose perdue, très familière et très douce. Il se livrait entier au halètement de cette course, qui était devenue celle du retour. Le banc de mousse où les traces s'effacèrent gardait sa chaude odeur d'étable. Un vent froid descendait maintenant des crêtes. Un sifflement bref claqua entre les troncs, et soudain ils furent là.

Ils formaient deux ou trois hardes : tout un peuple. Ils regardaient, sous le rideau des branchages. Un grand mâle en robe noire, et plusieurs femelles suitées, au milieu de leurs chevreaux hirsutes, dont les frimousses se penchaient pour voir. Ils dessinaient dans le clair-obscur un demi-cercle plus sombre, percé de regards avides. Leurs haleines se concentraient en buée légère. Ils émanaient du bois silencieux, dans un parfum d'airelle, de résine et de terre mouillée. Ils ne bougeaient pas. Mais voici qu'au cœur de ce vide, une touffe de menthe offrit sa senteur, tout près. Le chamois baissa le col, tendit les lèvres. Il n'acheva pas le geste. Face à lui, le grand mâle renifla. A leur tour, les femelles reniflèrent. Une seconde fois, le mâle renifla ; puis, dressé sur le garrot, siffla, à petits coups, dans une palpitation de colère.

Le chamois comprit. La lumière du jour devint sang. Il comprit la malédiction qu'il apportait.

Ses muscles se bandèrent. L'autre chargea : les naseaux dilatés par la fureur, ils aspirait rageusement l'atroce ivresse de cette odeur. L'odeur ineffaçable de l'homme. La marque infâme, contre quoi se rebelle toute nature, toute vie indomptée encore. L'odeur fade et servile. L'odeur d'avilissement et de souillure... L'esquive fut aussi prompte que l'attaque. Les deux bêtes se retrouvèrent face à face, seules. Leurs deux échines trempaient ensemble dans un rayon violet. L'assaillant dépassait l'autre d'une demi-tête. L'une de ses cornes, à l'extrémité brisée, se finissait par une arête aiguë, comme un couteau. Ils se virent. Ils soufflaient une sorte de râle court. Déjà la montagne avait choisi. Les fronts bas se heurtèrent, le choc mat rebondit. Ensemble, ils se cabrèrent, retombèrent d'un même élan, ressurgirent, arc-boutés, éclatèrent en ruades farouches, Les cornes s'emmêlèrent et les deux corps virèrent un instant, dans un tourbillon de ramilles arrachées. Des yeux dans les yeux tout proches coulait la haine et la peur. C'étaient deux chamois qui se battaient, quelque part dans les Préalpes, sous un bouquet de hêtres, d'aulnes et de chênes nains. Les femelles avaient fui sans bruit, chassant à coups d'épaule vers les mangeures du soir leurs chevreaux fantasques et caracolants. Autour des chalets, très loin, se concentrait le carillon grêle des

troupeaux, qui tombait dans le jour finissant comme une source dans un lac gelé. Le berger tirait ses seilles : là-haut, la frange mauve des sommets déteignait peu à peu sur le ciel. La terre se préparait à entrer dans la paix de la nuit.

Lentement, les chamois tournèrent l'un autour de l'autre, s'observant. Ils s'arrêtaient, regardaient l'ennemi, puis reprenaient un cercle plus large. Ils sortirent ainsi du bois ; leur instinct se donnait du champ. Une puissance les avait saisis, se servait d'eux. Les yeux fous, ils cherchaient la blessure à faire. Une fin venait. Une justice implacable se donnait à eux. Soudain, l'éclair jaillit. Le plus grand avait frappé. Il visait le ventre. L'autre recula, contre-attaqua, jeta sa propre masse aveugle, comme un boulet. Tout à coup, le ciel se déchira, une douleur aiguë creva, dans une puanteur d'excréments. Les jambes mollirent...

Quand le rideau noir se dissipa, le vainqueur n'était plus là. Son raire retentit, au-delà des roches, vengeur, comme un appel.

A l'Orient, tout ce bleu devenait un abîme vertigineux d'émeraude. Affalé, le chamois écoutait la terre rendre, en haletant, la chaleur qu'elle avait tout le jour absorbée. Il avait mal. Il ne savait rien que ce vide creusé dans sa chair. Reviendraient-ils le sauver ? Sa haine de l'homme effaçait celle de l'autre. Tout était bien. Mais la vie voulait vivre en lui. Encore. Toujours. Il vivrait. La soif lui brûlait la gueule. Il se hissa sur ses pattes, se mit à descendre. Il entendait une fontaine, par là. Chaque pas lui déchirait les entrailles. Un paquet de tripes pendait, lui battait les cuisses, visqueuses, agglutinées dans le sang. Il ne trouva pas, mais tomba. Les cailloux fouaillèrent sa plaie. Il ne pouvait plus. La vie était trop intense. Il se souleva sur les pieds de devant, rampa à petites secousses, traînant l'arrière-train inerte. Ses yeux flambaient d'une flamme noire. Il rampa. Du sexe jusqu'au nombril, une outre rougeâtre gonflait, sortait en boursouflures graisseuses. Un maigre fourré, en contrebas, émergeait d'une cassure du terrain. L'atteindre ! Cacher cette laideur bien profond dans les branches, dans le trou...

Il ne l'atteignit pas. Des longues épines crevèrent une peau flasque. La tête s'écroula. Un grouillement d'intestins roula sur le lichen. Plus de sang, mais une odeur de pourriture vivante. Alors, la peur saisit le chamois. Une peur devant laquelle toute autre peur n'était plus, dans la mémoire, qu'un pauvre jeu innocent. Il trembla. La fièvre le rongeait, de ses dents précises, brûlantes. Dans son regard, la montagne était devenue bleue ; elle tranchait sur le ciel encore pâle, comme un haut rivage, de sa totale pureté de pierre. D'une pointe avancée, dernier promontoire de la terre, naissait une minuscule étoile, à demi confondue parmi le halo de la lune ascendante. Stupidement, le chamois léchait ses propres viscères. Soudain, une branche craqua, dans son dos. Il réunit ses forces, ramena les pattes contre les débris de son ventre. L'autre était là : il la sentait, tapie sous les feuilles basses, babines retroussées. Une belette. Ou une fouine. Attendrait-elle son heure ? Il

tenta de siffler, pour la faire fuir. Le souffle ne passait plus dans ses naseaux pleins de sang. Des taches noires traversèrent la nuit, elles tombaient des crêtes maintenant invisibles, se posaient à trois pas de lui et devenaient des corbeaux, attentifs, polis, d'une épouvantable patience.

La lune passa la ligne des sapinières : la nuit limpide, cloutée de constellations, baigna dans le lac de sa lumière. La nuit tout entière était descendue dans les yeux du chamois : parce qu'ils vivaient encore, les yeux du chamois la faisaient être, leur lourd regard de bête lui disait oui. Puis, la nuit bougea. Une autre nuit poussait la première, germant par-dessous. Les étoiles vacillèrent. Une douleur affreuse déferla du fond saignant de la bête. Une mâchoire avait mordu, et se refermait dans un clapotis féroce ; des pattes duveteuses griffaient à même le poil... Le chamois voulut secouer cet excès d'horreur. Un râle émergea de lui, rauque et sourd. Sur les grands yeux, roulèrent des larmes gluantes. Une dernière fois, le monde chancela. Tout à coup il fut englouti dans la mort.

PAUL ZUMTHOR

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

HANS CHRISTIAN ANDERSEN — SA VIE - SON ŒUVRE

(Traduit par C. S. Trœnsegaard et J. Teynier, publié à Copenhague.)

Un ouvrage d'une lecture extrêmement attachante, édité avec la plus élégante simplicité. A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance d'Andersen, cinq écrivains danois y racontent la vie et commentent l'œuvre du conteur universellement admiré... Enfance malheureuse, mais dont un sens inné de l'irréel permet à Andersen de ne point trop souffrir, et, en tout cas, de se dépétrer sans dommages pour son intelligence et son cœur. Adolescence férue de théâtre ; commencement de carrière de comédien et d'auteur dramatique, où le poète cherchait à satisfaire son besoin de rêves... Enfin, aux approches de la quarantaine seulement, il reconnut son vrai chemin, sa vocation. Lui qui devait rester célibataire, n'avoir jamais un foyer, il avait eu de bonne heure le goût de charmer, le soir, les enfants de ses amis par de petites histoires qu'il inventait sur l'instant même. Ses narrations parlées au hasard d'une veillée usaient de cette langue très simple et d'un ton si vivant sous une sorte de poudroiment poétique, qui est celle de ses narrations écrites pour jamais. Vers 1840, il commença de connaître la gloire. Il l'avait toujours désirée et vraiment cherchée avec obstination et candeur, à la scène et dans des œuvres de pur lyrisme (dont certaines pages sont aujourd'hui classées parmi les plus durables de la littérature danoise). Maintenant, elle l'accompagnait, de mieux en mieux, à travers le monde. Infatigable voyageur, non point tant par plaisir que par nécessité « pour recueillir des impressions et se renouveler », il fut en tout pays reçu et honoré par la foule et l'élite intellectuelle. Cela dura trente-cinq ans. En 1875, septuagénaire, il revint mourir au Danemark.

Après avoir lu le livre nouveau que nous signalons ici, relisons ces contes ravissants, parfois d'un sens si profond, capables de faire rêver et réfléchir les grandes personnes par dessus la tête des enfants émerveillés.

M. P.

(Suite de la chronique bibliographique page 82.)

POURQUOI 1940 ?

LA BATAILLE DE LA MEUSE

(LA SURPRISE TACTIQUE)

par A. GOUTARD

III

LA surprise stratégique résultant de l'application du plan Manstein [1] représentait la condition première de la victoire allemande. Cependant, quelle que fût l'imprudence d'une pareille opération, les Français ne perdaient pas nécessairement la partie en engageant leurs

Résumé des précédents chapitres. — Le 1er février, A. Goutard a exposé que, contrairement à l'opinion courante, le rapport des forces alliées et allemandes au début de la guerre n'était pas entièrement favorable à l'Allemagne. Numériquement, les forces d'infanterie étaient à peu près égales ; l'artillerie française était supérieure. Nos tanks étaient aussi nombreux que ceux de l'ennemi, moins rapides mais mieux blindés. En aviation, notre infériorité était bien loin d'être aussi marquée qu'on ne l'a dit. La ligne Maginot était très forte, la ligne Siegfried en grande partie un trompe-l'œil. Malheureusement (se référer sur ce point à notre livraison du 1er mars), nous allions être surpris en 1940 par une manœuvre audacieuse à laquelle notre commandement n'a pas été capable d'opposer une riposte efficace.

Les Français avaient prévu une attaque allemande sur la Belgique, envisageant même une attaque sur la Hollande. Quoi qu'il en soit, dans l'un ou l'autre cas, et c'est ce qui se produisit en mai 1940, toutes les divisions disponibles devaient être portées vers le Nord, une forte réserve restant massée derrière la ligne Maginot, si bien qu'aucune réserve de troupes ne subsistait plus dans le secteur central opposé aux Ardennes. Notre état-major avait postulé, en effet, qu'une attaque de ce côté était impossible. *Or, c'est précisément l'attaque à laquelle, après plusieurs incidents dramatiques, Hitler, adoptant le plan Manstein, s'était résolu. Quand, le 10 mai 1940, les Allemands eurent attaqué en Belgique, le transport rapide de nos divisions d'infanterie et de nos divisions blindées sur ce théâtre de guerre remplit l'état-major allemand et singulièrement Hitler, d'une joie délirante. Les Français, en effet, étaient tombés à plein dans le piège qu'on leur avait tendu.*

1. Voir le numéro de mars 1956.

meilleures forces dans la nasse belge. La manœuvre prévue sur l'axe Sedan-Amiens était, du point de vue allemand même, fort risquée, et nous avons vu les craintes exprimées par von Bock pour le cas où les divisions blindées ne pourraient franchir la Meuse, ou pour le cas où, l'ayant franchie et fonçant vers la mer à 300 kilomètres de là, elles seraient attaquées de flanc ou sur leurs communications par les forces françaises du nord ou du sud.

Dans la première de ces éventualités — soit que les éléments à pied de ces divisions ne puissent forcer le passage de la Meuse, soit qu'ils y soient rejetés avant d'avoir été rejoints par les chars — les corps blindés allemands seraient bloqués, la tête sur le fleuve, avec leurs immenses colonnes encombrant encore les rares routes des Ardennes ; les Français auraient le temps d'amener des renforts et l'on verrait se dresser le spectre de la guerre de stabilisation.

Pour parer à ce danger, une seule solution : à la surprise stratégique, représentée par l'attaque des Ardennes elle-même, ajouter une surprise tactique susceptible de désorganiser et de démoraliser la défense. Pour comprendre le mécanisme de cette surprise, il est nécessaire de rappeler comment nous concevions en France, pour nous comme pour l'ennemi, la bataille offensive et défensive.

Une doctrine périmée de guerre stabilisée.

Basée sur les « enseignements » de la première guerre mondiale, notre « Instruction générale sur l'emploi tactique des grandes unités », qui représentait pour notre Armée, la Loi et les Prophètes, n'envisageait qu'une bataille offensive lente et méthodique, découpée en tranches bien distinctes, séparées elles-mêmes par de longs temps d'arrêt. On lisait dans cette I.G.U. :

« *La bataille offensive revêt la forme d'actions de force successives précédées de temps d'arrêt* (*art.* 202). *Toute bataille comporte un échelonnement dans le temps qui peut être découpé ainsi : une phase préliminaire, une phase d'exécution et une phase d'exploitation. La phase préliminaire se décompose elle-même en trois tranches : l'approche, la prise de contact et l'engagement* (*art.* 207)... *La prise de contact tend à constituer un front, à l'abri duquel les gros achèveront de prendre leurs dispositions pour l'attaque. Elle renseigne le chef et lui permet de « mûrir son plan d'attaque »* (*art.* 216 *et* 220). *Puis vient l'engagement, dont l'objet est de « préciser la valeur du contact »* (*art.* 221), *à la suite de quoi, après avoir amené des masses de canons, de munitions et de matériels, on exécutera une préparation d'artillerie* (*art.* 223), *laquelle, effectuée avec minutie et précision, pourra s'étendre sur plusieurs journées. Enfin, on passera à l'attaque, suivant les prescriptions de l'article* 234 : « *Le commandement fixe le rythme, c'est-à-dire les conditions de la progression vers les différents objectifs : vitesse de progression, durée de l'arrêt sur les objectifs, conventions pour la reprise du mouvement, autorités chargées de l'ordonner, déplacements de l'artillerie, etc., toutes dispositions à arrêter minutieusement.* »

Et l'attaque se déroulera, ne peut se dérouler que conformément à ce scénario, d'objectif en objectif, car c'est le terrain que l'on attaque, que l'on ratisse, que l'on nettoie, et non l'ennemi que l'on manœuvre !

En face, averti par la succession méthodique des phases préliminaires et des préparations, le défenseur, en l'espèce l'armée française, aura le temps d'amener des renforts, comme dans la première guerre mondiale. Si, malgré tout, l'assaillant réussit à percer sur un point, il sera toujours possible de *colmater* la brèche et de rétablir d'abord la continuité du front, car tout est là ! Le maréchal Pétain ne proclamait-il pas, à la veille du deuxième conflit mondial, que le front continu, grande révélation de la guerre de 1914-18, était inviolable et suffirait à tout ? La continuité du front étant rétablie par le colmatage, on songera alors à monter une contre-attaque, aussi méthodique que l'attaque, pour reprendre le terrain perdu et rétablir le front primitif. Colmater d'abord. contre-attaquer ensuite ; on ne contre-attaque qu'un ennemi arrêté et fixé, telle était la règle d'or du combat défensif !

Une doctrine nouvelle : la guerre-éclair.

Naturellement, nous admettions que les Allemands, aussi respectueux que nous des « enseignements » de la première guerre mondiale, adopteraient dans l'offensive — dont nous leur laisserions bien volontiers l'initiative — le même rythme lent et saccadé, qui laisserait à notre défense les mêmes chances que jadis. Malheureusement, deux moyens nouveaux, auxquels nous n'avions pas cru, le bombardement aérien en piqué sur le champ de bataille et l'arme blindée indépendante, permettront à nos ennemis d'abandonner ce rythme compassé et de réaliser ainsi une surprise tactique, doublée d'un effet de terreur, c'est-à-dire d'une surprise morale, qui paralyseront notre commandement et briseront notre résistance dès les premiers jours.

Procédé de neutralisation imprévisible et instantanée, le bombardement en piqué libérera en effet l'offensive des servitudes et des lenteurs de l'artillerie, permettant de passer directement de l'approche à l'attaque, sans temps d'arrêt et sans phases intermédiaires. Quant aux corps d'armée blindés, capables de vivre et de durer, ils permettront de passer immédiatement de la rupture à l'exploitation stratégique profonde et de devancer nos lents colmatages. Tels étaient les deux grands instruments de la « guerre-éclair ».

« Certes. écrit le colonel Alerme, l'état-major français avait, comme tout le monde, entendu parler de la guerre-éclair, mais elle lui parut une forfanterie, en complète opposition avec les expériences de 1914-1918 [1]. » Et lorsqu'elle fut appliquée en Pologne, on jugea chez nous que l'exemple n'était pas valable pour la France, car aucune des condi-

1. Colonel Alerme : *Les causes militaires de la défaite*, ouvrage édité en septembre 1940. Agence Inter-France, Paris.

tions de terrain, d'organisation défensive et de puissance n'était comparable !... Erreur qui nous vaudra la surprise d'un nouveau Sedan !

SEDAN 1940

L'arrivée des panzer-divisionen sur la Meuse.

La masse de manœuvre blindée allemande était constituée essentiellement par le groupement von Kleist, fort de deux corps blindés. Au sud, chargé de l'effort principal, le 19e corps blindé, commandé par Guderian, démarre le 10 au matin, de la frontière luxembourgeoise au nord de Trèves, marchant sur Sedan, couvert au nord par le corps Reinhardt, axé de son côté sur Mézières et Monthermé. Comme ce dernier corps restera bloqué dans la presqu'île de Monthermé jusqu'au 15 mai au matin, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la bataille de rupture, nous ne nous occuperons que du corps Guderian.

La traversée des Ardennes ne représentait en réalité, pour les Panzer, qu'une marche d'approche, sans difficultés réelles. Utilisant à bloc les routes du massif, progressant sur plusieurs véhicules de front, les colonnes blindées de tête refoulent facilement les chasseurs ardennais et nos cavaliers, lesquels repassent sur la rive gauche de la Meuse, dès la matinée du 12 mai. Le même jour, vers quatorze heures, les Allemands commencent à se montrer aux lisières de la forêt des Ardennes, au nord de Sedan. Puis des chars surgissent, marchant sur Saint-Menges et Floing. Vers dix-neuf heures, nos éléments de recueil laissés à Sedan, évacuent la ville et le pont saute, comme ont déjà sauté tous les autres ponts de la Meuse.

Des mesures a cadence lente.

Cependant, notre commandement local ne voit pas dans cette apparition des premiers éléments ennemis sur la rive nord de la Meuse, une menace immédiate. Notre position de résistance est organisée derrière le fleuve, qui constitue un « obstacle antichars absolu » ; elle comporte des tranchées, des réseaux continus, des blockhaus bétonnés, dont les armes battent le cours même de la Meuse et ses berges ; elle est enfin appuyée par une assez nombreuse artillerie dont les observatoires, installés sur les hauteurs sud, dominent parfaitement la vallée. Il paraît invraisemblable qu'une telle position puisse être enlevée avant de longs délais. Du reste, l'ennemi n'en est-il pas encore, le 12 au soir, à la phase « approche » ?

« Prêtant à l'adversaire nos propres procédés, écrit le général Doumenc, nous imaginions qu'il ne tenterait le passage de la Meuse qu'après avoir amené une artillerie nombreuse. Les cinq ou six jours supposés nécessaires, nous donneraient le temps de renforcer notre dispositif [1]. »

1. Général Doumenc : *Histoire de la IXe Armée*. Arthaud, éditeur.

C'est sans doute ce que pensait le commandant de notre 10e corps, dont deux divisions étaient en ligne : la 55e D.I. [1], à gauche, sur la Meuse-de-Sedan, et la 3e D.I.N.A. [2], à droite, sur la Chiers. En effet, la veille, le commandant de la IIe armée, inquiété par la pénétration des Panzer dans les Ardennes, avait mis à sa disposition la 71e D.I., avec ordre de l'intercaler entre la 55e D.I. et la 3e D.I.N.A., de façon à renforcer l'occupation de la position. Dans la pensée du général Huntziger, cette introduction devait avoir lieu dans la nuit suivante, nuit du 11 au 12, mais, ne croyant pas le péril imminent, et soucieux de ne pas fatiguer la 71e D.I. par une longue marche, le commandant du corps d'armée s'était borné à lui prescrire, pour cette nuit-là, une courte étape qui l'avait laissée à une quinzaine de kilomètres encore de la position. Pour les mêmes raisons, il s'était abstenu de porter ses propres réserves de corps d'armée (213e et 205e R.I.) sur la ligne prévue comme base de recueil et de contre-attaque en arrière de la position de résistance (ligne Bois de la Minière - Bulson - Gros-Bois), se bornant à avancer le 213e R.I. dans la région de Chemery, à 5 ou 6 kilomètres à peine de cette fameuse ligne qu'il aurait pu atteindre sans difficulté cette nuit-là et qu'il ne pourra jamais atteindre !

Le 12 mai, lorsque l'ennemi vient border la Meuse, aucune des mesures concernant les renforts n'est donc réalisée. Quant à notre artillerie, autorisée ce jour-là à dépenser une demi-unité de feu seulement, elle n'exécute dans l'après-midi que quelques tirs peu nourris et sans efficacité. Ne faut-il pas, dans cette phase, économiser les munitions en vue de la bataille qui se déroulera plus tard ? Seule, notre aviation a été brillante, balayant le ciel de Sedan et abattant une trentaine d'avions allemands sans en perdre un seul.

« Que peut faire l'ennemi le lendemain 13 mai, se demande le commandant du corps d'armée ? Evidemment, prendre et resserrer le contact... Il ne croit pas qu'il puisse attaquer, car il peut bien amener au contact de l'infanterie et des chars, mais il lui faudra du temps pour amener l'artillerie, les munitions, etc. [3] »

Dans la nuit du 12 au 13, la 71e D.I. est donc introduite sur la position au centre de la zone du corps d'armée, mais la relève est effectuée tardivement. Arrivée fatiguée, la division relevante est mal installée, et les éléments relevés des deux autres divisions n'ont plus le temps de gagner, avant le jour, leurs nouveaux emplacements, si bien que, le 13 au matin, cette introduction d'une division n'a pas sensiblement renforcé notre dispositif.

1. Division d'infanterie.
2. Division d'infanterie nord-africaine.
3. Général Grandsart : *Le 10e corps d'armée dans la bataille.* Berger-Levrault, éditeur.

Des mesures a cadence rapide.

Du côté allemand, l'allure est bien différente ! Dans la journée du 12, Hitler envoie son aide de camp, le général Schmundt, au P.C. de von Kleist, pour lui demander s'il préfère affronter immédiatement les défenses de la Meuse, ou attendre l'arrivée des corps d'infanterie pour forcer le passage. Le commandant du groupement blindé, optant pour la première solution, von Schmundt l'approuve et lui promet le maximum de soutien de la Luftwaffe et notamment des Stukas de Richthtofen.

Convoqué aussitôt par von Kleist, Guderian reçoit donc l'ordre d'attaquer dès le lendemain 13 mai, à 16 heures (heure allemande), ce qu'il accepte, bien qu'il soit évident que ni la 2e Panzer, ni les colonnes de munitions d'artillerie ne pourront arriver pour cette heure H. « Je reconnaissais cependant, écrit Guderian, qu'il pouvait être avantageux d'attaquer immédiatement à l'issue de la marche d'approche, sans attendre d'avoir terminé le déploiement. »

Rentré précipitamment à son P.C., Guderian lance ses ordres, se bornant, faute de temps, à tirer d'un dossier les ordres d'un « Kriegsspiel » exécuté à Coblence sur le même thème et à les envoyer aux divisions, en changeant la date et les heures ! Dans la nuit, les unités d'assaut des 1re et 10e Panzer s'installent sur leur base de départ de la rive nord, et les batteries prennent position avec quelques obus, sans avoir reçu leurs munitions, en face d'une artillerie française trois fois plus nombreuse et bien approvisionnée. Guderian va donc attaquer sans être réellement prêt !

Le 13 mai avant l'heure H.

« Le 13 au jour, écrit le général Grandsard, commandant le 10e corps, l'ennemi sort de la forêt. Partout les observateurs signalent une descente presque ininterrompue de fantassins et d'engins blindés vers Donchery, la presqu'île d'Iges, Floing, Balan et Bazeilles (les villages de part et d'autre de Sedan). Notre artillerie réagit, mais sans grande efficacité... Son action lointaine est entravée par la rupture des communications téléphoniques due au bombardement aérien et par le souci d'économiser les munitions. »

Alors qu'il faudrait déclencher une contre-préparation offensive aussi violente que possible sur les concentrations de chars bien repérées dans la vallée, notre artillerie tire chichement. On relève dans les comptes rendus des tirs de 30, 50 ou 80 coups sur des concentrations de blindés ! Quant à notre aviation, on juge inutile de la faire intervenir. La IIe armée signale bien à la « zone aérienne Nord » ces accumulations de chars, mais ne demande pas de bombardement aérien, « puisque la IIe armée tient ces objectifs sous le feu de ses canons ».

Il n'y a pas lieu de s'affoler, du reste, puisque l'ennemi ne pourra attaquer avant cinq ou six jours, devant d'abord mettre en place son artillerie lourde et ses dépôts de munitions. C'est ce que le commandant du corps d'armée rappelle dans la matinée à ses divisionnaires. Au commandant de la 71e D.I. qui, mal assis sur sa position, lui exprime son inquiétude, il déclare : « L'ennemi ne semble pas pouvoir attaquer aujourd'hui avec des forces importantes. S'il attaque, il échouera et sera contraint ensuite à de longs préparatifs qui donneront à la 71e D.I. le temps de compléter son installation. » D'après le général Baudet, il aurait même ajouté qu'il s'agissait toujours de « la prise de contact avant l'engagement ».

Du côté allemand, dans la matinée, les Stukas font du harcèlement sur la position et surtout ses arrières, sans toutefois neutraliser nos batteries. A terre, seuls les canons des chars embossés sur la rive nord et les pièces antichars tirent à vue dans les embrasures de nos blockhaus. Le bombardement aérien massif sur la position ne doit se déclencher qu'à l'heure H, et le général Guderian a obtenu, non sans peine, de la Luftwaffe que ce bombardement soit étendu à toute la durée du franchissement de la Meuse, « de façon, écrit-il, à maintenir la paralysie des batteries françaises et à inciter leurs servants à se dérober à la menace réelle ou supposée des aviateurs ». Il ne croyait pas si bien dire !

Avec le déclenchement subit de cette préparation aérienne suivie immédiatement d'assaut, l'effet de surprise et de terreur sera maximum. Mais sur quelles troupes françaises va s'exercer cet effet ? Pour comprendre ce qui se passera alors, il convient de faire un bref retour en arrière.

Des troupes mûres pour la débacle.

En septembre 1939, le moral de l'armée allemande mobilisée n'était pas plus élevé que celui de notre armée. Les témoignages de tous les généraux allemands, et de von Brauchitsch en premier, en font foi. En Pologne, on avait relevé de nombreuses défaillances et des cas d'indiscipline. Mais, pendant le répit de l'hiver 1939-1940, le commandement à tous les échelons avait repris les troupes en main, leur avait imposé une instruction intensive dans le sens de l'offensive et de la manœuvre, et avait rétabli la vieille discipline allemande.

Chez nous au contraire, l'armée s'était endormie dans l'inaction et la fausse sécurité que nous donnaient la Ligne Maginot et nos théories défensives sur l'inviolabilité des fronts continus. Sur le front de contact lui-même, où l'activité guerrière était à peu près nulle, « nos unités végétaient sans but défini, se bornant à monter la garde en attendant la permission ou la relève », écrit le général Laffargue, qui ajoute : « Comment l'armée aurait-elle pu conserver sa foi et son ardeur [1] ? »

1. Général Laffargue : *Justice pour ceux de* 1940. Charles Lavauzelle, éditeur.

Et le général Menu écrit : « Dans leur aptitude au combat, les unités n'étaient guère meilleures en mai 1940 qu'en septembre 1939. Certains diront même, la tristesse au cœur, qu'elles étaient plus mauvaises ! » [1]

Sur le front de la Meuse, qui n'était pas au contact et qui « ne risquait rien », on avait placé de médiocres divisions de série B qui, comme les 55e et 71e D.I. de Sedan, n'avaient jamais été rassemblées dans des camps sous le commandement de leur chef, pour y apprendre à manœuvrer avec les différentes armes et à se battre. Avec notre mentalité défensive, les travaux de fortification primaient tout, et l'instruction s'était trouvée réduite à une demi-journée par semaine, si bien que beaucoup d'unités avaient fini par se considérer comme des unités de travailleurs. Les travaux n'en étaient pas achevés pour autant, dans le secteur de Sedan, car, écrit le général Grandsard, « le commandement des 55e et 71e D.I. s'était heurté à la mollesse des hommes et à l'incapacité de commandement de la plupart des cadres subalternes ». Et il ajoute : « Dans leurs cantonnements surpleuplés, les régiments étaient trop baignés dans une ambiance de « guerre pour rire » pour ne pas être déconcertés le jour où commencerait brutalement la vraie guerre. » Et cette « vraie guerre » va commencer dans un déchaînement de Stukas !

L'ATTAQUE.

Si l'effet matériel des bombes de Stukas est relativement faible, provoquant peu de pertes chez les troupes enterrées, l'effet moral est énorme ! « Les artilleurs cessent le feu et se terrent, écrit le général Ruby, les fantassins, immobiles et tapis dans leurs tranchées, abrutis par le fracas des bombes et le sifflement des avions piquant au sol, n'ont pas un instant le réflexe de gagner leurs emplacements de tir contre avions et de tirer. Ils se contentent d'encaisser, sans risquer un mouvement. Cinq heures de ce supplice mettent leurs nerfs à bout ! Ils deviennent incapables de réagir contre l'infanterie ennemie [2]. »

Aussi, vers 15 h 30, les fusiliers de la Ire Panzer et le régiment de renforcement « Gross Deutschland » franchissent-ils la Meuse sans difficulté de part et d'autre de Sedan, et les fusiliers de la 10e Panzer à Wadelincourt. « Tout de suite après les dernières bombes, écrit le major Kielmansegg, dans la grêle des terres qui retombent, les premiers bateaux pneumatiques accostent la rive sud. Les hommes s'élancent et encerclent rapidement les casemates. » Et le général Guderian écrit : « L'assaut se déroule comme à l'exercice. Les blockhaus ont été mis hors de combat par les canons antichars, et les artilleurs français sont paralysés par la menace permanente des Stukas. Aussi, malgré la largeur du terrain découvert, les pertes restent très faibles. »

Le général von Kleist a déclaré à Liddell Hart : « Il est heureux que

1. Général Menu : *Lumière sur les ruines*. Plon, éditeur.
2. Général Edmond Ruby : *Sedan, terre d'épreuve*. Flammarion, éditeur.

la résistance n'ait pas été sérieuse, car mon artillerie ne disposait que de cinquante salves par batterie, et mes chars, en majorité du modèle I, étaient très vulnérables. »

« A 18 heures, écrit le général Ruby, la défense, peu ardente, est submergée. » Et le général Grandsard écrit également : « Aucun doute n'est permis ; après le franchissement de la Meuse, notre infanterie, répartie dans les points d'appui de la position, n'a pas tenu, bien qu'elle n'eût pas de chars devant elle et que l'ennemi n'eût à peu près aucune artillerie. »

Bien pire ! Vers cette heure, une panique se produit chez les artilleurs, qui ont observé l'avance des Allemands dans la vallée, et cette panique se propage, entraînant bientôt dans une affreuse débandade la majorité de la 55e D.I. Les artilleurs abandonnent leurs pièces et se sauvent, se mêlant aux fantassins qui refluent, et bientôt, à pied ou entassés dans des véhicules de toutes sortes, les fuyards encombrent les routes, en criant : « Voilà les chars ! », alors que pas un seul blindé ennemi n'a encore franchi la Meuse !

A la tombée de la nuit, les fantassins de la Ire Panzer, qui ont traversé toute la position, atteignent les hauteurs du bois de la Marfée, et poussent au sud jusqu'à Chéhery et Cheveuges, où ils s'arrêtent pour la nuit, complètement en l'air, sans appui, dans un région inconnue. La tête de pont allemande présente alors une profondeur de 6 kilomètres environ, d'égale largeur à sa base, mais, tenue seulement par des fantassins réduits à leur armement portatif, sans chars, ni antichars, elle restera très vulnérable jusqu'à ce que le rétablissement du pont par les sapeurs permette aux chars de franchir la Meuse, dans la matinée du 14 mai.

« Si les Français n'avaient pas été abandonnés de tous leurs bons génies, écrit Kielmansegg, ils auraient alors contre-attaqué avec vigueur pour réduire la hernie encore petite formée dans leurs lignes et pour détruire les éléments qui avaient franchi la Meuse avant qu'ils fussent renforcés. »

Or, pas la moindre contre-attaque, ni ce soir-là, ni dans la nuit, ni même le 14 à l'aube ! Le commandant du corps d'armée disposait bien de deux bataillons de chars et de deux régiments d'infanterie en réserve, mais le 13 au soir, personne n'était encore parvenu à les porter sur la fameuse base de départ de contre-attaque où ils auraient pu être facilement depuis la veille ! A 15 heures, devant le déclenchement évident des opérations d'attaque, le commandant du corps d'armée leur a donné l'ordre de gagner immédiatement cette ligne pour être en mesure de contre-attaquer à la tombée de la nuit, mais, pour des raisons diverses, cet ordre n'a pas été exécuté.

Finalement, le 14 à 7 heures, un bataillon de chars suivi du 213e R.I. démarre d'une ligne plus en arrière (Chemery-Maisoncelle), mais il est trop tard pour ces forces réduites, car les chars allemands viennent de

franchir la Meuse. Bousculés par la Ire Panzer à hauteur de Connage, nos éléments de contre-attaque sont rejetés en désordre sur la forêt de Mont-Dieu, c'est-à-dire sur la deuxième position, à une quinzaine de kilomètres au sud de la Meuse.

Dans cette même matinée du 14, à la vue des chars qui descendaient vers le sud dans le secteur de la 55e D.I., la 71e D.I. est prise de panique à son tour et reflue en désordre au cri de « Les chars à gauche ! » A 14 heures, il n'y a donc plus personne sur les positions des 55e et 71e D.I., abandonnées aux Panzer de Guderian.

Une belle occasion perdue.

A partir de ce moment, seule une contre-attaque blindée peut être tentée. Or, justement la 3e Division cuirassée et la 3e Division motorisée, réunies en groupement sous les ordres du général Flavigny, arrivent à partir de 5 heures du matin au Chesne, à une dizaine de kilomètres de la deuxième position, mises par le général Georges à la disposition du général Huntziger pour contre-attaquer sur Sedan. Cependant, fidèle à notre doctrine, le commandant de la IIe armée donne au général Flavigny l'ordre de « colmater le fond de la poche » avant de contre-attaquer. Mais, devant l'urgence de la contre-attaque, alors que la menace sur la deuxième position n'est pas immédiate, le général Brocard, commandant la 3e D.C.R., prend ses dispositions pour faire déboucher ses chars en bloc, au milieu de la journée, de la forêt de Mont-Dieu sur Sedan. Qu'il attaque résolument dans l'après-midi, et une chance unique de victoire se présentera à lui, offerte par Guderian..

Vers midi, celui-ci décide en effet de profiter du désarroi des Français et d'entreprendre sans délai son audacieuse course à la mer. Il donne aussitôt aux Ire et 2e Panzer l'ordre de pivoter vers l'ouest et de franchir avec toutes leurs forces la Bar et le canal des Ardennes qui la longe. On laissera la garde du flanc sud au seul régiment d'infanterie « Gross-Deutschland », en attendant la 10e Panzer qui, retardée sur la Meuse, ne pourra arriver qu'en fin d'après-midi. Il y aura donc là, dans l'après-midi, au nord du Mont-Dieu, un « vide de Panzer » dont notre division cuirassée, suivie de la division motorisée, va certainement profiter en s'enfonçant comme un coin entre les Ire et 2e Panzer en marche vers l'ouest et la 10e non encore arrivée. On imagine le désordre qui pourrait alors être mis dans le corps Guderian, pris en flagrant délit de manœuvre.

« Malheureusement, écrit le général Roton, cette contre-attaque, sur laquelle le Haut Commandement fondait de grands espoirs, ne sera exécutée ni le 14 ni le 15. » Vers 15 heures, la 3e D.C.R.[1] est prête à déboucher, ses équipages rongeant leur frein ; mais, au lieu du signal d'attaque attendu c'est un contre-ordre qu'ils reçoivent ! Pris d'hési-

1. Division cuirassée de réserve.

tations, le commandant du groupement a repensé à sa mission de « colmatage d'abord » et annulé l'attaque. « Il est 15 h 30, écrit le général Roton, quand le général Flavigny prend cette grave décision, et il prescrit d'organiser dans toute la zone du corps d'armée des barrages de chars sur tous les itinéraires et couloirs de pénétration. » — « Il importe avant tout, déclare le général Flavigny, d'assurer l'intégrité de la deuxième position. »... c'est-à-dire de la base de départ ! Et la division se disperse par « bouchons » de trois chars chacun, sur un front de 20 kilomètres !

Dès lors, il y a peut-être un rideau de chars, mais plus de division cuirassée de choc, plus de « fer de lance », donc plus de contre-attaque ! Et quand, le lendemain matin, le général Georges, furieux de l'interprétation donnée à ses ordres, prescrira formellement d'exécuter la contre-attaque sur Sedan, il sera impossible au commandant de la 3e D.C.R. de regrouper ses chars en temps voulu, et la IIe armée restera sur la défensive sur sa deuxième position, au sud et au sud-est de Sedan.

LA BATAILLE DE DINANT ET L'EFFONDREMENT DE LA IXe ARMÉE

Double menace pour la IXe armée.

En franchissant la Bar en direction de l'ouest, à la jonction des IIe et IXe armées, les Panzer de Guderian pénétraient dans la zone de la IXe armée. Devant la menace pesant sur son flanc droit, le général Corap avait, dès le 13, envoyé de ce côté sa division de réserve de droite : la 53e D.I., division de série B qui, en fait d'instruction, avait été employée à des travaux tout l'hiver, notamment à des travaux agricoles en Seine-et-Oise ! Mais, dans la nuit du 13 au 14, une série d'ordres et de contre-ordres de la IXe armée orientent cette division tantôt vers la Meuse face au nord, tantôt vers la Bar face à l'est, si bien que, le 14 au matin, la division se trouve dispersée entre la Meuse et la Bar, hors d'état de se battre. Aussi sera-t-elle bousculée facilement par les Panzer et rejetée en désordre vers l'ouest !

De ce fait, une brèche s'ouvre sur la droite (sud) de la IXe armée, brèche par laquelle Guderian fonce vers l'ouest, après avoir refoulé au sud les vaillants cavaliers du groupement Chanoine qui accrochaient la Ire Panzer. La IXe armée se trouve donc largement débordée par la droite, en même temps qu'elle est enfoncée frontalement sur sa gauche, au nord, dans le secteur de Dinant, ce qui poussera le général Corap à donner à son armée, dans la nuit du 14 au 15 mai, un ordre de retraite générale. Mais que s'est-il donc passé à Dinant ?

La tête de pont Houx-Dinant.

Les corps de gauche de la IXe armée française (2e et 11e C.A.) avaient franchi la frontière le 10 mai pour se porter sur la Meuse belge entre Namur et Givet, le corps de droite (41e C.A.) étant déjà en position sur la Meuse française, entre Givet et la Bar.

Dès le 12 au matin, la cavalerie de la IXe armée, lancée la veille à l'est du fleuve, repasse sur la rive gauche, qui n'est encore occupée que par les avant-gardes d'infanterie transportées par camions, et les ponts sautent. En fin d'après-midi, les motocyclistes allemands du corps Hoth arrivent sur la rive droite, et s'aperçoivent peu après que la passerelle du barrage et de l'île de Houx, à 6 kilomètres au nord de Dinant, est intacte. Un bataillon français de la 18e D.I., débarqué de camions à midi à 10 kilomètres de là, est bien chargé de défendre le passage, mais, sous prétexte de quelques feux ennemis et ne croyant pas le danger immédiat dans cette phase d'approche, le chef de bataillon remet l'occupation de la rive au lendemain, laissant pour la nuit son unité sur le plateau à l'ouest, d'où l'on ne peut ni surveiller ni battre la passerelle.

Il ne faut donc pas s'étonner si, au cours de la nuit, le bataillon motocycliste entier franchit la Meuse, sans que personne s'en aperçoive, et se masse au pied des pentes ouest. Au petit jour, il s'infiltre dans notre position, à la jonction des 2e et 11e corps, prenant à revers les défenseurs de la Meuse. A midi, étendue de proche en proche jusqu'à hauteur de Dinant, la tête de pont allemande a déjà 5 kilomètres de largeur sur le fleuve et 3 ou 4 de profondeur sur le plateau à l'ouest. Mais, comme à Sedan, les motocyclistes et fusiliers sont encore seuls, sans chars ni antichars, à la merci d'une contre-attaque et surtout des moindres blindés qui les balayeraient facilement ! Et ils le resteront jusqu'à ce que, dans la matinée du lendemain, les chars puissent franchir la Meuse à leur tour sur un pont. Or, de notre côté, pendant ce délai de près de trente heures, aucune contre-attaque sérieuse ne se produira !

Des colmatages, mais pas de contre-attaque !

Dans la matinée du 13, notre commandement local surpris réagit faiblement. Il ne peut s'agir que d'un « incident de prise de contact » ! On se borne, avant de chercher à nettoyer le terrain, à limiter les dégâts par de petits colmatages successifs en arc de cercle autour de la poche, à l'échelon D.I. et C.A., d'abord, puis, quand les infiltrations s'étendent, à l'échelon armée. Le commandant du groupe d'armées n'est d'ailleurs avisé de l'incident qu'à 13 heures. Il prescrit aussitôt à la IXe armée de contre-attaquer pour rejeter l'ennemi à la Meuse avant la nuit.

Or, tout ce que l'on trouve pour contre-attaquer ce jour-là, c'est une compagnie de chars qui, à 20 heures, se lance vaillamment, accompa-

gnée de quelques auto-mitrailleuses de cavalerie, sur un petit bois qui domine la Meuse ! Elle met en fuite les motocyclistes qui occupent le bois, en ramène quelques-uns sur des carapaces de chars, et rentre dans nos lignes, faute d'infanterie pour occuper le terrain. Et c'est à ce petit coup de main de va-et-vient que se réduit « la contre-attaque de la IXe armée », sur laquelle se penchaient anxieusement nos grands états-majors ! Du G.Q.G., le général Georges rend compte au généralissime : « La contre-attaque de Houx n'a pas réussi, l'infanterie n'ayant pas suivi les chars. Elle va être reprise. »

Or, la seule contre-attaque du lendemain matin est celle d'un bataillon de dragons portés qui, avec quelques auto-mitrailleuses, se lance à 5 heures sur Haut-le-Wastia, enlève brillamment le village défendu par un bataillon motocycliste de Rommel, fait des prisonniers, mais se retire aussitôt, rappelé sur la nouvelle « ligne de colmatage » fixée par le commandant de l'armée ! Ce fait d'armes isolé ne fait que montrer ce qui aurait pu être obtenu encore, le 14 à l'aube, si nous avions contre-attaqué en force et résolument.

A cela se résume l'activité offensive de la IXe armée ! Quant au commandant du groupe d'armées, il semble reconnaître trop tard la gravité de l'affaire puisque, disposant dans la région de Charleroi, à 35 kilomètres de la tête de pont à nettoyer, de la 1re division cuirassée, il laisse celle-ci inactive jusqu'au 14 à midi, à la disposition de la 1re armée qui n'en a pas besoin. Le général Roton écrit à ce sujet : « Le général Billotte pensa bien, le 13, à orienter sur la IXe armée la 1re D.C.R. disponible à Charleroi, mais, fidèle à son intention première de l'engager au profit de la Ire armée, il hésita encore à la dérouter. » Cette fidélité n'est-elle pas la fidélité à notre idée préconçue de l' « hypothèse Belgique » ?

Le 14 à 13 heures seulement, le commandant de la 1re D.C.R. reçoit l'ordre de se porter au sud de la Sambre, à la disposition de la IXe armée, pour « nettoyer dès aujourd'hui la poche de Dinant ». Mais la division n'arrive qu'au milieu de la nuit dans sa zone de regroupement et de départ de contre-attaque (Ermeton-Flavion), à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Dinant, et elle y arrive à sec d'essence, avec un ravitaillement organisé de telle façon qu'elle devra rester immobilisée jusqu'au 15 vers midi !

Or, le 15 à midi, la situation aura bien changé dans la tête de pont ! Dans la matinée du 14, les chars de Rommel franchissent la Meuse et se regroupent près de Bouvignes, tandis que les fusiliers rompent la ligne de colmatage de la 18e D.I. sur le plateau à l'ouest de Dinant. Au début de l'après-midi, Rommel s'engage dans la trouée de Philippeville, où il est très ralenti par la belle résistance de villages transformés en réduits. Finalement, sa 7e Panzer, qui a besoin de se remettre en ordre, s'arrête pour la nuit.

Retraite et débacle de la IXe armée.

C'est alors, dans cette nuit du 14 au 15, nous l'avons vu, que, devant le débordement de sa droite et l'enfoncement de sa gauche, le général Corap donne à son armée l'ordre de retraite générale qui entraînera sa liquéfaction. Au nord, le 2e corps est rejeté vers la Ire armée et sera bientôt dissocié. Au centre, seuls des débris du 11e corps atteignent la position-frontière à la fin de la nuit. Au sud, le 41e corps, qui avait tenu vaillamment jusque-là son pan de mur sur la Meuse de Monthermé-Mézières, doit battre en retraite précipitamment le 15 au matin, abandonnant tout son matériel, faute de moyens de transport, et, vite rattrapé par les Panzer de Reinhardt, il est capturé sur les routes.

Et c'est en avant de cette armée qui reflue en désordre vers l'ouest que, le 15 au matin, la 1re D.C.R. devrait contre-attaquer vers l'est ! En réalité, comme elle est toujours immobilisée par le manque d'essence, elle livre sur place un combat sans but aux Panzer de Hoth, qui ont repris leur marche à l'aube. Au soir, après avoir combattu vaillamment, bien que débordée au nord et au sud, elle se retire avec une cinquantaine de chars, qui ne seront plus que dix-sept à la fin de la nuit, les autres ayant été détruits en combat ou incendiés par leur équipage, faute d'essence pour les emmener. Tel fut le sacrifice inutile de cette belle division cuirassée !

Le 15 au soir donc, tout le front de la Meuse est abandonné. A la place de la IXe armée, il n'y a plus qu'un trou de 100 kilomètres dans lequel foncent les Panzer. Au nord, le corps Hoth marche sur la position-frontière (sud de Maubeuge), au centre, Reinhardt arrive en pointe à Montcornet, au sud Guderian est à Wassigny et sur la Vence. La bataille de la Meuse est perdue et les Panzer commencent leur course à la mer.

CONCLUSION

Il ne convient certes pas de nier les fautes des gouvernements d'avant-guerre, français et alliés, en face de la menace hitlérienne grandissante, ni le rôle néfaste joué chez nous par ceux qui ont contribué à diminuer le potentiel matériel et moral de la nation, mais il serait injuste et dangereux pour l'avenir de rejeter toutes les responsabilités sur les hommes politiques et de ne pas tirer les leçons d'une défaite militaire, si rapide et si totale qu'il faut bien lui reconnaître surtout des raisons militaires.

Nous avons vu ce qu'il fallait penser de la soi-disant supériorité écrasante des Allemands, qui aurait rendu la défaite inéluctable. « En réalité, écrit M. André Truchet, la partie n'était pas jouée d'avance. De saines conceptions qui, dès avant 1939, auraient permis à nos chefs de modeler de façon plus judicieuse l'outil qui leur était confié, auraient

pu nous éviter en 1940, sinon la défaite, du moins la débâcle [1]. »

En effet, d'une part il y avait la préparation de l'outil, d'autre part son emploi. Il est certain que, conçus pour la défense linéaire, ou à la rigueur pour les offensives saccadées de la guerre de positions, nos moyens se prêtaient mal à la guerre rapide, que faisait cependant prévoir le développement du moteur terrestre et aérien ; mais, tels qu'ils étaient, ils pouvaient nous permettre encore de lutter honorablement et même de vaincre... mais encore fallait-il faire bon emploi de ces armes, et en tout cas nous en servir !

Nous étions supérieurs en artillerie, mais sur la Meuse la plupart de nos batteries ont été abandonnées sans avoir réellement tiré ! Sur nos deux mille cinq cents chars, armes offensives par excellence, moins d'une centaine ont été employés en contre-attaque sur le champ de bataille décisif dans les deux journées décisives ! Sur les deux divisions cuirassées dirigées sur ce champ de bataille, aucune n'a contre-attaqué : l'une s'est diluée sur une position d'infanterie, l'autre a livré sur place un combat défensif sans but qui s'est terminé par sa destruction ou son autodestruction ! Quant à la troisième qui existait au 10 mai (2e D.C.R.), complètement dissociée par son transport, elle n'existait pratiquement plus dès le 16 mai, et ses chars récupérés furent dispersés en « bouchons » sur l'Oise. En somme, ces unités de choc n'ont donné aucun choc dans la bataille de mai. Quant à nos chars des bataillons indépendants, employés en poussière, ils ont fondu comme neige au soleil sans exercer d'action notable sur les opérations. Enfin, les chars de nos divisions légères mécaniques ont été répartis dans les corps d'armée dès le 15 mai, malgré les protestations du général Prioux, et il a été impossible par la suite à celui-ci de reconstituer à temps son corps de cavalerie pour manœuvrer offensivement. « Rien de plus absurde, a écrit Liddell Hart, que la façon dont le Haut-Commandement français a utilisé ses blindés. »

Enfin, pendant que se déroulaient la bataille de la Meuse et la course à la mer, quatre armées françaises sont restées inactives, en superposition sur la ligne Maginot, qui n'a donc pas joué son rôle normal d' « économiseur » au profit de la manœuvre. Ajoutons que ces armées, maintenues sur la position fortifiée beaucoup trop tard, devront capituler sans s'être battues, et que la ligne Maginot elle-même sera livrée à l'ennemi sans avoir servi ! Nous ne parlerons pas des soldats, qui seraient devenus des combattants comme leurs aînés de 1914-1918 s'ils avaient été entraînés et bien commandés.

Or, ces erreurs de préparation de notre outil, ces erreurs d'emploi, stratégiques et tactiques, les surprises mêmes et les défaillances qu'elles ont provoquées, ne remontent-elles pas essentiellement à notre doctrine figée, au dogmatisme de grands chefs couverts de lauriers qui, parce

1. André Truchet : *L'armistice de 1940 et l'Afrique du Nord.* Presses Universitaires de France.

qu'ils avaient finalement « eu » les Allemands à l'usure, croyaient détenir la recette de la victoire, alors qu'ils détenaient seulement des procédés de guerre de stabilisation qui étaient la négation même de toute manœuvre rapide ? « Ils compliquaient tout comme à plaisir, écrit Rommel, faisant de la guerre une abstraction et s'accrochant à leurs théories avec l'énergie du désespoir. Bientôt ils en arrivèrent à ne plus voir les possibilités les plus évidentes et à s'écarter de la réalité, trouvant dans leurs disciples une audience complaisante. »

Il était fatal que, confrontée avec la doctrine moderne allemande, notre doctrine périmée s'effondrât d'un seul coup, et notre armée avec elle. Une des causes principales de notre défaite semble donc être notre conservatisme de la victoire. Méfions-nous de ce conservatisme d'en haut, du conformisme d'en bas, des idées préconçues, des raisonnements qui s'écartent du bon sens, et des brillantes spéculations hors du réel, car nous ne pouvons plus nous permettre de Sedan ni de Dien-Bien-Phu.

A. GOUTARD

Copyright by Hachette.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

ALERTE KAMIKAZE

par Rikihei IGNOGUCCHI et TADASHI *(France Empire)*

Ce livre, qui évoque la création, le développement, et l'action de ce corps des volontaires, les Kamikazes créé par l'amiral Onisiki n'apporte à nos esprits occidentaux aucune argumentation valable en faveur de cette arme de vaincus — c'est l'amiral japonais Kantaro Suzuki qui l'appelle ainsi (page 321).

On constate en ouvrant ce livre que les Kamikazes qui se donnaient la mort pour mener jusqu'au bout leurs charges de bombes ont fait leur apparition au moment du débarquement américain des Philippines d'octobre 1944, c'est-à-dire à une époque où le Japon, s'il n'était encore à genoux savait déjà qu'il n'avait plus aucune chance de triompher.

Je n'arrive pas à comprendre la valeur, même exemplaire, du sacrifice délibérément provoqué du cuirassé *Yamato*, le plus grand et le plus puissant du monde à l'époque, lancé sur Okinawa au mois d'avri 1945 et disparu sous les coups de l'aviation américaine avant d'avoir parcouru seule ment la moitié du chemin — et dans de conditions qui ne pouvaient faire de dout pour les chefs qui l'y envoyèrent. On ne se bat pas pour être tué, mais pour tuer l'en nemi. Le suicide par principe n'est pas une solution.

Je crois bien d'ailleurs que c'est le sen timent profond des auteurs de ce livre intéressant au demeurant par tous les détails qu'il donne, traduit avec beaucoup de sûreté par le commandant d'Albas qui évolue ici sur un terrain familier non seulement par sa connaissance du Japon, mais aussi parce qu'il est l'auteur apprécié d'une histoire de la marine japonaise pendant la seconde guerre mondiale.

JACQUES MORDAL

(Suite de la chronique bibliographique page 119.)

EVELYN WAUGH

OU

DE L'HUMOUR A L'ESSENTIALISME

par R.-M. ALBERÈS

Fils de Arthur Waugh, critique littéraire et directeur d'une des plus importantes maisons d'éditions anglaises, Evelyn Waugh est né en 1903. Après ses études à Oxford, il s'est consacré au journalisme et à la littérature. Il a été correspondant de guerre en Ethiopie, et a accompli des missions dangereuses pendant la deuxième guerre mondiale, dans les commandos de Crète et de Cyrénaïque ; il a été parachuté en Yougoslavie.

Son œuvre littéraire, qui comprend une dizaine de romans, est faite d'une ironie et d'un humour désinvolte. On a pu se demander si elle se résume à un simple divertissement, ou si, chez ce romancier qui a reçu en 1945 le Prix de la « Galerie des Ecrivains catholiques », elle ne peut revêtir un autre sens qui la replace dans le cadre des tendances de la littérature actuelle.

Le monde d'Evelyn Waugh est un monde déconcertant, non seulement par le caractère particulier de l'humour qui préside au déroulement de l'intrigue, mais aussi par ce qui semble être au premier abord son atmosphère morale, par les complaisances de l'auteur et par le choix des personnages.

Certes ce sentiment d'étrangeté naît d'abord d'une conception spécifiquement anglaise de l'intrigue romanesque, où la vraisemblance n'est point tout à fait la même que dans le roman français, où, sans que l'action recoure au fantastique, elle se fait souvent décousue et un peu grinçante. On trouve aussi bien ces traits dans les romans de Chesterton, de Huxley ou de Graham Greene : brusques renversements de situation, usage de procédés que nous réservons plutôt à la farce, comme le quiproquo (*Jouvence* de Huxley, *Sensation* de Waugh), application à construire l'intrigue sur des ironies du sort un peu artificielles, psychologie un peu déhanchée qui tout en demeurant juste ne permet pas au lecteur de choisir le personnage comme « sympathique » ou « antipathique », enfin affectation de bohème, de dilettantisme et d'esthétisme, qui marque les écrivains anglais formés dans un milieu littéraire choisi comme Huxley et Waugh lui-même.

Une intrigue ébouriffante, haletante, faite de cahots de l'action, c'est ce que l'on trouve sur un mode sombre chez Graham Greene, dans *Mère Angleterre*, par exemple, à travers une invraisemblable histoire d'espionnage ; chez Chesterton, sur un mode épique mais moins moderne dans *Le nommé Jeudi* ou *La Sphère et la Croix*. Une action qui entrecroise des personnages à la fois pittoresques et falots en passant de l'un à l'autre avec désinvolture, on la trouvait aussi chez Huxley dans *Cercle vicieux* ou *Contrepoint*. *Hissez le grand Pavois*, de Waugh, sera comme ces deux derniers ouvrages un simple brassage de la faune la plus curieuse, la plus intelligente et la plus désabusée de Londres.

Cette action déconcertante, dont la loi est l'humour, et non la clarté et la vraisemblance, marque deux des premiers ouvrages romanesques d'Evelyn Waugh : *Conduite scandaleuse* (*Decline and fall*) et *Sensation* (*Scoop*). La suite des événements n'a rien de logique, les personnages et les milieux décrits non plus, le monde est une vaste cour des miracles, qu'il s'agisse du monde sélect des collèges d'Oxford, du salon de lady Metroland ou du petit univers baroque d'un collège privé. C'est ce que découvre dans *Conduite scandaleuse* le jeune Paul Pennyfeather, étudiant pauvre de Scone College, dont il est chassé pour avoir dû rentrer chez lui sans pantalon, un soir de fête où, avec la tolérance terrifiée des autorités, les étudiants d'un club très fermé cherchaient dans tout Oxford des victimes pour les fantaisies de leur ivresse. Pennyfeather devient successivement pion, amoureux et fiancé d'une grande dame qui tire sa fortune de la traite des blanches, puis condamné aux travaux forcés, et, à la suite d'un enlèvement qui lui permet de se faire passer pour mort, étudiant à nouveau à Scone College, sous son véritable nom d'ailleurs, car en un an tout le monde y a oublié Paul Pennyfeather. « Caricature brillante et fantasque de la vie sociale, commerciale et politique en Angleterre », disait le *Glasgow Herald*, « cynisme délicieux et comique extrême », ajoutait le *New Statesman*. Mais quel est le sens de cette absurdité voulue et de ce cynisme calculé, chez un écrivain qui va devenir un écrivain catholique et recevoir en 1945 un prix à ce titre ?

Sensation est tout aussi fait pour déconcerter. Souvenir de l'époque où Evelyn Waugh était correspondant de guerre en Ethiopie, le livre narre les aventures du reporter Soulié. Mais ce Soulié n'est pas l'écrivain que le maître d'une grande chaîne de journaux avait indiqué à son chef d'informations, il est, par une confusion due à l'homonymie, le rédacteur provincial de la rubrique « La vie à la campagne », fort étonné d'être envoyé en mission, parfaitement ignorant du métier de « correspondant spécial », et qui, pour cette dernière raison, agit tout à l'inverse des correspondants chevronnés et découvre ainsi des informations exceptionnelles. Cette idée que la vie est davantage faite de malentendus, heureux ou malheureux, que d'un enchaînement raisonnable, n'est certes pas propre à Evelyn Waugh, elle est un thème cons-

tant de notre siècle, depuis Pirandello jusqu'à Julien Green ou Graham Greene, thème qui a été traité sur le mode de l'humour ou sur celui du tragique.

Ce thème, Waugh le pousse à ses conséquences extrêmes, en le livrant à l'état pur, sans nulle philosophie, sans nulle résonance non plus. On peut avoir au prime abord l'impression que l'œuvre de Waugh se résume à la description ironique et cocasse d'une existence où tout est fortuit et dont les acteurs n'ont d'autre loi qu'une insouciance frivole. En ce sens, on oublie Waugh dans la liste des écrivains de l'absurde parce que son absurde n'a pas voulu se faire pathétique et tragique.

***

Ses personnages ne sont pas faits pour capter la sympathie du lecteur ; ils sont vraiment trop irresponsables et trop fantaisistes : dandies comme Sir Alastair Digby Vane Trumpington, journalistes étourdis comme Symes, parasites du cinéma comme les héros de *Le cher Disparu* (*The Beloved One*), riches et insupportables héritières comme miss Runcible dans *Ces Corps vils*, ils ne se livrent guère qu'à des gestes d'humeur, à une menue série de coups de tête qui les font ressembler à une bande de jeunes fous plus écervelés au fond que réellement dépravés. Mais ils s'évanouissent et se perdent eux-mêmes dans leurs boutades fantasques et dans *leur inconsistance*. On peut se demander s'il n'y a point là une volonté délibérée de Waugh de choisir de telles marionnettes, de présenter comme par ironie dans un monde tendu et tragique *des hommes qui ne souffrent pas et ne calculent pas*.

On pourrait croire que Waugh se complaît de façon nostalgique dans un minuscule univers d'esthètes désabusés et fêtards, qui appartiendrait à une période révolue, comme il semble le dire dans la dédicace de *Hissez le grand Pavois*. Mais la réponse est plus simple : ces personnages n'existent pas : « Je n'ai jamais rencontré personne qui ressemblât à mes personnages », avoue-t-il dans l'avertissement de *Sensation*. D'où vient-il alors qu'ils prennent un sens suffisant pour que Waugh ait été considéré comme une des révélations littéraires des vingt dernières années, et pour que ces fantoches aimablement cyniques et artificiels apportent une manière de réconfort au lecteur qui a réussi à ne point s'irriter de façon définitive de leurs extravagances ?

Tous les traits qu'ils peuvent avoir en commun sont superficiels et ne rendent point compte de la vie lucide et dure qu'ils prennent dans les romans de Waugh. Ils ne sont pas intéressants, car c'est bien la dernière chose à laquelle ils prétendent ; nul drame ne se joue en eux, car ils ne croient pas aux drames ni aux tragédies, et leurs seuls soucis sont paisiblement matériels, à moins qu'ils ne s'ennuient sans savoir pourquoi. S'ils étaient représentatifs, ils ne représenteraient guère que les ratés d'Oxford et de la « société ». Ils sont vains et inutiles, et

n'éclairent en rien ni les problèmes du monde actuel, ni le destin métaphysique de l'homme, ni même la simple vieille psychologie du cœur humain.

Il est donc impossible de les définir positivement de façon intéressante et de s'attacher en ce sens à eux, à moins d'avoir quelque morbide complaisance pour ces charmants écervelés. Il reste donc à les définir d'une autre manière, et l'on peut constater en effet qu'ils retrouvent leur cohérence si on les considère comme *le contraire d'un type humain réel qui, d'ailleurs, est presque absent de l'œuvre de Waugh.*

Aucun d'eux n'a les mêmes préoccupations ni les mêmes soucis qu'un autre, mais les préoccupations et les soucis de chacun d'eux *représentent constamment*, à travers toutes sortes de variantes, *le contraire de ce que seraient les préoccupations et les soucis d'un type très répandu dans le monde moderne :* le jeune homme (ou l'homme) enthousiaste, positif, technocrate, muni d'un certain nombre de connaissances pratiques certaines et d'un bien plus petit nombre d'idées morales rudimentaires, croyant dur comme fer à ses capacités et à son travail, sportif et hygiénique, assuré ou bien que Dieu existe ou bien que Dieu n'existe pas, lecteur de magazines ou au besoin de livres à la mode, susceptible de faire un bon époux et un bon père, bien que très absorbé par sa tâche professionnelle.

Si différents que soient entre eux les héros d'Evelyn Waugh, *chacun à son tour semble avoir été construit pour être le contraire de ce type d'homme.* Or ce type est considérablement plus fréquent dans notre époque que dans les autres ; il y a pris une très grande importance technique et numérique, au point de constituer une présence notable sur l'horizon de n'importe quel homme cultivé et cultivable. Sa vision du monde, saine à première vue, mais étroite et pauvre, tente de s'imposer à tout un chacun par une foule de moyens nouveaux qui sont d'ailleurs en effet entre les mains de ce type humain. D'où une certaine souffrance de ceux qui ne se satisfont point de cette vision du monde, souffrance qu'expriment toutes les banalités que l'on peut lire sur le caractère artificiel de la vie moderne, le machinisme, la nécessité d'une culture générale, le besoin de se tenir au courant de tout ce qui se passe dans le monde... banalités qui, tout en voulant être une réaction contre l'étroitesse, s'inscrivent encore dans les normes de cette étroitesse.

L'originalité de Waugh est d'avoir réagi *de façon entièrement pure* contre « Babbitt », contre l'homme moyen borné que nos civilisations du XXe siècle fabriquent en série. Sans dénoncer ses méfaits, sans soupirer après les élans insatisfaits de l'âme ou la Beauté perdue, simplement *en créant un monde où il n'existe pas :* un monde stupide, caricatural, grinçant, un monde de dissipation et d'insouciance, un monde qui ne sert à rien et ne veut pas dire grand'chose, mais enfin un monde où il n'est point. Il fallait certes que, *pour constituer l'exact contraire* de l'univers du petit technocrate sûr de soi, l'univers de Waugh eût les

mêmes défauts que celui de Babbitt : ce monde-là n'a donc pas non plus de sens ; les êtres de Waugh ne comprennent rien à leur vie et ne cherchent pas à la comprendre, parce qu'ils s'opposent à ceux qui croient avoir tout compris ; ils sont incroyablement imprévoyants et fantasques parce qu'ils sont le contraire de ceux qui ne calculent que jusqu'au bout de leur nez, mais calculent avec acharnement. Ils sont totalement antihygiéniques dans leur régime et dans leurs propos, parce qu'ils s'opposent non pas à l'hygiène mais aux hommes spontanément hygiéniques.

Le charme de Waugh semble résider dans cette création, et l'on voit qu'elle prend alors un sens précis : imaginer un univers humain d'où serait banni un des dangers de notre époque, c'est-à-dire faire aimer, par simple suggestion, tout ce que menace ce danger. En un sens, ses personnages falots et parfois grotesques, ont cependant une signification spirituelle : *non qu'il existe en eux la moindre spiritualité positive, mais ils sont exempts de tout ce qui tue de nos jours la spiritualité.*

*
**

Ces snobs qui semblent issus d'un monde décadent et n'ont plus la force de croire en leur snobisme, tel Ambrose l'esthète dépravé, sont pourtant des hommes qui *refusent :* ils refusent la simplification excessive des actes et des ambitions qui caractérise notre époque moderne, le rejet des rêves, des délicatesses et des bonheurs, la vie construite sur une épure : « C'est ainsi qu'il se voyait, personnage de rêve, marcher entre les riches demeures d'une avenue sans fin ; toutes les portes étaient ouvertes, et les valets de pied criaient sur son passage : « Entre, sois des nôtres ; flatte nos maîtres et nous te nourrirons. » Mais Ambrose restait sourd et poursuivait tout droit sa route. Désespérément, disait-il, j'appartiens à l'âge de la tour d'ivoire. » (*Hissez le grand Pavois*, p. 48.)

Il n'est pas impossible que la tour d'ivoire ait été autrefois une tentation d'Evelyn Waugh. Elle pouvait lui sembler un moyen de défense des valeurs menacées, et il pouvait trouver une solution de repli dans l'idée que la culture dût « cesser d'être conventuelle pour devenir cénobitique ». (*Ibidem*, p. 289.) Mais les événements mêmes dont est contemporain *Hissez le grand Pavois* [1] devaient à temps montrer à Waugh que cette solution de confort était elle aussi périmée, qu'il ne suffisait pas de la fuite par l'intérieur de quelques consciences délicates pour sauver les valeurs les plus précieuses, que l'homme était menacé sans refuges possibles.

C'est donc dans l'existence et non dans la retraite que l'homme qui pressent et devine une vie supérieure au « modern way of life », devra en conserver la nostalgie, comme le fera le narrateur de *Retour à Brideshead* (*Brideshead revisited*). Quel est en fin de compte le mal de

1. Le Blitz.

l'homme moderne trop engagé dans une société aux normes uniformisées ? Il est à la fois de perdre son individualité et de la restreindre.

L'homme sain, normal et moyen des sociétés modernes, celui qui représente le bon élément pour les psychiatres, les sociologues, la publicité et la politique, perd, on l'a dit trop souvent, une certaine individualité. Ce sens intime de soi, que conservait l'esthète un peu décadent d'avant 1939, et dont l'exercice de la flânerie serait l'exemple le plus élémentaire et le plus pauvre, voici qu'il est rendu par miracle au soldat qui a reçu une mission d'estafette : « Il éprouvait tout en marchant une immense joie à se sentir un seul homme, une seule paire de jambes, une seule paire d'yeux, un seul cerveau chargés d'un mission intelligible. Un homme seul ira n'importe où, en quelque point du globe qu'on voudra. Multipliez-le, placez-le dans un troupeau, chaque compagnon nouveau que vous lui ajoutez, c'est un peu de sa valeur que vous lui retranchez, en le rabaissant loin au-dessous de son rang d'homme, telles sont les mathématiques extravagantes de la guerre. » (*Hissez le grand Pavois*, p. 288-289.)

Le mal est non seulement d'accepter l'abolition de son individualité, mais aussi, dans la mesure où l'on cherche à la défendre, de ne la concevoir que sur un plan trop restreint ; la loi même qui rationalise notre vie nous amène à nous appliquer à un nombre bien réduit de problèmes et d'ambitions, au mépris de tout un univers poétique ou mystique où notre moi pourrait devenir réellement lui-même si cet univers nous était accessible. Mais nous nous limitons à une petite série d'entreprises, le plus souvent trop pratiques et trop concrètes, auxquelles nous réduisons ce « moi » en prétendant qu'il n'est que cela, que la somme de ces volontés précises, de ces choix restreints, de ces événements fortuits : « En dépit de cet isolement et de ce long séjour dans un monde étrange et étranger, je demeurais inchangé, je persistais *à n'être qu'une toute petite partie de moi-même prétendant représenter le tout.* » (*Retour à Brideshead*, p. 274.)

N'est-il pas curieux qu'Evelyn Waugh, catholique orthodoxe, peu amateur de théories et surtout de théories exotiques, rejoigne sur ce point, terme pour terme, le Huxley disciple fumeux des brahmanes, pour qui le malheur de l'homme est le même, cet acharnement qu'il met à ne vouloir être qu'une partie de lui-même, « un moi qui n'est pas réellement un moi, qui n'est que le résultat d'une série d'accidents » (*La Paix des Profondeurs*, t. II, p. 26.) ?

Mais les fragiles valeurs menacées de l'individu, quel personnage sympathique, génial et cultivé va les incarner ? Par le fait qu'il les représente en face des valeurs banales et dégradées de la vie quotidienne moderne, il se condamne à rester méconnu. Triste et impossible personnage que cet esprit fin méconnu, cet homme cultivé dont la culture ne se monnaie point, ce porteur de valeurs supérieures que la société courante se refuse à endosser.

Ces valeurs, il faut donc les chercher où elles se trouvent par la force des choses : chez des grotesques, chez des individus volontairement et consciemment anachroniques, qui peuvent faire figure d'esthètes ou de ratés. Il ne s'agit là que de la vie supérieure ; mais, avec plus d'audace, pour peindre la vie surnaturelle, Bernanos ne recourait-il pas aussi aux ratés, aux prêtres dont aucune paroisse ne veut ? Aucune société commerciale ne veut non plus des élégants bohèmes de Waugh — et précisément à cause des valeurs qu'ils portent.

⁂

Avec une charmante mais aussi décevante modestie, Evelyn Waugh a donc eu recours aux plus déplorables champions, pour défendre les valeurs qui doivent échapper à l'emprise du monde moderne. Ils luttent pour le prix secret de l'existence contre l'évaluation du prix de l'existence. Souvent ivres, toujours peu sérieux, délicieux et équivoques, ils sont collectivement opposés à l'Ennemi, l'homme d'action, le convaincu, l'efficace, celui qui nous enferme dans une entreprise bien pauvre, bien réduite et bien particulière en oubliant les étoiles, les poèmes, les conversations décousues, la saveur des vieux crus, la curiosité et la vie spirituelle.

Mais on ne voit presque jamais l'Ennemi. Il apparaît pourtant une fois, et sans doute de manière très délibérée, dans *Retour à Brideshead.* Waugh a voulu matérialiser par rencontre ce type d'homme qui lui sert de repoussoir : c'est Rex Mottram, un Canadien de langue anglaise, « un grand gaillard qui respirait le confort et l'autorité, dans son manteau de voyage à carreaux ». (P. 136.) De façon très significative, Waugh en fait d'ailleurs dans le roman le rival amoureux du narrateur. C'est un homme plein d'assurance, efficient, aveugle... et odieux. Sa présence physique détonne dans une vieille atmosphère anglaise un peu ridicule mais plus fine. On voit toujours ses larges épaules : « Je le trouvai vêtu d'un énorme pardessus de voyage, et obstruant complètement l'embrasure de la fenêtre. » (P. 206.)

Un déjeuner à Paris, entre le narrateur et Rex, dans une des plus secrètes officines de goût, révèle, dans l'opposition des deux personnages, le sens que l'œuvre de Waugh avait tardé à confesser. La longue description de ce repas semble surtout occupée par un dialogue lié aux péripéties de l'intrigue. Mais avec quel soin Waugh n'y a-t-il pas placé, en phrases incidentes, le contraste secret qui forme le fond de sa sensibilité ! Affairé, énergique, clair et précis, Rex Mottram parle affaires, avec quelque inquiétude devant le cadre fort simple du restaurant où le narrateur l'a conduit. Et brusquement, au milieu de cette conversation d'esprits logiques, tenaces, exacts, le narrateur s'abstrait en lui-même, sur un motif peut-être un peu vulgaire (mais n'est-il pas choisi à dessein ?) et qui, à partir de ce « sens de la qualité » qui n'est pas

imparti à Rex, permet au narrateur des réflexions plus significatives : « Le bourgogne fit ma joie. Comment dire ? Le pathétique de l'Illusion résonne dans les louanges du vin que nous chantons. Des siècles durant, dans toutes les langues, on s'est efforcé désespérément d'en définir la beauté ; pour aboutir à de vaines et folles images, ou aux épithètes banales des marchands. Ce bourgogne pour moi avait quelque chose de serein, de triomphant, qui venait me rappeler que le *monde était un lieu infiniment plus ancien et meilleur que Rex ne pouvait le concevoir ; me rappeler aussi que l'humanité, au cours de son interminable passion, avait appris une autre sagesse que celle de Rex.* » (P. 211-212.)

⁂

Si l'on excepte *Le cher Disparu*, un satire où Waugh finit par confondre « the modern way of life » avec « the american way of life », on ne trouvera chez Waugh à peu près aucune diatribe explicite ; à peine une phrase de temps en temps : « A New York, il flotte dans l'air une névrose que les habitants de cette ville prennent à tort pour de l'énergie. » Mais dans l'ensemble, Waugh, qui par définition s'adresse à ceux-là seuls qui ont des oreilles pour entendre à demi mot, n'anathématise point le monde technocratique, fanatique et publicitaire, le monde du rendement et des magazines, le monde de l'énergie et de la crédulité, le monde des hommes nouveaux. Aucune prise de position, aucune déclaration explicite, et pourtant l'œuvre entier de Waugh semble une « lettre ouverte » où il n'est jamais question que de lui. Lettre ouverte des représentants de l'ancien monde, celui des hommes à qui le nouveau ne peut vraiment entièrement suffire, lettre ouverte qui n'accuse pas, car elle ne nomme jamais. Elle affirme cependant, de manière tacite aussi, l'existence d'une autre conception de la vie. Laquelle ? Une autre tout simplement.

Elle est celle d'un monde des valeurs, qui ne peuvent être les valeurs courantes sur lesquelles ont dû se fonder les civilisations de l'efficience. Définir et cataloguer ces valeurs n'est pas l'affaire d'un Waugh, et il semblerait même bien difficile de le faire sans leur ôter ce caractère un peu secret et initiatique qu'elles ont, au fond, toujours eu ; caractère qui n'est pas aristocratique, car il existe dans le clin d'œil d'un paysan et il exista dans la charité cachée des premiers chrétiens. Mais les derniers qui prétendissent à *définir* les valeurs furent Lachelier et Boutroux... Waugh, avec son époque, ne prétend que les *suggérer*.

Elles sont selon lui la possession de celui qui est étranger à ce monde fait par Babbitt, d'Angelica Lyne par exemple, qui « avait d'abord, retranchée derrière les murailles élevées par elle contre un monde trop bruyant, repoussé toutes les entreprises, puis, brusquement, accepté Cedric parce qu'il était comme elle un étranger en ce monde, parce

que, contrairement à elle, il communiait profondément avec un autre monde plus beau et plus accessible ». (*Hissez le grand Pavois*, p. 235.)

Waugh dira-t-il quel est ce monde ? C'est bien peu vraisemblable, mais son existence justifie et sous-tend la vie des fantoches de Waugh. Ce monde ne se décrit pas. On peut y pénétrer à quelques moments de chance, si l'on est à la fois insouciant et sincère, détaché et audacieux. Mais il demeure une perpétuelle Thulé.

Nous avons vu qu'il comporte un certain sens ineffable du goût, l'art de choisir avec élégance ses phrases et ses folies, la volonté de tenir le monde quotidien pour une plaisanterie que l'on ne renie pas, mais dans laquelle on ne saurait se mettre tout entier. Il comporte aussi, et peut-être par-dessus tout, le monde religieux, mais Waugh est trop pudique pour y insister. On peut pourtant risquer cette extrapolation en s'appuyant sur le fait que Waugh se donne pour catholique, et surtout en citant *Retour à Brideshead*, où ce sens de la qualité dont Waugh est le défenseur discret trouve son achèvement dans la Foi.

Serait-il possible sans ce livre d'interpréter et de comprendre Waugh ? Je ne le crois point, et j'avoue humblement que seules ses évidences trop visibles, concessions au public, m'ont permis de trouver les clefs de cette étude, que *Hissez le grand Pavois* ne pouvait que laisser soupçonner. *Retour à Brideshead* irrite ceux qui aiment le reste de l'œuvre de Waugh, si discrète et pudique : ceux qui ont aimé *Retour à Brideshead* sont irrités par les autres livres.

Il fallait que Waugh se livrât un peu malgré tout dans ce livre. Il a peut-être fait taire son goût pour l'écrire, mais non son âme. Et ce roman a le mérite de livrer cette vision de l'existence qui aide enfin à définir l'insaisissable Waugh : notre vie est menacée par le conformiste esprit de calcul et d'efficience du monde moderne. Voulons-nous y échapper, nous devenons d'inconsistants bohêmes. Mais peu importe, car conformisme ou fantaisie, la vie est apparence brumeuse, et derrière elle se laisse deviner, *dans les instants où nous retrouvons le sens de la qualité*, le monde essentiel, *platonicien* ou surnaturel.

Cet œuvre anglais cocasse, âpre et ironique, semblait de prime abord entièrement enlisé dans le monde « de l'existence ». Et l'on peut découvrir pourtant peu à peu que plus il s'attache à l'incohérence de l'existence pure, plus il ne fait là qu'exorciser les fascinations de l'apparence pour laisser transparaître obscurément un monde *essentiel*. Chez Waugh, la description de l'absurde quotidien traduit la nostalgie d'un monde des essences. Notre « existentialisme » a souvent été la recherche d'un *platonicisme déchiré*, qui ne sait s'affirmer ni se définir, mais qui s'exige lui-même et s'impose. L'originalité de Waugh aura été de traduire cette attitude non selon les voies communes aujourd'hui du tragique, mais par le détour plus personnel de l'ironie.

R.-M. ALBÉRÈS

LE CAJUN ET LE GOMBO

par EDWARD LAROCQUE-TINKER

Certains de nos lecteurs se souviennent peut-être de l'étude que Franck L. Schoell avait consacrée dans la Revue de Paris *du 15 février 1925 à l'*Agonie du français en Louisiane. *Il rappelait que, lors de la cession de cette colonie française au jeune Etat américain, les francophones représentaient dans les populations l'élément le plus nombreux. Mais, au cours du* XIX*e siècle, on assista à une régression constante de la langue française. Les libraires disparurent les uns après les autres, l'article de Paris se vit graduellement expulser des magasins, la langue officielle étant bien entendu devenue dès le premier jour l'anglais. En* 1919, *l'Opéra français fut brûlé et personne ne songea à le faire reconstruire ; en* 1923, *le dernier journal français, l'*Abeille, *disparut. Ce n'est pas dire que dans le* Vieux-Carré, *ancien quartier français ou dans les faubourgs de la Nouvelle-Orléans, toute trace de notre langue ait disparu. Beaucoup de familles la parlent encore. Mais c'est dans les chansons populaires et particulièrement dans les chansons noires que les souvenirs de la France se manifestent sous la forme la plus curieuse. Un écrivain américain, Edward Larocque Tinker, qui s'est consacré à l'étude de la Louisiane, nous a communiqué les observations qu'il a faites sur ce sujet.* (N.D.L.R.)

A LA Nouvelle-Orléans, l'usage de l'anglais s'est depuis longtemps imposé, mais le souvenir de la domination française ne s'est pas perdu : il a laissé dans le langage des traces nombreuses et charmantes.

Beaucoup de créoles, d'ailleurs, parlent couramment le français. J'ai même eu l'occasion de m'entretenir avec une vieille Louisianaise qui n'avait jamais quitté sa province natale et ne comprenait pas un mot d'anglais.

Un jour, par inadvertance, le neveu d'une autre vieille dame qui avait passé toute sa vie au « Vieux-Carré », posa devant moi à sa tante une question en anglais. « Pourquoi m'interrogez-vous dans cette langue abominable ? lui répondit-elle en français. Vous savez bien que je ne la comprends, ni ne l'aime. » Il lui demanda alors si elle connaissait le nom du président des États-Unis. Elle hésita un peu et dit : « Je n'en suis pas bien sûre, mais il me semble avoir entendu parler d'un « de » Washington. » Pourtant elle n'était ni sotte, ni inculte : mais son petit

monde créole lui suffisait tout à fait. Sur le trottoir d'en face, dans Canal Street, à deux pas de sa maison, on vivait à l'américaine ; mais, au cours de sa longue existence, elle n'avait jamais mis le pied dans le quartier américain.

On parle encore le français en Louisiane, mais, depuis la guerre de Sécession, la langue est vouée à disparaître. Cette guerre a, en effet, ruiné les riches planteurs créoles[1] qui envoyaient autrefois leurs fils à l'université de Paris et leurs filles au Sacré-Cœur. Des jeunes Louisianais qui, au début de l'autre siècle, auraient fait leurs études en France ou à la maison avec des précepteurs français, furent élevés dans des « Public Schools » américains. Ils eurent vite honte de leur langue maternelle et de leur surnom : on les avait baptisés « Kiskidees » — contraction de « qu'est-ce qu'il dit ? ».

Aussi rencontre-t-on, de nos jours, à la Nouvelle-Orléans, des familles Lerond, Saint-Amant, Doricour, qui ne savent pas un mot de français. Les créoles les appellent des « canards qui ne savent pas nager ».

Les meilleures familles créoles s'expriment encore dans un français très pur, mêlé pourtant de quelques expressions locales, telles que « banquette » pour trottoir et « îlet » pour bloc d'immeubles, les places de la Nouvelle-Orléans étant autrefois entourées de fosses d'écoulement profondes qui en faisaient de véritables petites îles.

On parle aussi en Louisiane un patois acadien, familièrement appelé le « cajun » qui, pour une part, est archaïque. Venus de Picardie, de Normandie et de Saintonge, lès premiers Acadiens introduisirent en Amérique les divers patois de leurs provinces, tels qu'on les parlait au XVIIe siècle. Ils demeurèrent au Canada de simples agriculteurs, furent coupés de la mère-patrie et, de ce fait, leur langue n'évolua plus comme en France. En 1775, les Anglais les chassèrent de la presqu'île (Nouvelle-Écosse). Ceux d'entre eux qui, après beaucoup de tribulations, finirent par se réfugier en Louisiane, au cours des années 1760, parlaient encore comme leurs ancêtres, mais, au Canada, leur français s'était à la fois un peu corrompu et enrichi de quelques mots indiens. Plus tard, l'introduction de mots anglais déformés altéra encore davantage et moins heureusement la pureté de l'idiome acadien. Marchander devint *barguiner*, un wagon, un *waguine*. En cajun, beaucoup d'expressions avaient une résonance cocasse : on disait par exemple : *une tripe épurée* pour un homme mince et un *carenco* était un gros mangeur de viande. Le mot *carenco* montre d'ailleurs comment l'anglais s'est infiltré dans la langue : c'est une abréviation de *carrion-crow*, corbeau à charogne, le nom louisianais de la buse.

Les Acadiens avaient vécu sur la côte canadienne et ils inclurent dans

1. L'erreur étant fréquente sur le sens de ce terme, rappelons qu'un créole est un pur blanc, mais né « aux colonies ».

leur langage des termes maritimes assez curieux. Ils désignaient sous le nom d'*anse* une prairie se prolongeant par des bois ; ils ne conduisaient pas leurs troupeaux en ville, mais les y *pilotaient*. « Nous avons *navigué* toute la journée », disaient-ils, après vingt-quatre heures d'un voyage à travers la campagne, et une voiture démolie dans une collision était *naufragée*.

Plus les Acadiens devinrent riches et instruits, plus leur langage tendit à se confondre avec le français couramment parlé par les créoles de la Nouvelle-Orléans, mais ceux qui restèrent pauvres et vécurent isolés dans des villages s'habituèrent au *baragouin* des nègres et y firent des emprunts de plus en plus nombreux. C'est ainsi qu'est né le troisième dialecte louisianais d'inspiration française, appelé gombo ou congo. Tout créole ou acadien qui sait un peu de français a appris de sa *mammy* négresse ce patois et beaucoup de noirs parlent eux aussi à la fois le français et le gombo. D'où une interpénétration fatale des trois idiomes, le français des gens cultivés, le cajun et le gombo qui tendent à fusionner.

L'endroit où l'on a le plus de chances d'entendre le pur dialecte créole est le marché français du Vieux-Carré à la Nouvelle-Orléans. Là, de vieilles négresses parlent une langue étrange et mélodieuse. De temps à autre, un mot rend un son français, mais aussitôt il semble se fondre dans une pâte de syllabes douces, que le non-initié ne comprend pas.

— *Comment to yé, Nanine ?* (Comment vas-tu ?) demande une commère à une autre.

— *Mo vaillant, chère, y to ?* (Très bien, ma chère, et toi ?)

— *Ben mapé souffri boucou, mé mo mourri pas, mo guerri pas.* (Eh bien, je souffre beaucoup, mais je ne meurs ni ne me guéris.)

— *Ki to gaignin la ?* (Qu'as-tu donc là ?)

— *Dibère, dézef, qua'ti ri, qua'ti poivre, y lagniappe zallumettes. Ki to gaignin la ?* (Du beurre, des œufs, un peu de riz, un peu de poivre et des allumettes. Et toi, qu'as-tu ?)

— *Mo pas gaignin gran' kichoge. Li tard : fo' mo retournin chez moin : yapé tendé moin.* (Je n'ai pas grand'chose. Il est tard : il faut que je rentre chez moi : on m'attend.)

C'est la nécessité qui a fait le gombo. Quand, sur la Côte de l'Or, les marchands d'esclaves entassèrent sur leurs bateaux du bétail humain, à destination de la Louisiane, ils prirent soin, pour écarter tout danger de soulèvement, de choisir des nègres de tribus différentes qui ne se comprenaient pas entre eux. Les planteurs créoles recrutèrent de la même façon leurs « ateliers » ou équipes d'esclaves. Ainsi, les Bossals — on désignait sous ce nom les serfs d'origine africaine — installés à l'étranger, ne pouvaient ni comprendre leurs maîtres, ni même entrer en contact avec leurs frères d'infortune. Ces primitifs étaient incapa-

bles d'apprendre une langue aussi complexe et aussi évoluée que le français. Aussi inventèrent-ils une langue à eux, un français « pidgin », assez étrange et très simplifié.

Décrire tous les changements que les esclaves noirs firent subir au français m'entraînerait trop loin. Je me bornerai à citer quelques exemples typiques ; en règle générale, l'évolution a toujours été dans le sens de la simplification, car le nègre avait l'esprit aussi paresseux que le corps. Il était desservi à la fois par sa mentalité de primitif qui l'inclinait à réduire la langue à ses racines les plus simples et par des particularités physiques qui gênaient sa prononciation.

Ses lèvres renflées et sa langue épaisse lui rendaient impossible la prononciation en français de certains mots riches en voyelles. Dans sa bouche, juge devenait *jige*, tortue, *toti*, nuit, *nouitte*. Incapable de rouler les r, il décida de « pas s'en soucier jamais » et dit *nèg'* pour nègre, *vend'* pour vendre.

Comme il ne savait ni lire ni écrire, le langage n'était pour lui qu'une affaire d'oreille. Seules les syllabes accentuées des mots le frappaient, et, dès qu'il le pouvait, il avalait les autres. Appeler devint pour lui *'pele*, capable, *capab'* et aujourd'hui, *jordi*.

Des genres grammaticaux — difficulté supplémentaire — il renonça à tenir compte. Les articles définis et partitifs ne survécurent qu'exceptionnellement dans les cas où le nègre croyait qu'ils faisaient partie du substantif, en général un mot d'une syllabe. Le vin fut pour lui *duvin*, ou, comme il le prononçait, *divin*. De la même façon, l'eau devint *dolo*, des œufs, *dézef*, l'amour, *lamou*, les habitants, *zabitant*, et un homme *nomme*. Cette façon d'accoler l'article et le substantif qui le suit fit parfois faire à l'Africain d'amusantes méprises : il dit *quat'nomme* (quatre hommes, *plisiers latabe* (plusieurs tables), *et ein jolie labouche* (une jolie bouche).

Cet idiome créole primitif, beaucoup plus simple que le français, finit par supplanter tous les dialectes de tribus que les esclaves avaient importés d'Afrique et, de nos jours, il n'y a en Louisiane guère plus de quinze mots d'origine africaine.

Séduit par cet idiome, Lafcadio Hearn, lorsqu'il travailla au *New Orleans News*, nota jadis sur des carnets restés inédits tous les mots et tours de phrases qu'il put récolter. Ainsi, il a relevé les paroles d'une chanson puérile et charmante, chantée par le violoneux pour clore le bal :

Bonsoué dames.
Mo kallé dodo ;
Bal fini,
Violon nan sac ;
Bonsoué dames.
Mo kallé dodo.

***

Si rudimentaire que fût le dialecte créole, il permit l'éclosion d'un art original et l'imagination fertile des nègres s'exprima de trois façons : par des chansons, par des proverbes et par des fables.

Ces fables sont les versions gombo des histoires de « Frère Lapin » que Joe Chandler Harris s'est fait raconter par les Noirs de langue anglaise. On les récitait en observant des règles strictes. Le narrateur noir criait très haut : « Bonne foi, bonne foi », pour capter l'attention de la foule et attester la véracité de son conte. Aussitôt, l'auditoire répondait en chœur : « Lapin, lapin ! » pour montrer qu'il était aussi malin que Compère Lapin.

Quelqu'un a dit que les proverbes sont le fruit de la sagesse d'un grand nombre et de l'esprit d'un seul. Je préfère la définition qui en fait la sagesse des nations, définition particulièrement vraie en ce qui concerne les Noirs. Au moyen de proverbes, simples et brefs qui s'impriment facilement dans la mémoire, ces êtres tout à fait primitifs pouvaient se communiquer les uns aux autres le fruit de leur expérience.

Les proverbes gombos traduisent une vue très lucide des travers, non seulement du blanc, mais aussi du noir. Aucune classe sociale n'est épargnée. La vantardise du mulâtre est stigmatisée en une phrase : *Métté milâte en hau choual, li va di negresse pas so maman.* (Mets un mulâtre à cheval et il te dira que sa mère n'était pas une négresse.) Et voici, flétris dans une comparaison pleine de cynisme et d'humour, les vices respectifs du noir, du mulâtre et du blanc :

Nèg' porté maïs dans so lapoche pou volé poules ;
Milate porté cordon dans so lapoche pou volé choual ;
n'homme blanc porté larzan dans so lapoche pou trompé fille.

Ces brefs proverbes sont souvent pleins de sens. Qui osera nier que *où y en a charogne, y en a carencro* (où est la charogne sont les buses) ? Et quelle plus sage recommandation une mère peut-elle faire à sa fille que *mari napas trouvé dan vetivere* (on ne trouve pas un mari dans une botte de foin). Une négresse qui pleure parce que son amant l'a abandonnée apprendra que *zieux rouge pa brulé savane* (des yeux rouges ne mettront jamais le feu à un champ). L'inutilité de la révolte sera suggérée à l'esclave par ce proverbe : *maringouin perdi so tems quan li pique caiman* (un moustique perd son temps quand il cherche à piquer un caïman). Le noir apprendra aussi à accepter ce que le destin lui offre :

Quan na pas choual, monté bourique,
Quan na pas bourique, monté cabri,
Quan na pas cabri, monté jamb'.

C'est dans les chansons que le *zabitant* noir sut le mieux exprimer ses sentiments, et, en gros, ses « ballets » sont de trois sortes : les complaintes d'amour, les airs de danse et les chansons satiriques. Il n'existe pas dans sa musique d'équivalent au *negro spiritual* américain : catholique, il préférait une musique purement profane. Les poèmes chantés qu'il improvisait étaient d'une candeur enfantine, les airs légers et joyeux rappelaient souvent les chansons du XVIIIe siècle français qu'il entendait dans la maison de son maître.

Les chansons d'amour sont, les unes d'une fade sentimentalité, les autres ingénument érotiques. Rien n'est plus direct que le chœur de *Celeste Mo Bel Bijou*, où le chanteur répète sans cesse qu'il adore Céleste comme « un cochon adore la boue ».

Mais la chanson la plus subtilement suggestive est probablement *Adèle*, chantée à sa bien-aimée par un noir malade d'amour :

To com serpent sonète,
Qui connin charmé zozo
Qui gaignin bouche a li prête
pou servi com youn tombo.

Tu ressembles à un serpent à sonnettes,
Qui sait charmer un oiseau
Et dont la bouche est prête
A lui servir de tombeau.

Un bon exemple de chanson à danser est *Bal Macouba*, et sa genèse donne une indication curieuse sur l'origine des chansons populaires de ce genre. C'est un maître d'hôtel noir, appelé Cotton, qui m'a conté l'aventure ; il était si vieux qu'il se souvenait d'avoir ciré les chaussures de parlementaires noirs à l'époque de la Reconstruction. Il avait l'air d'un jockey minuscule, voûté et desséché. Dans sa face ridée, couleur de pomme cuite, ses yeux brillaient, tandis qu'il me parlait d'Édouard Delpit, un gros homme au teint de châtaigne qui avait été l'esclave des Delpit dont il s'était approprié le nom. Édouard avait été cuisinier dans cette famille ; à ses moments perdus, il donnait un coup de main dans la manufacture de tabac des Delpit où l'on fabriquait la « Macouba », une célèbre marque de tabac à priser, d'où le surnom de « poudre à éternuer » que lui donnaient les noirs. Affranchi par la guerre de Sécession, il avait quitté les Delpit et ouvert vers 1870 un petit restaurant dans Treme Street, entre le Bayou et le Quartier. Chaque dimanche, il y donnait un *gran' boubousse* — mot créole pour désigner de grandes réjouissances — et les jolies octavonnes venaient déjeuner et danser la bamboula pendant tout l'après-midi.

Cette fête hebdomadaire devint si populaire qu'en se rencontrant au marché français, les commères noires se demandaient couramment : *Où to p' allé dimance soir ?* Et la réponse était toujours : *Mapé couri dan bal chez Macouba.*

Un troubadour noir inconnu mit en musique cette phrase souvent entendue ; il en fit un refrain si entraînant qu'il poursuivait tous ceux qui l'entendaient et il inventa des couplets pour suivre le refrain : dans les chansons créoles, le chœur précède toujours les couplets :

Mapé couri dan bal, dan bal, dan bal,
Mapé couri dan bal, dan bal chez Macouba.
Aïe, yaie, yai, compair Lapin,
Li ti bougre qui conné dansé
Aïe, yaie, yai, compair Lapin,
Li ti bougre qui conné sauté.

La chanson comportait sans doute un grand nombre de couplets — elles en avaient presque toutes — mais il n'en reste plus que cette strophe, qui aurait été oubliée si un vieux nègre ne l'avait chantée pendant des années au Vieux-Carré pour appeler l'attention de la foule sur les crèmes glacées qu'il vendait.

Cette ritournelle insouciante et joyeuse qui plaisait beaucoup aux créoles devint l'air le plus à la mode des réunions chez Delpit. Tout le monde chantait en chœur et un vieux noir africain frappait tour à tour de la paume et des doigts un grand tambour, suivant des rythmes barbares. Assis près de lui, un Congolais tout ratatiné faisait courir une énorme clé en cuivre sur les dents d'une mâchoire de mule, en tirant des sons syncopés et inattendus.

Au refrain de *mapé couri dan bal, dan bal,* les jeunes quarteronnes, en chignons et robes d'indienne claires, s'élançaient légèrement vers le milieu de la salle et commençaient à tourner. Les danseuses se déchaînaient, l'air de la petite pièce devenait étouffant et les spectateurs se balançaient en battant des pieds et des mains, donnant à la palpitation sauvage et profonde de la bamboula son rythme lancinant.

Krehbiel affirme que la coutume des chansons satiriques est d'origine africaine et que les esclaves l'importèrent en Louisiane. Dans l'entourage de tous les rois et chefs africains, il y avait, dit-il, des « fous » semblables à ceux du moyen âge qui improvisaient des chansons, le plus souvent satiriques. Les courtisans essayaient de soudoyer ces bardes officiels pour faire vanter leurs propres prouesses, ou tout au moins pour empêcher que leurs actes soient tournés en ridicule.

De leur vivant, ces bouffons disposaient d'un grand pouvoir, mais ils étaient si détestés qu'après leur mort, on leur refusait la sépulture et qu'on jetait leurs corps dans le tronc d'arbres creux.

Les noirs ont usé souvent et parfois non sans cruauté du don d'improvisation qu'ils avaient hérité ; certaines de leurs chansons satiriques, vieilles de cent ans, nous sont parvenues. Ce sont les plus intéressantes et les plus révélatrices de toutes les ballades en patois, car elles sont toujours inspirées par un événement réel qui excitait la fureur ou la malice de leur auteur. Grâce à ces poèmes, de petites tragédies du

passé qui auraient depuis longtemps sombré dans l'oubli vivent encore dans notre mémoire.

De toutes ces chansons, *Toucoutou* est sans doute la plus cruelle : elle relate les efforts faits par la jolie Toucoutou pour se faire passer pour une blanche.

Bien que, physiquement, elle n'eût rien d'une barbouillée (ce mot désigne ceux qui ont du sang noir), il y avait, selon l'expression en usage, un tignon dans sa famille : elle était ce que les nègres appellent une *blanc-fo'ce* ou passe-à-blanc. Une voisine l'ayant par jalousie publiquement accusée d'avoir du sang noir, Toucoutou lui intenta un procès en diffamation. La Cour Suprême de l'État trancha le différend et Toucoutou fut confondue : elle avait bel et bien du sang noir. Un coiffeur-ménestrel, Joe Beaumont, mit l'histoire en chanson et exprima avec une cruauté mordante le mélange d'envie et de mépris qu'éprouve la population noire de la Nouvelle-Orléans quand un de ses membres tente de se faire passer pour un blanc.

Ah Toucoutou, ye connin vou,
Vou cé tin Morico.
Na pa savon qui tacé blanc
Pou blanchi vou lapo.

Ah, Toucoutou, ils ont sagement décidé
Vous n'êtes qu'une moricaude.
Il n'est pas de savon assez blanc
Pour vous blanchir la peau.

On chante encore cette chanson, mais l'aventure de Toucoutou, survenue peu avant la guerre de Sécession, a été complètement oubliée. J'ai dû faire de longues recherches avant de retrouver les pièces du procès et de reconstituer l'histoire.

Une autre chanson intéressante est *La Chanson du Vié Boscoyo*, parfois appelée *Michié Préval*, d'après le nom du personnage qu'elle tourne en ridicule, ou bien encore *Calinda*, du nom d'une danse importée de Saint-Domingue par les noirs réfugiés en Louisiane, après le soulèvement. Avec beaucoup de mouvement, la chanson conte la mésaventure du juge Préval qui autorisa Louis, son cocher noir, à donner un bal dans ses écuries. De tous les coins du Vieux-Carré, les noirs accoururent à la fête. Beaucoup d'entre eux avaient emprunté en cachette les beaux habits de leurs maîtres. Mais, au milieu du bal, surgit un gendarme qui embarqua vers la prison tous les invités, le permis de donner la fête n'ayant pas été délivré. Le lendemain, on fouetta tous les noirs et le pauvre Michié Préval fut condamné à une amende de cent piastres.

Satirique à l'origine, cette ballade devint bientôt un air de danse, car son refrain : *Dansé Calinda, bou-djoumb ! bou-djoumb, dansé Calinda, bou-djoumb !* avait un rythme syncopé, très prenant. Sur cette

musique furent chantés tous les refrains satiriques. Les candidats qui, pendant leur campagne électorale, n'étaient pas moqués sur l'air de *Dansé Calinda*, pouvaient se considérer comme très populaires. Aucune personnalité importante n'y échappait. Pendant une des nombreuses inondations de la Nouvelle-Orléans, où l'eau monta plus haut que le rez-de-chaussée des habitations, un certain Mazureau, ancien avocat général de la Louisiane, resta assis devant son bureau, en installant ses pieds dans un tub en bois pour les garder au sec. Créoles et nègres riaient de lui en chantant :

Michié Mazureau
Dan so vié bureau,
Li semblé crapau
Dan ein la bail doleau (dans un seau d'eau).

Bien que le Noir fût maintenu dans un état de servitude totale, il avait gardé quelques moyens de se venger d'une offense. Sur l'air de *Dansé Calinda*, il lançait des attaques très directes. Plus d'un Blanc qui avait fait tort à un rimailleur noir entendit dévoiler sans pitié au public les détails les plus intimes de sa vie.

De même qu'en Chine, les Américains s'adressaient à leurs serviteurs en anglais « pidgin », de même les planteurs louisianais parlaient gombo à leurs esclaves. Pendant longtemps, ils avaient méprisé cet idiome bâtard. Enfin, ils s'avisèrent qu'il s'agissait d'une langue d'un laconisme primitif et charmant, que mille souvenirs d'enfance leur rendaient chère. Les créoles commencèrent alors à noter les fables qui les avaient séduits pendant leur enfance. Ces fables furent publiées dans les journaux, l'homme blanc ayant bien entendu donné son orthographe à la langue inventée par le Noir. Ce système avait ses inconvénients : chaque spécialiste de gombo reproduisait à sa façon les sons des mots et tenait son orthographe phonétique pour supérieure à toutes les autres, de sorte qu'il n'y avait pas de règles générales : chacun épelait « à son goût ». Le mot herbe s'écrivit ainsi *zerb, zerbe, sherb* ou *shèbe* et Alcée Fortier écrit Dieu de trois manières différentes : *Dje, Djé, Djié.*

Vers 1850, quelques créoles composèrent des vers gombos pour tenter de traduire de leur mieux la mentalité du Noir. Le plus ancien petit poème de ce genre que j'ai pu découvrir s'appelle *La Caze du Nègre ;* comme la plupart des vers écrits par des Blancs, il est si recherché, si artificiel, qu'on le distingue facilement des chansons improvisées par les Noirs eux-mêmes.

La guerre de Sécession mit fin à ces frivoles divertissements littéraires. Mais aux temps tragiques de la Reconstruction, le gombo trouva un nouvel emploi.

Les « Carpetbaggers » s'étaient emparés du pouvoir et des richesses

de l'État ; ils récompensèrent les Noirs d'avoir voté pour eux en donnant à leurs chefs des postes dans la magistrature, dans les douanes et au Parlement. L'inaptitude totale de ces nouveaux fonctionnaires fut — parmi beaucoup d'autres — un des motifs de l'amertume et de la rancœur des Blancs. Devant un si fâcheux état de choses, les gens du Sud restaient impuissants, les baïonnettes fédérales protégeant leurs spoliateurs. Ils ne pouvaient exprimer leur rage impuissante que par des articles de journaux, flétrissant ironiquement les « carpetbaggers » et leurs alliés noirs. Il sembla aux créoles qu'écrire leurs libelles en gombo, langue qui évoquait un passé d'ignorance et d'esclavage, serait un moyen ingénieux d'assouvir leur rancune.

Leur cible principale fut Caius César Antoine dont les bizarreries prêtaient à la satire. Quand ce petit dandy noir fut, en 1872, devenu lieutenant-gouverneur de la Louisiane, il ne se passa pas de semaine qu'un récit de ses exploits ne parût dans un féroce hebdomadaire créole, *le Carillon*. Les auteurs prirent un malin plaisir à raconter avec un luxe de détails rabelaisiens comment il quitta Mirabelle pour Françoèse, marchande de beignets qui pesait plus de cent kilos. L'un d'eux célébra l'aventure en vers gombos, mis en musique sur l'air de *La Fille de Madame Angot :*

Ah cé don' toi, César Caïman,
Toi qui billé com' ein paon (habillé comme un paon),
Qui fai la cour au jeine négresse
Et jamais gardá la vieillesse. (Et ignore les vieilles femmes.)
Cété pou marchan' patate. (C'était pour une marchande de gingembre.)
Ki to metté to bel cravate.
Cété pour marchan' cala (une marchande de beignets).
Ki to fai to coq jinga (que tu faisais la pintade).
Pa vini di moin cé pa vrai.
Ma foué toi ein coup balai
Mo va cassé to gro cacouine (ta grosse tête).
Aussi vrai que to no cé Antouène.

Des articles de journaux racontèrent aussi comment Françoèse joua des pieds et des mains pour le contraindre au mariage et l'obligea à faire prendre un décret spécial pour légitimer leurs enfants.

Pendant plus de trois ans, *le Carillon* brocarda les fonctionnaires noirs. Le libelle le plus cruel, intitulé *Ti Macaque Vini Grand* (Le Petit Singe devient important), relatait l'ascension d'Antoine — un pauvre coiffeur au pantalon troué devenu gouverneur en exercice. Chaque couplet était précédé du refrain :

Macaque la li té pitit
Macaque la li vini gran'
Li qui té plus qu'ein souris
Li plus qu'ein éléphant.

Le singe l'était petit,
Le singe, l'est devenu grand,
Lui qu'était qu'une souris,
L'est plus gros qu'un éléphant.

Le dernier quatrain résumait tous les autres :

Macaque la té sal negue ein fois ;
Li meillieur que tous blancs asteur
Pasque c'est li qui fait nou' les lois
C'est li qui nou' gouverneur.

C'est dans les innombrables « poèmes », lettres et parodies publiés dans *le Carillon* que l'on trouve l'expression la plus saisissante de la rancœur qu'inspira à l'époque la domination des Noirs. Ces écrits eurent tant de succès qu'ils furent à l'origine, parmi les écrivains blancs, d'un engouement pour le gombo qui se prolongea, les passions une fois apaisées, au-delà de la période de la Reconstruction.

⁂

Surnommé par Thomas Moore le « Lamartine d'Amérique », Rouquette voulut se faire connaître de Lafcadio Hearn, à l'époque rédacteur d'un journal de la Nouvelle-Orléans ; à cette fin, l'abbé publia dans *le Propagateur Catholique* un poème gombo appelé *Chant d'un Jeune Créole* et dédié à *mo zami Grek-Anglé L.H.* Ce poème commençait ainsi :

To papa, li sorti péi Anglé,
Mé lo mama, li sorti ile la Grèce,
Pour to vini oir moin, zami Boklé. (Pour que tu viennes me voir, l'ami Buckley)
Li minnin toi, avec plein politesse. (Te montrera le chemin avec beaucoup [de politesse.)

Suivaient vingt stances chantant la joie qu'éprouverait l'humble prêtre si le grand écrivain daignait lui rendre visite dans sa cabane à Hachunchuba ; il lui réciterait des contes d'autrefois et lui dépeindrait la vie des Indiens dans les bois.

Hearn se laissa séduire et les deux hommes devinrent de grands amis ; mais ils se disputèrent plus tard parce que Hearn critiquait l'orthographe gombo de l'abbé.

Aujourd'hui, les Blancs n'écrivent plus en dialecte créole. Seuls, les Noirs de la vieille génération le parlent encore. De temps à autre, on entend fredonner une chanson d'autrefois par une dame créole qui a gardé la nostalgie du passé ou par un vieux serviteur noir. Bientôt le gombo sera une langue morte.

Même les cris de la rue en dialecte — ces appels musicaux qui donnaient tant de charme au Vieux-Carré — sont pour la plupart oubliés. Les marchandes, aux chignons pareils à des papillons, aux jupes en calicot à formes de cloches, ne rôdent plus sur les *banquettes*, les poings sur les hanches, portant en équilibre sur la tête une corbeille de bois, en guise de panier. Le doux appel de la mulâtresse qui vendait des gâteaux d'igname : *Bel pan patate, bel pan patate, madame, oulé de bel pan patate, pan patate ?* a cessé de se faire entendre.

Ces vieux cris de la rue m'intéressent tout particulièrement et j'avais décidé de noter ceux qui subsistent encore. Des recherches approfondies m'ont permis d'en connaître un grand nombre. Voici, parmi d'autres, l'appel du ramoneur, tel que me l'a transmis une vieille dame créole :

Ramoné... La chiminée !
C'est li tems, oui !
C'est l'hiver, oui !

Aujourd'hui, hélas, les anciens, seuls, connaissent encore ces cris ; les marchands ambulants ne songent plus à attirer l'attention de leur clientèle que par des phrases ou des chansons anglaises.

EDWARD LAROQUE TINKER

TRADUCTION NICOLE DUTREIL

BRIANCHON

par Claude Roger-Marx

Ce petit garçon, qui les jours de sortie, préférait rester à l'étude sans participer aux jeux de ses camarades, que rien ne tentait à un âge où tout est émerveillement, économe en gestes et en paroles, précis et déraisonnablement raisonnable, qui donc aurait pu deviner qu'il allait affirmer bientôt de tels dons ?

C'est à ce petit garçon que le Brianchon d'aujourd'hui nous fait encore penser à cinquante ans, cheveux taillés en brosse, regard strict, coudes au corps, et comme involontairement corseté dans sa sécheresse. Il n'est pas jusqu'au timbre d'une voix à la fois précise et voilée, il n'est pas jusqu'à son aménité qui ne restent distants.

Jadis on reconnaissait un peintre à son veston de velours, à sa lavallière, au cynisme de ses propos, à ses façons de tout dévêtir. Depuis les lunettes d'or de Matisse, les modes ont changé dans les ateliers et c'est volontiers aux fonctionnaires, aux professeurs, aux bourgeois rangés que les artistes d'aujourd'hui empruntent leur apparence. Qui rencontrerait pour la première fois Brianchon pourrait le prendre pour un diplomate ou le fondé de pouvoir d'une grande banque. L'intimité même parvient difficilement à l'arracher à son isolement et à faire fondre sa glace. Il semble que seul à seul, il s'interdise encore toute question indiscrète afin de demeurer en bonne intelligence avec cet inconnu que tout être, même enclin à s'analyser, demeure pour lui-même.

Nous n'avons insisté sur les profondes retraites dans lesquelles Brianchon, depuis son âge le plus tendre, semble muré, que pour souligner le moyen providentiel qui s'offrit à lui d'en sortir et de découvrir un bonheur qu'aucun conseil d'administration, aucune ambassade, aucun gisement de pétrole ne lui eussent apporté. Comme nous verrons dans ses toiles les couleurs neutres, les tons morts mettre les autres en valeur, ainsi les gris intérieurs, les « mornes » de Brianchon donnent

plus de prix aux richesses que son art — auquel il appartient tout entier — lui a permis d'extérioriser. La peinture aura été pour ce sage le remède le plus efficace contre la monotonie de vivre et l'ennui. Valeur de suppléance, consolation suprême, liaison unique, elle lui a donné le moyen, sans compromettre sa précieuse solitude, d'entrer enfin en communication avec ses semblables et de découvrir un merveilleux que, par prudence et par réserve, il n'eût attendu d'aucune aventure humaine.

Ses biographes nous ont décrit sa petite enfance parfumée des relents acides de la pomme, à Fresnay, près du Mans, le court stage qu'il vint faire à Paris, et par quelle chance un de ses parents lui conseilla de s'inscrire à l'École des Arts décoratifs dans la classe d'Eugène Morand. C'est à cet adaptateur de Shakespeare, au collaborateur de Marcel Schwob, au père de Paul Morand, que Brianchon devra le choix de ses premières admirations, de ses méthodes, et, parallèlement, l'attrait qu'allait exercer sur lui un milieu qui eût pu lui rester totalement étranger : le théâtre. Il fallait un guide de cette qualité pour le préserver de ce dont eût pu souffrir à Paris sa timidité et lui permettre de côtoyer les gens les plus contraires à sa nature, les gens de la scène et les gens du monde, sans tomber jamais dans leurs déformations et leurs vanités.

Par son ardeur et son élévation, Eugène Morand aura joué un rôle comparable à celui du plus grand accoucheur de peintres de la fin du siècle dernier : Gustave Moreau. Pareils maîtres, moins éminents dans leurs créations personnelles que dans leur mission éducatrice, respectueux de l'originalité de chacun, attirent par leur rayonnement et leur intelligence intuitive les tempéraments les plus divers. De même que Rouault, Matisse, Marquet, Desvallières, Milcendeau, Flandrin, Lehmann, eurent la chance de rencontrer, quai Malaquais, le seul professeur capable de les révéler à eux-mêmes, ainsi Roland Oudot, Legueult, Inguimberty devaient trouver, avec Brianchon, dans ce laboratoire de la rue d'Ulm, qu'on nommait autrefois « la petite école », le milieu rêvé. En dépit de similitudes extérieures, ces quatre jeunes gens réunis dans le même bain spirituel et qui redoutent, fait assez rare pour l'époque, toute fanfaronnade des pinceaux, vont bientôt différer profondément les uns des autres.

Quand, aux abords de 1919, les amis, pour la première fois, décidèrent à affronter l'opinion, nous fûmes peu nombreux à percevoir la finesse et la qualité d'un chant qui, couvert par le tumulte environnant, risquait de paraître grêle. Sans la vigilance et l'autorité de leur patron, et les ambitions qu'il eut pour eux, auraient-ils été reçus si vite au Salon d'Automne, aux Tuileries ? Auraient-ils si vite bénéficié d'encouragements officiels ? Une bourse de voyage, le Prix Blumenthal, permettent à Brianchon d'aller en Espagne rendre visite à Velasquez, l'un de ses maîtres d'élection, dont il a copié déjà une toile au Louvre. Legueult l'accompagne dans ce voyage. Des expositions au Portique, à la Galerie

Charpentier, chez Marcel Bernheim, vont témoigner de grandes parentés de sujets, de palette, et de tout ce qu'ont mis en partage ces débutants. Mais déjà, par son lyrisme terrien, son attirance pour l'infini du ciel ou de la mer, Oudot diffère nettement de ses camarades. Brianchon et Legueult, d'âme beaucoup plus citadine, vont poursuivre longtemps à Paris des recherches parallèles, s'inspirer des mêmes modèles dans l'atelier qu'ils ont loué en commun avenue du Maine : ainsi avaient fait jadis Bonnard et Vuillard.

A leur culte pour les Espagnols, pour Manet et pour les Nabis de la *Revue blanche*, se mêle une admiration non moins vive pour Henri Matisse. Le peintre des *Plages d'Étretat* et des *Odalisques* est alors à son apogée. L'intensité exquise de certains accords, souvent repris à Delacroix ou aux Persans, la concision, l'imprévu de la mise en page, le goût sans cesse à l'affût d'un maître volontaire (qui triomphe surtout quand il obéit à l'instinct et à la sensation, ses plus sûrs guides), stimulent ces jeunes studieux qui, contrairement à nombre de peintres de leur génération, semblent avoir été beaucoup moins conseillés par Cézanne et par Van Gogh.

⁂

Bien que leurs titres mêmes fassent d'elles de lointaines sœurs des *Odalisques*, peut-on dire que les *Courtisanes* du Petit Palais (1932) doivent considérablement à Matisse ? Ces trois jeunes femmes, à peine lascives, offrent à la caresse du regard leurs grâces nerveuses, le triple accord de leurs déshabillés dans un décor d'une distinction trop bourgeoise pour qu'on puisse songer aux « salons » de Constantin Guys, de Degas ou de Toulouse-Lautrec. La chasteté du visage de la courtisane en combinaison noire, assise de face sur une méridienne, dément la liberté de la pose qu'on lui a fait prendre. De même, dans une seconde version de cette toile ou dans le *Canapé*, il n'est de volupté que dans les jeux des rythmes et des nuances. Cette pudeur, ces charmes en sourdine, permettent d'apparenter Brianchon à Vuillard, héritier de Degas en qui les rigueurs du vieux mysogine se calment, s'humanisent, voilées de merveilleux.

Invité tout jeune (comme autrefois Vuillard par Lugné-Poe), à dessiner des costumes et des décors pour l'Opéra, Brianchon à son tour retiendra beaucoup de la pratique de la peinture à la colle. Il restera fidèle aux matités de fresques dans ses gouaches comme dans ses compositions traitées à l'essence, évitant ainsi l'immodestie de l'huile, son brillant si souvent proche du brio.

L'obligation de couvrir de grandes surfaces lui permettra d'autre part d'échapper aux mièvreries, à l'étriqué des études de petit format. Les tableaux de chevalet vont bénéficier des transpositions que réclament les mètres carrés soumis aux feux des rampes et des projecteurs, de cet

élargissement de l'espace obtenu par la collaboration de la toile peinte avec les jeux d'orgues.

L'art de Brianchon, sans être jamais emphatique ni théâtral, doit beaucoup cependant à l'optique de la scène. Réglée comme un ballet, la moindre de ses toiles bénéficie d'une multitude de répétitions, d'éliminations et de mises au point. Aucun geste laissé à l'improvisation. Un régisseur qui sait le rôle joué par le moindre objet dans l'univers limité du tableau a réglé avec une minutie extrême le choix et la place du plus petit accessoire. Ne soyons pas surpris que l'artiste, qui pourrait dire avec Degas : « Aucun art n'est moins spontané que le mien », ait été envoûté, des *Coulisses de Médrano* aux *Grandes Danseuses* de 1950, par cette vie reconstituée qu'est la vie des planches, par les évolutions des ballerines et des acteurs, les transmutations des coulisses, et qu'il ait donné tant de soins, de temps et de plaisir à composer les costumes, les décors, les rideaux de scène que le théâtre des Champs-Élysées, l'Opéra, Marigny ne cessèrent de lui commander pour des ballets (*Valses nobles et sentimentales* de Ravel, *Aubade* et les *Animaux modèles* de Poulenc), pour des opéras-comiques ou des comédies (*Grisélidis, les Fausses Confidences, la Deuxième Surprise de l'Amour, Intermezzo*). Il pourra voir ainsi la maquette par lui rêvée s'animer, prendre corps, acquérir des dimensions nouvelles, et son tableau devenir un tableau vivant.

Un certain cérémonial, qui tient du théâtre, règle également telle réception diplomatique, telle fête à l'Élysée, telle célébration du Couronnement à Londres. Et la rue elle-même, avec ses côtés cour et jardin, ses jeux de fonds, l'air *pas tout à fait vrai* qu'ont les ciels et les arbres prisonniers, les fards dont les revêt la lumière artificielle, apparaît comme un lieu de rencontres ou un centre de réception.

Où qu'il soit, la gravité enfantine qu'apporte Brianchon à se croire au spectacle lui fait tenir comme d'heureux divertissements les *plages*, les *champs de courses*, les *parties de canotage*, qui conservent à ses yeux la demi-réalité d'un ballet ou d'une féerie.

A certains accords chers à Matisse, très vite le peintre a su mêler cet exquis fait de tons éteints ou mourants dont il fut parlé plus haut, de ces blancs bleutés, de ces verts de lichen, de ces verts de gris, de ces gris rose tendre, souris ou lilas, de ces bleus de figue ou de prunelle, de ces roses crevette ou saumon qui, par contraste, avivent l'éclat d'un rouge franc ou d'un framboisé, rendent plus stimulante l'acidité d'un vert ou d'un citron. Mêlée à celle de Bonnard, qu'on reconnaît souvent dans les ciels, l'influence de Vuillard tempère délicieusement les leçons de Matisse. Mais chez Brianchon, moins primesautier que Bonnard, moins sentimental que Vuillard, il y a plus de retenue, plus de prudence encore. Sans impatience et sans fièvre, un peintre de haute culture, aussi conscient de ses limites que de ses pouvoirs, n'entend jouer qu'à coup sûr.

Arrêtons-nous devant quelques-uns de ses thèmes favoris, par exemple ses *Scènes de plages* ou ses *Vues du Bois de Boulogne* auxquelles, depuis vingt ans, il n'a cessé d'être fidèle. Infiniment civilisé, et, comme Manet, d'âme citadine, au mystère qu'offre tout paysage inhabité il préfère ce qu'y apporte de rassurant la présence humaine ou quelque allusion à son règne. Les personnages comptent d'ailleurs bien moins pour eux-mêmes que pour l'animation relative qu'ils introduisent là, que pour les cadences discrètes qu'assis, couchés ou debout, ils inscrivent sur les parallèles du ciel, des collines, de la mer ou du sol qu'on voit de haut en bas s'étager par bandes. Comme la tente, comme la cabine, comme les barrières, cette figuration, bien qu'au premier plan, conserve une légèreté et une transparence paradoxales. La chaise de plage, oubliant qu'elle est de bois ou de métal, se détache en clair sur le sable fin. Telle baigneuse offre une épaule diaphane au jour qui ne fait que l'effleurer. Estivantes, nourrices, promeneurs, comme pour conserver l'anonymat, au lieu de jouer de profil ou de face, tournent souvent le dos au spectateur. Pareille discrétion, qui touche à l'irréalité, contraste délicieusement, et sans intention comique, avec le sérieux que conservent dans leurs menues occupations ces habitants des villes transfigurés par le plein air et par les sortilèges d'un milieu atmosphérique qui, comme chez Boudin, demeure ici l'essentiel. Déjà Vuillard, dans ses petites décorations d'appartement, avait montré comment un œil subtil peut tirer des incompatibilités mêmes de la nature toutes sortes d'enchantements et rendre féeriques un petit square, un champ de courses ou une place de Paris.

Photo Marc Vaux.

Dans ses vues des quartiers de Passy, de Neuilly, d'Auteuil, Brianchon a mis toute son urbanité, je dirai même, si excessif que ce mot paraisse appliqué à lui, sa tendresse. Ces minuscules gares, ces vieux chemins de fer suburbains, ces jardinets bien peignés, ces blancs hôtels cossus, qu'orne un semblant de fleurs, ont bordé sa rêverie durant le bref parcours qui sépare son logis familial de son atelier. Le bois de Boulogne est tout proche, avec ses allées mondaines, ses forêts feintes, son lac artificiel, et tout ce qui s'ajoute de civilisé à d'authentiques printemps, à de vrais ciels. Brianchon excelle à résoudre pacifiquement ces anti-

nomies, à mêler le sentiment du confort et de la quiétude au plein air et à ses inconstances, à témoigner — et parfois grâce au capitonnage de la neige ou de la nuit — toutes sortes d'égards à la grille qui devient héroïque, au jardin qui perd sa banalité, au kiosque à musique qui fait oublier sa laideur.

Le besoin foncier de calme qu'éprouve Brianchon gagne jusqu'aux forêts, jusqu'aux étangs, qu'il délivre de toute agitation et de tout inextricable, les convertissant en parcs et en pièces d'eau, soumettant les roseaux ou les joncs, les rides célestes ou celles de l'étang, l'insubordination des rameaux, le remue-ménage de la mer à l'ordre de ses pinceaux, sans toutefois que la nature paraisse affadie ou figée par ces disciplines.

Alors que le désir de s'affirmer constructeur a fait, depuis un demi-siècle, tant de redresseurs de torts, tant d'orthopédistes de la nature, comme nous lui savons gré de ne jamais avoir violenté les apparences. Malgré toutes les méditations qu'a coûtées l'achèvement de chacune de ses toiles, point d'organisation arbitrairement soulignée : le charme n'a pas été évincé comme une faiblesse. Celui qu'on devait baptiser « peintre de la réalité poétique » s'est interdit ces conventions d'inhumanité auxquelles on se rallia si unanimement entre 1920 et 1940. Mais si la cruauté n'est pas son fait, seuls des théoriciens et des sectaires ont pu l'accuser de tomber dans la mièvrerie et de fleurir des joliesses.

⁂

D'innombrables notes au crayon, à la plume, souvent rehaussées de légères touches d'aquarelle, sont la précieuse réserve, et sans cesse alimentée, dont il a tiré ses tableaux, ses gouaches, ses lithographies, ses rideaux de scène, ses tapisseries. De menues indications fiévreuses, et fermes dans leur ténuité, résument ce qu'une certaine rencontre, un certain instant, eurent de plus providentiel et de plus digne de durée. Travaillant surtout de souvenir, le peintre a besoin de cette documentation irréfutable sans laquelle les pouvoirs volontaires travailleraient à vide ou à faux. Obéissant davantage aux ordres de sa raison qu'à l'imprévu des passions et aux caprices de la fantaisie, Brianchon a besoin du choc de la sensation, d'un rapport, observé ou reconstitué, de lignes, de valeurs, de pleins et de vides, pour éprouver une sécurité et un bien-être, qui lui tiennent lieu de ce que Valéry appelait dédaigneusement l'inspiration. Que, par l'entremise de quelque opéra, de quelque ballet, de quelque adagio, il atteigne au pathétique ou au sublime, c'est en nous faisant bien entendre qu'il s'agit là de circonstances exceptionnelles traversées par des héros nourris d'un autre air que le nôtre.

Au service du quotidien, Brianchon apporte ce don du choix, ce charme de perfection et de suavité, ces pouvoirs apaisants que nous

avons signalés déjà. L'eau qui porte ses *Canotiers*, ses plages mêmes, semblent n'avoir jamais connu la tempête. Un grand recueillement habite ses fresques boisées dont les verts multiples modulent avec le peu de pourpre, de safran, d'outre-mer, auxquels se sont essuyés les nuages. Voilà bien la toile de fond la mieux faite pour mettre en valeur les premiers plans d'une eau saumonnée, d'une allée beige, ou la présence des vivants. Et, de même, le vert dense et dur d'une pelouse n'est-il pas le plus propre à contraster avec la pompe théâtrale qu'apporte au paysage, un jour de courses, la noire armée des gardes municipaux à cheval en grande tenue ?

Il n'est pas jusqu'aux assemblées de fruits ou de fleurs qui n'aient la grâce et l'ordonnance d'un divertissement. Les fruits jouent avec le tapis de table, avec le compotier, avec l'ombre qu'ils projettent, avec la fenêtre, nous faisant oublier leur poids, leur parfum et toute menace de corruption. Les bouquets même évitent les dissymétries et les fausses notes qu'on est si près de pardonner aux fleurs.

Dans les rares portraits de femmes qu'il ait peints (à diverses reprises il s'est inspiré de sa compagne dont le talent s'affirme si discrètement et si finement à ses côtés), Brianchon, bien que respecteux des particularités humaines, interdit au modèle toute indiscrétion de sourire ou de regard. Là encore il s'agit d'apparences, d'apparences bien en chair, mais toujours quelque peu distantes et qui gardent leurs secrets.

Oubliant la force élémentaire dont tout nu est chargé et la perturbation qu'il apporte même aux tempéraments les plus pudiques, que ce soit Corrège ou Prud'hon, notre peintre ne tire du modèle qu'un plaisir strictement visuel, nous fait oublier qu'il est homme, impose un silence total à la sensualité. La première raison d'être de ses académies n'est-elle pas de donner plus d'éclat aux tapis, aux coussins, au papier de tenture ? Pareils nus, malgré leur précision et leur fermeté, demeurent préservés de toute atteinte et, n'obéissant qu'à des cadences familières, semblent plus lointains dans leur familiarité que les déesses si humaines et si prêtes à faiblir des Vénitiens, et même de Poussin.

Regrettera-t-on que jamais erreur de tactique n'ait été commise par un homme qui mène lentement et gravement son tableau comme une partie d'échecs, auquel nulle distraction ne fait perdre son sang-froid, que nulle tentation n'égare ? Tant d'équilibre risquerait d'être redoutable s'il ne s'accompagnait d'un ravissement poétique, d'un goût, d'un bonheur d'exécution qui suppléent à l'attendrissement, et de cette loyauté — loyauté envers les autres et envers soi-même — qui a permis à Brianchon, si porté pourtant à considérer la vie comme un spectacle et les hommes comme des acteurs, de ne jamais s'affubler d'un masque, et, si grande que soit aujourd'hui sa renommée, de ne jamais tomber dans le péché d'orgueil.

CLAUDE ROGER-MARX

ÉQUIVOQUES BUDGÉTAIRES ET ÉCONOMIQUES

par Ed. Giscard d'Estaing

Notre pays avait tout ce qu'il fallait pour aborder l'année 1956 sans aucune préoccupation financière : l'État disposait d'une aisance de trésorerie comme il en a rarement connu ; nos réserves en devises s'étaient à ce point accrues qu'elles nous permettaient de rembourser par anticipation nos dettes extérieures ; et M. Pfimlin, ministre des Finances du cabinet Edgar Faure, avait eu la sagesse, en décembre 1955, de faire reconduire, pour 1956, le budget de l'année précédente afin d'éviter toutes difficultés à la nouvelle Chambre. Et voilà cependant qu'en moins de deux mois tout a été remis en question, que le déficit budgétaire s'est aggravé et que l'on a vu réapparaître les demandes d'augmentation d'impôts dont la France commençait à perdre le souvenir. Ce désordre menaçant, et qui malheureusement n'est pas réservé au seul secteur économique, illustre les équivoques mortelles dont on nourrit de nouveau l'opinion publique, et constituerait un spectacle curieux si nous n'en étions pas les victimes en même temps que les acteurs involontaires.

D'une plate-forme a des réformes.

Nous nous sommes ici-même clairement expliqué sur la situation de l'économie française à la fin de l'année passée, c'est-à-dire à la fois sur son incontestable expansion et sur les précautions qu'exigeait sa précarité. Mais de telles considérations ne sont pas faites pour embarrasser les partis politiques, et ceux qui y avaient intérêt s'efforcèrent de démontrer à notre pays qu'il était au bord de l'abîme.

Sous les formes les plus diverses, l'opposition répéta indéfiniment que : « qu'il s'agisse des prix, du déficit budgétaire, de la trésorerie ou de la balance des comptes, la conjoncture économique actuelle exigeait un effort d'assainissement énergique, urgent et courageux ». On s'attendait donc à ce que le premier Gouvernement de Front Républicain apportât ses remèdes propres aux maux qu'il avait dénoncés. Et ce n'est

pas sans un vif étonnement que l'on prit connaissance des projets financiers présentés alors à l'Assemblée, car ils comportaient uniquement trois mesures : l'allongement des congés payés ; la réduction des abattements de zone (c'est-à-dire un relèvement des salaires de base payés en province) ; et l'institution d'un Fonds National de la Vieillesse. Le moins qu'on puisse dire est qu'il est difficile de trouver le rapport qui existe entre la maladie que l'on avait décrite et l'ordonnance que l'on édictait, puisque celle-ci a pour effet direct d'augmenter les prix de revient, d'accroître le déficit budgétaire, et de compromettre la balance des comptes. A moins précisément qu'il ne s'agisse de soigner le mal par un redoublement du mal, suivant une thérapeutique incontestablement originale.

On comprend bien qu'il n'est nullement question pour nous de critiquer l'amélioration du niveau de vie nationale, alors que cet objectif est celui vers lequel doivent tendre toutes nos forces. Encore faut-il remarquer que, si souhaitable que soit une amélioration matérielle des congés et des salaires dans l'industrie, ce n'est pas ce dernier secteur qui exige le plus de soins en France. Tant qu'un même régime de sécurité sociale n'aura pas été apporté indistinctement à tous les Français : agriculteurs, artisans, ouvriers, commerçants ou fonctionnaires, il existera des secteurs abrités et des secteurs écrasés, ce qui est regrettable du point de vue d'un véritable progrès social. Ceci dit, nous avons le droit de dénoncer des intentions si, étant intrinsèquement inefficaces, elles ne présentent que l'apparence de la générosité, comme il nous est permis de souligner la contradiction qui consiste à diagnostiquer l'affaiblissement de l'économie française et à lui infliger, en guise de réconfort, une cause supplémentaire d'anémie.

L'accroissement des charges imposées au secteur privé au titre des salaires dépasserait cinquante milliards, indépendamment de la charge qui, pesant sur le secteur public, aurait elle-même ultérieurement sa répercussion sur toute la production française. Il faut un optimisme aveugle pour penser qu'une élévation nouvelle et générale des prix de revient n'entraînera aucune hausse des prix, alors que celle de l'automne dernier n'a pas encore produit tous ses effets. La situation est certainement périlleuse. L'indice des prix de gros, qui était de 152,6 en moyenne en 1952, avait fléchi à 137,7 en décembre 1955 ; il s'établit à 138,9 en janvier 1956 et à 142,9 en février. Les prix de détail risquent de suivre. On sait que si leur indice dépasse 149,1, l'échelle mobile des salaires entre en jeu ; or il était en février à 147,9 ; l'intervalle qui nous sépare du déclenchement inflationniste est mince...

La hausse des prix sur le marché intérieur annule les avantages sociaux que l'on prétend accorder ce qui est en soi un inconvénient grave. Mais elle a, sur le marché extérieur et sur la valeur internationale du franc, des répercussions plus sérieuses encore. Les prix français sont déjà parmi les plus élevés du monde. Une enquête des U.S.

News expose quelle somme il est nécessaire de dépenser dans les grandes capitales pour obtenir (à l'exclusion du logement) un niveau de vie comparable à celui que procure une dépense de 1 000 dollars à Washington. C'est la France qui tient de loin le record de l'Europe, avec 1 409 dollars, contre 1 260 à Rome, 1 176 à Genève, 1 073 à Londres, 989 à Vienne, 938 à Bonn et 918 à Madrid. La précision de cette échelle est évidemment sujette à caution, mais le fait lui-même est indéniable. Il est difficile dans ces conditions de comprendre comment on peut prétendre à la fois, d'une part, maintenir la valeur de la monnaie et poursuivre la libéralisation des échanges internationaux et, d'autre part, accroître encore l'écart qui existe déjà entre les prix français et les prix étrangers. Cette dernière mesure ne peut conduire qu'à une aggravation de l'autarcie : le franc devra être de plus en plus préservé dans ses contacts avec les autres monnaies ; le marché français exigera d'être de plus en plus protégé contre les importations étrangères ; et les exportateurs français demanderont, non sans raison, un accroissement de l'aide exceptionnelle qui leur avait été accordée (alors qu'au contraire, par un raffinement de paradoxe, on est en train de la réduire ou de la supprimer).

On voit les répercussions, sur l'économie française, de ces mesures improvisées. Elles se trouveront encore aggravées par les dispositions intéressant le secteur public, c'est-à-dire le budget.

L'ÉTERNEL RECOURS A L'IMPOT.

Si le Gouvernement peut prétendre, même contre toute vraisemblance, que le secteur privé est capable d'absorber les charges qu'il lui inflige, il est bien obligé, pour financer celles que l'État assume lui-même, de rechercher des ressources correspondantes. Et c'est ainsi que l'on voit réapparaître les augmentations de tarif des impôts, suivant la procédure lassante et monotone dont la France était heureusement déshabituée.

Les projets du Gouvernement ont été immédiatement combattus ; ils peuvent être modifiés ou retirés ; ce n'est pas ici ce qui importe : quel que soit le sort qui leur soit réservé en définitive, il faut les dénoncer dès leur apparition car ils représentent la tendance la plus opposée qui soit au développement de la prospérité française. Quant à prétendre justifier de nouveaux impôts par le caractère exceptionnel de nouvelles dépenses (Afrique du Nord), c'est à une première erreur en ajouter une seconde : les charges de la reconstruction ou celles de la guerre d'Indochine étaient plus lourdes encore.

Il ne faut pas oublier que, depuis qu'en mai 1952, M. Pinay prit le pouvoir, aucun tarif d'impôt n'a été augmenté, de même qu'aucun affaiblissement du pouvoir d'achat du franc n'a été décelé par une hausse quelconque des prix. C'est sur ces deux bases qu'a été édifié tout le

redressement économique de la France depuis quatre ans. A ceux qui seraient tentés de sous-estimer l'importance de la confiance monétaire comme élément d'expansion, nous conseillerons de méditer l'exemple de l'Allemagne, dont chacun sait que le relèvement prodigieux a daté du jour exact où la réforme monétaire de M. Erhard fut accomplie ; le même phénomène a été observé à la suite de la réforme du shilling autrichien par M. Kamitz et, antérieurement, du franc belge par M. Gutt ; il s'est de même produit chez nous à partir de 1952.

Pour la première fois depuis quatre ans, voici que quatre majorations de taux sont proposées aux Français : les impôts frappant la circulation automobile seraient relevés ; l'impôt sur les sociétés passerait de 38 à 40 % ; la taxe sur la valeur ajoutée serait rétablie sur le prix de certains outillages ; enfin, le taux de la surtaxe progressive serait augmenté pour les tranches les plus élevées des revenus.

La taxation des automobiles, jumelée d'ailleurs avec une nouvelle augmentation des droits de 2,50 francs par litre d'essence, pose le principe même du développement de la matière imposable ou, au contraire, de sa raréfaction. L'État perçoit sur les carburants un impôt de 230 p. 100, qui est déjà extraordinairement élevé. Cependant personne ne peut dire que, d'une façon absolue, 260 ne serait pas supportable, comme personne ne peut contester que 140 ne serait pas meilleur, sauf ceux dont l'idéal serait que tous les Français aillent à pied, ce qui supprimerait le problème de la circulation urbaine et résoudrait celui des autoroutes (objectif que bien entendu personne ne formule, mais qui est l'aboutissement de la paupérisation par le marxisme). Le fond de la question est qu'il s'agit en l'espèce d'une forme de richesse en pleine expansion et susceptible par conséquent de rapporter d'année en année des sommes croissantes à l'État, sans pour cela que celui-ci ait, par l'augmentation des tarifs, à enchérir le niveau des prix.

Il est visible que, d'année en année, la circulation automobile s'accroît et que par conséquent la consommation d'essence doit se développer. Les carburants ont supporté, en 1955, 290 milliards de francs d'impôts et, par la simple augmentation de la consommation, il est prévu qu'ils en rapporteront 49 de plus en 1956. Mais cela suppose que le rythme de la vie économique ne soit pas troublé et que l'activité de la construction automobile se poursuive. Pendant le premier semestre de 1955, la France a fabriqué 373 000 véhicules (dont elle a exporté 83 000), alors que la Grande-Bretagne en fabriquait 626 000 (dont elle exportait 282 000) et l'Allemagne, malgré son handicap, 433 000 dont elle exportait 130 000. C'est par de telles comparaisons que l'on constate le retard relatif qu'a pris notre pays à la suite des mesures dont on n'ose généralement pas dénoncer suffisamment la nocivité.

Ce que nous disons à propos de l'essence est naturellement vrai de l'activité générale du pays, quoique de façon inégale. Nous n'avons pas encore les rentrées fiscales de toute l'année 1955, mais nous pouvons

comparer ce que les impôts ont rapporté au Trésor en onze mois pendant les trois dernières années. Ces sommes ont été successivement de : 2 346 milliards de francs pour 1953, 2 395 pour 1954, 2 465 pour 1955. Puisqu'il ne s'agit ici que de onze mois on peut, en extrapolant, constater qu'en deux ans, sans que les taux en aient été augmentés et alors qu'au contraire diverses réductions ont été opérées, les impôts ont rapporté 130 milliards de francs de plus, c'est-à-dire qu'ils ont fourni de quoi payer précisément la retraite des vieux... Voilà ce que l'on obtient par l'enrichissement général et voilà ce que l'on entrave par une politique fiscale à courte vue.

Le mécanisme de l'expansion.

L'examen des trois autres impôts prévus nous conduira à préciser encore ce point de vue. Commençons par les deux qui intéressent les bénéfices industriels et commerciaux, c'est-à-dire la taxation du prix d'achat de certains outillages d'équipement et l'augmentation de l'impôt frappant les bénéfices.

Le mécanisme de l'enrichissement consiste dans l'accroissement de la productivité du travail, résultant de l'amélioration de l'outillage, qui suppose à son tour un apport constant de capital frais aussi nécessaire à l'industrie que le sang rouge l'est à la vie. Une des mesures les plus efficaces, quoique les moins spectaculaires, prises à cet effet par le Gouvernement Edgar Faure (en 1953), fut la suppression de la taxe à la production qui frappait les achats de machines effectués par les entreprises pour se moderniser. La singulière proposition faite, en mars 1956, de restreindre cette mesure aux industries « estimées d'intérêt national », nous ramènerait aux plus beaux temps du dirigisme aveugle, une autorité parfaitement irresponsable décidant qu'une machine, qui ne sera peut-être jamais employée (pas plus que n'a jamais été habitée l'étonnante tour Perret d'Amiens qui a coûté 200 millions de francs jetés à l'eau...) est d'intérêt national, tandis que l'on n'aura que mépris pour les efforts d'un industriel avisé. Et cette mesure, absurde et dangereuse, est sensée rapporter 10 milliards de francs au Trésor, somme dérisoire au regard des progrès mis en cause.

La même méconnaissance du processus essentiel de l'expansion apparaît dans l'augmentation du taux de l'impôt sur les bénéfices. Pas plus qu'en ce qui concerne l'essence, nous ne prétendrons que le taux actuel de 38 p. 100 soit normal tandis que son élévation à 40 p. 100 ruinerait le pays en quelques semaines. Les choses ne sont pas si simples, mais leur enchaînement, pour être plus lent, n'en est pas moins inéluctable.

Les investissements faits dans les entreprises proviennent des bénéfices qu'elles utilisent à l'autofinancement, ou des fonds qui leur sont apportés de l'extérieur sous forme d'augmentation de capital ou d'émis-

sion d'obligations. Pour consacrer des bénéfices à l'autofinancement, la première et irremplaçable condition est d'en faire. Et l'économie française souffre visiblement aujourd'hui d'une insuffisance générale de ses marges bénéficiaires, ce qui l'empêche de consacrer aux recherches de laboratoires, à l'extension de ses champs d'activités, à l'exploration de débouchés nouveaux, ou à l'accroissement de son outillage, les sommes qui seraient nécessaires. Toute élévation du prix de revient le rapprochant du prix de vente jusqu'à tangenter avec lui, amenuise dangereusement la force ascensionnelle d'une entreprise, car c'est à l'intérieur de cette frange bénéficiaire décroissante que doit trouver place l'autofinancement, comme d'ailleurs la rémunération des capitaux. Or, c'est précisément sur cette marge, déjà gravement réduite par la hausse des prix de revient, que l'État applique un prélèvement qu'il tend toujours à accroître.

Considérons une entreprise qui a un chiffre d'affaires de 2 milliards de francs et qui, après bien entendu mille risques, mille difficultés et le paiement des innombrables impôts qui grèvent son activité, est arrivée à réaliser un bénéfice réel de 100 millions de francs. Cette hypothèse est plutôt optimiste, car peu de sociétés gagnent 5 p. 100 de leur chiffre d'affaires. C'est sur cette somme résiduaire que le fisc calculera les 38 ou 40 p. 100 qu'il se propose de prélever, laisant donc 60 millions de francs à l'entreprise. Si celle-ci a le moindre souci de prévoyance, elle consacrera au moins 2 p. 100 de son chiffre d'affaires à des améliorations d'installation et d'outillage qui sont la garantie de son avenir ; encore cette proportion est-elle beaucoup trop faible, et la sagesse commanderait de l'élever souvent à 5 ou 6 p. 100 si cela était possible. Il faudra donc imputer aux 100 millions de francs de bénéfice, 40 millions de francs pour modernisation et 40 pour l'impôt. Il restera 20 millions qui iront théoriquement aux propriétaires de l'entreprise, lesquels après paiement de l'impôt de 18 p. 100 toucheront 16,4 millions de francs.

Ce schéma permet également de comprendre les difficultés que les entreprises rencontrent à trouver des capitaux frais. S'il s'agit d'une émission d'obligations, les charges d'intérêt sont comprises dans le compte d'exploitation et viennent en déduction du bénéfice taxable. C'est donc la solution idéale, mais elle suppose la stabilité monétaire pour que les prêteurs d'argent aient confiance dans cette forme d'épargne. Si l'avenir monétaire est incertain, le financement des entreprises se fera plutôt, par la force des choses, sous forme d'augmentation de capital, mais les impôts frappant les bénéfices sont tels, comme nous venons de le voir, que les chances de rémunération deviennent extraordinairement aléatoires.

Quoi qu'il en soit et sous quelque angle qu'on l'envisage (sauf celui de la contrainte autoritaire par un régime dictatorial et inhumain), l'expansion économique suppose l'existence d'un marché financier abon-

dant, d'un régime fiscal ne stérilisant pas les investissements, et d'une monnaie suffisamment stable pour permettre des projets à long terme. Mais ces conditions sont aussi indispensables au bon fonctionnement des finances publiques. En premier lieu, le déficit budgétaire devient catastrophique si le marché financier se rétracte pour ne laisser d'autre recours que l'inflation, tandis qu'il reste supportable lorsque le marché financier fournit sans peine au Trésor les ressources d'emprunt dont il a besoin. De plus, il ne faut pas oublier que le rempart le plus efficace que les gouvernements Pinay, Faure et Pflimlin ont opposé à l'inflation, a été ce qu'on appelle la débudgétisation des investissements, qui a consisté à alléger le Trésor de l'obligation épuisante de prélever des impôts pour financer les grandes entreprises nationalisées et à inviter celles-ci à se procurer directement les ressources nécessaires. Si les erreurs commises conduisaient au mouvement inverse, il en résulterait la même irrésistible surpression sur la trésorerie publique que nous avons si souvent constatée pendant les années qui ont suivi la guerre.

Il est facile de voir que c'est la réalisation de ces trois conditions qui a permis à la France depuis 1952 d'obtenir l'amorce puis le développement d'une évolution bienfaisante, analogue à celle observée dans certains pays étrangers.

Le volume total de l'épargne élaborée au cours de 1951 était de 266 milliards de francs. Pendant l'année 1955, il s'est élevé à 900 milliards. Si l'on entre dans le détail des derniers mois pour lesquels les statistiques soient connues, on constate que, de janvier à fin septembre 1955, les actions et obligations émises sur le marché français ont représenté 308 milliards de francs, dont 187 pour le Trésor et le secteur public. On voit l'importance de l'aliment qu'un marché financier renaissant est susceptible de fournir au développement économique du pays et à un Trésor constamment affamé. Encore faut-il ajouter que, si on a été obligé, il y a deux ans, de recourir à l'indexation des obligations pour y intéresser l'épargne, la confiance dans le franc était suffisamment revenue depuis pour que l'on ait pu cesser d'utiliser une méthode qui consacrait la dégradation du système monétaire et qui était pleine de périls pour l'avenir.

L'ampleur du mouvement constaté est caractérisée par deux chiffres : la capitalisation boursière des titres cotés à Paris était de 1 105 milliards de francs fin 1951 ; fin 1955, il était de 3 021 milliards de francs, alors que, pendant la période considérée, la valeur du franc n'a pas fléchi.

Reste la quatrième mesure fiscale qui a été proposée : le relèvement du taux de la surtaxe progressive atteignant les plus gros revenus. Comme si vraiment on avait fait exprès de choisir les impôts qui fussent les meilleurs exemples permettant d'illustrer une mauvaise méthode économique, nous allons constater à nouveau, dans ce cas particulier,

une opposition parfaite entre le but apparemment poursuivi et le résultat pratiquement obtenu.

Le tarif actuel de l'impôt est de 60 p. 100 au-dessus de 6 millions de francs. Il est facile de déclarer qu'une personne gagnant 1 million de francs de plus doit s'estimer heureuse d'en conserver 400 000 par comparaison avec ceux qui n'ont pas les mêmes possibilités. D'un point de vue purement moral, cela est inattaquable. Mais si l'on regarde les choses comme elles vont, on apprend, non sans un vif étonnement, que le nombre de ces Français dignes d'envie est extrêmement peu important (si l'on en croit du moins les déclarations fiscales). C'est ainsi qu'en 1954, 2 850 personnes seulement en France ont déclaré un revenu supérieur à 10 millions de francs. Tout prouve que ce chiffre ne correspond en rien à la réalité. On sait ce que coûtent actuellement les séjours dans les hôtels, les bijoux et les fourrures. Lorsque le *Batory* organise une croisière en U.R.S.S., on refuse du monde pour un voyage de cinq jours qui coûte 300 000 francs. (Nous pensons bien que de bons citoyens sont prêts à tout sacrifier pour aller contempler à Moscou une nouvelle douceur de vivre, mais, malgré tout, il leur faut bien garder quelques ressources pour vivre les 360 autres jours de l'année dans notre pauvre France...) Il suffit de lire les comptes rendus des enchères à l'hôtel Drouot pour savoir avec quelle aisance tableaux ou objets de collections atteignent des prix qui permettent de penser que les acheteurs pourraient aussi être des contribuables. De toute évidence, les dépenses de luxe effectuées en France ne correspondent nullement aux seules ressources de 2 850 personnes, et l'on serait bien inspiré en cherchant les méthodes indiciaires permettant de déceler, d'après le train de vie, des revenus aussi certains que ceux qui résultent des déclarations que leurs auteurs ont la bonne foi de souscrire. A vrai dire, ces 2 850 personnes mériteraient d'être entourées d'une particulière considération, et d'être mises dans une sorte de parc national pour en préserver l'espèce, puisque cette petite phalange de contribuables héroïques ne semble pas se recruter à nouveau et qu'elle est plutôt en voie de disparition par épuisement progressif. C'est cependant sur elle que le fisc braque à nouveau ses batteries comme si, lorsqu'il a une fois tenu quelque victime dans ses rêts (victime plus ou moins volontaire), il concentrait sur elle toute son attention, à l'inverse du berger consciencieux qui, lui, ne se contente pas d'ouvrir la porte du bercail au troupeau qui s'y dirige, mais qui s'en va, dans la campagne, à la recherche des brebis perdues.

Action et pensée.

Au total, il est impressionnant de constater l'inadaptation fondamentale qui existe entre une pareille politique fiscale et les besoins profonds de notre économie. Nous avons été jusqu'ici en développement

économique, mais il faudrait peu pour que nous entrions dans une période de récession. C'est précisément alors que l'État devrait pouvoir s'appuyer sur une économie robuste, et sur un marché de l'épargne suffisamment abondant pour absorber les emprunts qui pourront être nécessaires. Et il ne paraît même pas se douter de cette double nécessité que pourtant confirment toutes les observations.

On présente trop souvent les impératifs d'ordre financier comme une insupportable tyrannie des intérêts égoïstes, ce qui est proprement absurde, alors qu'il s'agit du fonctionnement normal des mécanismes économiques. Il n'y a aucun machiavélisme dans l'expansion ou la récession financières, qui sont seulement les conséquences inévitables des mesures adoptées dans la gestion des affaires publiques. Gœthe disait un jour que, s'il est relativement facile de penser juste, il est difficile d'agir conformément à sa pensée. Lorsque la pensée économique cesse d'être cohérente, il est vain de chercher le lien qui pourrait encore la rattacher à une action qui ne peut plus être qu'aberrante.

ED. GISCARD D'ESTAING

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

CONNAISSANCE DE L'ELECTRONIQUE

Ed. du Tambourinaire

L'ÉLECTRONIQUE, jeune géant en pleine croissance, a mérité qu'on lui consacrât ce magnifique volume, comme s'il se fût agi d'art ou de littérature. Trois cent seize pages d'une belle typographie, serties de hors-textes soignés, présentent un panorama du nouveau monde en train de se créer. Car c'est bien un monde qui se dévoile dans cet ouvrage — un univers peuplé de servomécanismes, de sens électroniques et de robots, où la triode est l'intermédiaire entre l'homme et la nature, où l'ingénieur délègue à l'*automation* le soin de contrôler ses machines, pour ne garder que le rôle du créateur.

A l'origine de ce bouleversement : l'électron, grain d'électricité négative, que présente ici M. Louis de Broglie. A la suite du savant, une équipe de techniciens déroule la suite indéfinie des applications en une langue accessible à tout « honnête homme » : microscope électronique, cellule photoélectrique, cyclotron et cosmotron, radio, télévision, radar, film sonore, phonographe électrique, ondes Martenot, chauffage radioélectrique, mesures et calculateurs électroniques, commande automatique, automation, cybernétique. Quel bénéfice — ou quels maux — l'humanité tirera-t-elle de cette longue chaîne de découvertes ? Sera-ce l'Âge d'or ou la termitière ? Au lecteur de se prononcer, après avoir médité les deux termes de l'alternative qui lui sont ici objectivement soumis.

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique p. 134).

LE COMMANDANT COUSTEAU

par Paul Guth

On se représente les officiers de marine sanglés dans leur uniforme et couronnés de leur casquette à plusieurs étages d'or. Un prestige d'élégance virile les nimbe. Ils se promènent sur leur passerelle comme dans un salon.

Étrange officier de marine que le commandant Cousteau !... Lui, on le photographie nu, en nageur. Ni galons, ni casquette. Pour arborer les insignes de son grade, il aurait dû se les faire tatouer.

C'est qu'il est l'officier d'une marine révolutionnaire. Depuis le début du monde, les bateaux voguaient sur l'eau et leurs chefs ne se préoccupaient pas de savoir ce qui se passait dessous. Or, le commandant Cousteau, lui, s'enfonce sous l'eau. Avec lui, l'officier de marine sans casquette devient le cousin des poissons.

Il a le nez busqué des squales. Une maigreur affûtée par l'eau et d'énormes yeux verts où macèrent des algues. Ses mains flottent au gré des mots. Je m'attends à le voir s'élever jusqu'au plafond de son bureau, porté par quelque courant, et nager vers la fenêtre.

Il est né à Saint-André-de-Cubzac, en Gironde, le 11 juin 1910. Son père semble avoir mené une vie secouée de brillants cahots.

— Il a presque toujours été attaché comme secrétaire à des personnalités éminentes ou voyageuses. Il s'occupait aussi d'affaires d'importation, d'exportation. Surtout avec les pays anglo-saxons. Il rentrait des Indes, il partait pour l'Amérique...

Le commandant Cousteau a vécu dans son sillage une enfance coupée en petits morceaux. Bordeaux, Paris, Rouen... A dix ans, pendant un an, il découvre New York avec ivresse.

— J'allais en classe en plein cœur de la ville. Je jouais au base-ball dans les rues avec les petits Américains.

Il promène ses études d'un coin à l'autre de la France. La classe de

troisième au lycée Buffon, à Paris. La seconde au collège de Ribeauvillé, en Alsace...

Il enlève la première partie de son baccalauréat, dès la fin de la seconde, avec mention, à la pointe de la fourchette. Mais il saute à pieds joints par-dessus la seconde partie.

Il prépare d'abord l'École Navale au lycée Saint-Louis, à Paris.

— On m'a mis à la porte pour des actes d'indiscipline marqués. J'avais saboté les installations électriques et cassé sept carreaux à coups de cailloux. On ne m'avait pas pris. Mais l'administration avait piqué deux types au hasard et menacé de les mettre à la porte. Alors, je me suis dénoncé.

Il poursuit sa préparation à Stanislas, sans cailloux : il est reçu à Navale en 1930.

Avait-il la vocation ? Aujourd'hui encore, il s'interroge là-dessus en pianotant sur ses tempes avec ses longs doigts.

— J'avais la vocation de l'eau, mais pas de la carrière d'officier de marine. A dix ans, la traversée de l'Atlantique m'avait impressionné. J'adorais nager. Je passais toutes mes vacances à la mer. Je nageais bien.

Il creuse encore son idée, comme son corps lancé en flèche creuse l'eau. Oui, décidément, c'est l'eau qu'il aime, et non la mer.

— L'eau c'est un élément, un volume. La mer c'est une surface.

Obscurément, depuis toujours, ce qu'il voulait c'était vivre dans l'eau.

— A quinze ans, en Alsace, dans la piscine de Carola, près de Ribeauvillé, j'ai commencé à essayer de respirer dans un tuyau. J'ai vérifié qu'on ne pouvait pas quand on était à cinquante centimètres sous l'eau. On jouait à se remorquer avec un cordage. C'est là que j'ai rêvé de ce scooter électrique que j'ai réalisé plus tard.

En 1928, il s'élève jusqu'aux performances. Le cent mètres en une minute vingt. Il n'y avait pas cent Français alors qui le faisaient. Maintenant, tout le monde le fait. On a amélioré la technique du crawl.

Il réfléchit. Il fouille du bout du doigt parmi ses mobiles.

— Quand je préparais l'École Navale, je gardais deux autres vocations à l'arrière-plan de mes pensées, en cas d'échec. Médecin, pour devenir radiologue. Et cinéaste. Mais cette vocation-là, alors, personne ne la prenait très au sérieux, même pas moi.

Or, ces trois vocations, il les a réalisées en faisceau.

— Marin, c'est fait. Cinéaste, je crois aussi. Et docteur ?... Je suis mêlé à des problèmes de physiologie...

Il aime méditer sur la trame du destin et la suivre de l'œil. Il rend grâce à sa chance. Je proteste, il insiste :

— Pour mener à bien tout ce que j'ai fait, il m'a fallu une dose de chance dont parfois j'ai honte, la jeunesse que j'aie eue, ensuite, dans ma carrière, des affectations sensationnelles... Enfin, connaître, au bon moment, les gens utiles.

Il s'amuse à me dénombrer, une par une, toutes ses chances et à les faire briller comme des boutons d'uniforme.

— D'abord, j'ai été sur la *Jeanne d'Arc*, l'année où elle faisait le tour du monde. Et elle ne l'a fait que deux fois dans sa carrière. Ensuite, j'ai eu cette chance au moment où le franc était une monnaie forte.

Rétrospectivement, nous comptons nos sous. Sur la *Jeanne d'Arc*, en 1933, à vingt-trois ans, le jeune Cousteau touchait deux mille sept cents francs par mois. Le dollar, alors, valait quatorze francs.

— La *Jeanne d'Arc* touchait terre un jour sur quatre. Nous étions de sortie une fois sur deux...

— Vous sortiez en somme quatre jours par mois...

— Oui. Et nous avions donc quatre jours par mois pour dépenser notre solde !... Nous fréquentions les palaces. Nous roulions en Chrysler à supercompresseur. Toques d'astrakan et parfums d'Arabie !...

La *Jeanne d'Arc* portait autour du monde des jeunes princes français qui, pendant quatre jours se croyaient des nababs. Deux ans après, le Gouvernement mit bon ordre à ces fastes. Mais le jeune midship Cousteau n'en vécut pas moins trois années qu'il qualifie de « fantastiques ».

En effet, en débarquant de la *Jeanne d'Arc*, il eut la chance de pouvoir choisir l'Extrême-Orient. Et le croiseur *Primauguet*, qu'il rejoignit à Nagasaki. En quatorze mois, il effectua deux fois la tournée complète : Japon, Chine, Indochine, Java, Sumatra, les Célèbes, les Moluques...

Avec ses deux galons, il décrocha le titre ronflant de « chef de la Base navale de Shanghaï ». Je m'émerveille. Il me calme.

— La base navale de Shangaï, c'était tout simplement un bureau avec deux quartiers-maîtres et un comprador chinois. On n'était chef de la base que lorsqu'il n'y avait pas de bateaux sur rade. Mais c'était aussi une vie brillante, les relations avec le corps diplomatique. Et ce change, toujours favorable !... Évidemment, il s'est effondré après mon départ !...

Le commandant Cousteau aime « tirer des plans sur la comète ». Mais ses comètes, il les fait descendre sur la terre. De loin, son œil vert découpe l'avenir en tranches.

— En octobre 1932, quand j'embarquai sur la *Jeanne d'Arc*, je savais que je demanderais l'Extrême-Orient. Pour ça, je devais bosser comme un noir. Mais je savais aussi que je pourrais rentrer par la Russie. Donc, sur la *Jeanne d'Arc* et sur le *Primauguet*, je me mis à apprendre le russe. Je dresse souvent mes plans à trois ans de distance.

Comme il l'avait prévu, Cousteau obtint l'autorisation de rentrer par la Russie. A Vladivostok, il prit le transsibérien jusqu'à Moscou.

— Douze jours de chemin de fer : un jour seulement de retard. A trente-cinq, quarante de moyenne. A la fin, je connaissais tout le train. On passait son temps à aller de wagon à wagon... On rigolait... Maintenant, je dresse mes plans à dix ans de distance, quitte à les abandonner provisoirement. Ou plutôt, je les retarde jusqu'à ce qu'ils puissent se réaliser.

Il descendit par le train jusqu'à Kharkov et de là jusqu'à Ordjonikidzé. Ensuite, en auto, jusqu'à Tiflis, par la route militaire géorgienne. De

Tiflis, il rayonna jusqu'à Erivan, en Arménie soviétique. Puis il rentra à Tiflis. A Batoum, il s'embarqua sur un petit bateau de cabotage et fit tous les petits ports de la mer Noire. Il quitta le bateau à Yalta, se promena en voiture dans la Crimée. Un autre bateau le mena de Sébastopol à Odessa. Il visita l'Ukraine jusqu'à Kiev. De là, par train, il gagna Varsovie, Berlin, Paris.

— Un voyage de quatre mois et demi tout seul, à vingt-cinq ans !... Avec un pouvoir d'achat multiplié par trente-six !... J'avais pris des devises avec le rouble à douze francs cinquante. Dès le transsibérien, j'ai changé la moitié de mon argent en roubles à 33 centimes. L'autre moitié, je l'ai changée à Tiflis, dans un magasin de marché noir officiel, ou *torgsin*.

Il se délecte à me démontrer par le menu le mécanisme de ces torgsins. Il retrouve sa fièvre de jeune officier qui voyait ses devises se changer en trésors.

— Le torgsin était un magasin où l'on vendait des objets qu'on ne trouvait pas ailleurs. On n'y acceptait en paiement que des devises étrangères ou de l'or. Les Russes, eux, ne pouvaient pas détenir à leur domicile des devises étrangères ou de l'or, sous peine de mort. Ils ne pouvaient les utiliser que dans les torgsins. Là seulement ils jouissaient de l'impunité.

En 1936, prennent fin ces aventures de pacha cousu d'or.

Le jeune Cousteau est affecté à Toulon, à la Préfecture maritime. Il y bâille sa vie. En mars, avril 1936, il demande à être muté dans l'Aéronautique militaire. A l'École des Observateurs de l'Aéronautique navale, à Hourtin, il retrouve une autre forme de paradis.

— On volait. On faisait du tir au fusil de chasse tous les matins. L'après-midi, liberté. Et le régime dit « des béatitudes » : le droit de partir en permission du jeudi soir au lundi matin.

Le béat Cousteau filait en Salmson, droit sur Paris où il espérait se fiancer.

Mais le régime des béatitudes faillit le mener à la mort !...

Quinze jours avant la sortie de l'École, il allait retrouver la jeune fille dans la Creuse. Soudain, un court-circuit éteint les phares de sa voiture. La voiture se retourne et lui roule dessus. Heureusement il avait mis son casque d'aviateur !... Il a juste le temps de sauter avant qu'elle ne lui roule dessus une seconde fois.

Il était atteint de onze fractures. Les deux os de ses avant-bras gauches sortaient de sa chair. Quatre côtes enfoncées. Le poumon, la plèvre perforés. Le bras droit paralysé.

— Je me suis mis réellement à numéroter mes abattis : le bras droit, le bras gauche... la jambe droite, la jambe gauche... Je me suis aperçu qu'en respirant je faisais glouglou. J'avais perdu le sens de l'équilibre. Je me suis traîné jusqu'au milieu de la route. Si une voiture passait, elle me verrait...

Mais il n'y avait pas de voiture sur cette route désolée de la Creuse

Un poteau indiquait qu'un village se trouvait à quatre kilomètres. Pendant trois quarts d'heure, Cousteau resta assis par terre, haletant.

— Soudain j'entends un chien aboyer. A genoux, je me traîne dans sa direction. Pendant cinq à six cents mètres. J'arrive à une maison. Je cogne à la porte avec mon pied. Une fenêtre s'ouvre au premier. Une bonne femme m'enjoint de f... le camp. Je lui réponds : « Madame, avant de me parler comme ça, prenez une lumière. Vous verrez dans quel état je suis. »

Prise de pitié la paysanne le fit entrer, appela un médecin. Le docteur s'affaira, lui mit une planchette sous l'avant-bras gauche. Sa première question fut : « Quelle était la marque de votre voiture ?... — Une Salmson... « Et vous en étiez content ?... »

Cette curiosité technique agaça fort le blessé. Mais le lendemain, le médecin lui dit : « Je vous ai posé cette question pour voir si vous aviez une commotion cérébrale. »

Cette épreuve fut pour Cousteau la grande expérience de la souffrance, après un début de vie d'enfant gâté. Elle lui apprit aussi bien des choses sur ses semblables.

— A la clinique où l'on m'a transporté, l'infirmière en chef s'est tournée vers une assistante et lui a dit : « Regardez vite s'il a de l'argent !... » Je lui ai crié : « Oui, j'en ai de l'argent !... Qu'est-ce que ça peut vous faire ?... » Aussitôt, je me suis demandé ce qui se serait passé si je n'en avais pas eu...

Il passa quatre mois dans cette clinique. Durant le premier mois, on faillit lui couper le bras gauche. Le pus coulait de son plâtre. C'était pourtant le bras droit qui était atteint le plus gravement : paralysie radiale.

— A Paris, on opéra trois fois mon bras gauche. Voyez, même encore maintenant, je ne peux pas l'ouvrir entièrement. L'affaire du poumon et de la plèvre fut réglée en un mois. De ça on en crève ou on en guérit vite.

Restait la question du bras droit. Les spécialistes les plus éminents disaient à Cousteau : « C'est définitif !... Vous le garderez paralysé. Mais rassurez-vous ! On s'habitue. »

De toutes les forces de sa volonté, Cousteau répondait : « C'est impossible !... Ça reviendra !... »

Il se fiança avec le bras gauche dans un plâtre et le droit dans un appareil.

Ensuite, avec acharnement, il se mit à faire du sport. Huit mois après l'accident, dans un bain chaud, grâce à un effort de volonté désespéré, il remarqua qu'il faisait tressaillir sa main. Deux mois après, il pouvait se servir de son bras. En juillet suivant, il se mariait aux Invalides, en faisant remarquer triomphalement que lui était valide.

Cet accident lui permit de mesurer la frénésie de vie qui l'habitait.

— Je n'avais aucun mérite à rester gai comme un pinson. Si j'étais

devenu infirme, cela n'aurait rien changé au fait que la vie était belle. Si je n'avais pas pu me servir de mes bras, j'aurais gardé mes yeux, mes oreilles. J'aurais pu marcher, écouter, voir.

Cette passion de la vie, qu'il venait d'imposer aux médecins, il la partageait avec sa femme. Comme le doge de Venise qui jetait son anneau dans les vagues, Cousteau, en l'épousant, épousait la mer.

— Elle est fille, petite-fille, arrière-petite-fille de marins. Ses grands-pères des deux côtés étaient amiraux. Elle avait un passé maritime et pas moi. Elle m'accompagne toujours sur la *Calypso*. Je ne l'ai jamais vue broncher à la mer. Plus il fait mauvais, plus elle est gaie... Simone aime la mer et moi l'eau.

Cousteau le ressuscité fut affecté de nouveau à Toulon, avec ses bras neufs. A l'École des Officiers Canonniers.

Il passa du croiseur-école *Pluton* au croiseur *Suffren*, au croiseur *Dupleix*.

En 1936, il mit ses premières lunettes sous-marines. Et il découvrit son domaine. Il n'était plus fait pour les grands bateaux avec leur équipage de centaines d'hommes et leurs canons braqués vers le ciel. Il choisit les poissons. Son ami Philippe Tailliez l'accompagna dans cette découverte.

Le commandant Cousteau célèbre avec émotion son compagnon.

— Philippe est à la fois un nageur, un sportif, un poète. Nous avons raconté la même chose dans nos deux livres. Mais moi j'ai traité surtout le côté humain de la question, tandis que Philippe contait de façon plus poétique, plus rêveuse. Son livre a un charme merveilleux.

Cousteau multiplia les plongées sportives avec Tailliez. Cousteau et Tailliez étaient les Roland et Olivier des profondeurs. Ils essayèrent l'appareil que le commandant Le Prieur, pionnier en ces recherches, avait fabriqué dès 1932.

— Le premier appareil autonome, d'une simplicité angélique. Une bouteille d'air comprimé, un monodétendeur du commerce, un masque. Ensuite, j'ai essayé l'appareil anglais à oxygène : le Davis. Et j'ai bricolé un appareil à oxygène avec mes propres moyens.

Le commandant Cousteau fut victime de deux graves accidents, en 1938 et 1939. D'abord il ne les a pas compris : en France, personne ne connaissait encore la physiologie de la respiration de l'oxygène sous pression. Il ne l'élucida lui-même que lorsqu'il eut accès à des documents anglais.

⁂

Et maintenant déjà, 1939 : la guerre. Le *Dupleix* appareilla pour Oran, et, de là, pour Dakar.

Le commandant Cousteau retrouva ses réflexes d'officier de marine traditionnel, qui va au-devant de l'adversaire.

— D'Oran, le *Dupleix* appareilla pour Dakar. Il devait rejoindre la force X, une des deux forces qui donnaient la chasse au *Graf Spee*. Nous faisions sans cesse la diagonale Dakar-Natal avec un porte-avions anglais. Malheureusement c'est l'autre force, la force Y, qui est tombée sur le *Graf Spee* et qui l'a démoli.

Mais la guerre, avec la trajectoire de ses obus et de ses torpilles, ne pouvait pas l'arracher aux plongées sous-marines. Il les poursuivit à Dakar et retrouva la paix sous la mer.

Inlassablement, il poursuivit ses recherches : d'abord la chasse sous-marine, ensuite l'emploi de la photographie et du cinéma pour enregistrer ces chasses, enfin les études sur les appareils respiratoires qui permettraient de plonger plus profond.

Le *Dupleix* rentra à Toulon. Le 11 juin 1940, l'Italie nous déclara la guerre. Le 14 juin, notre escadre alla bombarder Gênes.

Au cours de cette expédition, deux faits ont frappé le commandant Cousteau et ont orienté sans doute ses idées futures sur la vie et le monde.

— Pendant le bombardement de Gênes, nous faisions un tir automatique. Le poste central employait tout ce qu'on appelle « les bras cassés » du bord : les tailleurs, les cordonniers, les cuisiniers... des braves types pacifiques, qu'on utilisait à recopier des données.

» Les ordres de l'officier de tir arrivaient au poste central par haut-parleur. A un moment donné, on devait tirer sur les usines Ansaldo. On recevait des pruneaux d'une batterie côtière. A la troisième salve on l'a muselée. Après, on a perdu l'objectif des usines. Soudain quelqu'un cria : « Mais maintenant, c'est en plein dans la ville !... »

» Aussitôt, ce qui m'a épouvanté, c'est l'explosion de joie de tous ces braves types. Et moi aussi, je le confesse, j'ai dû me défendre contre un mouvement d'excitation sauvage. De là, est venu mon amour pour les chiens. Jusque-là, je ne m'intéressais pas aux animaux domestiques. Mais, dès ce jour, je n'ai plus cru que nous avions le droit de nous juger supérieurs au moindre des animaux.

» Et voici le second fait. Quatre vedettes lance-torpilles italiennes se lançaient courageusement à l'assaut de l'escadre française. Les Français tirent dessus. La première vedette saute. Les trois autres continuent d'avancer. La deuxième saute. Les deux autres continuent. La troisième saute. La quatrième fait demi-tour.

Cette boucherie inspira du dégoût au commandant Cousteau.

— Après l'armistice, à Toulon, ce furent des scènes navrantes que l'Histoire cachera. J'étais de ces pauvres types qui essayaient de mettre un peu d'ordre dans cette foire monumentale.

Dans la Résistance le commandant Cousteau vécut deux années magnifiques.

— ... Magnifiques pour moi, mais pas pour ma femme qui restait dans l'angoisse. Je fabriquais des faux papiers. Je faisais passer des

agents en Italie. Je cambriolai moi-même une commission d'armistice italienne.

Après l'invasion de la zone libre par les Allemands, le commandant Cousteau chercha un alibi sous l'étiquette de biologiste et d'océanographe.

A Bandol, il tourna le film *Épaves*. Avec des moyens de pionnier, héroïquement rudimentaires. En utilisant des charges d'appareil Leica qu'il collait bout à bout, en chambre noire, pour obtenir toute la longueur de pellicule du film.

Cousteau monta à Paris pour finir le film *Épaves*.

Quand il apprit le débarquement, il gagna Megève à bicyclette avec cinquante kilos de bagages. C'était la première fois de sa vie qu'il utilisait pour ses déplacements « la petite reine ». Après cette performance, digne d'un Bobet du Tour de France, il rejoignit Marseille dans un wagon de primeurs. Et, de là, l'état-major de la Marine.

Après l'armistice, il exposa ses projets pour la fondation d'un Groupe de Recherches sous-marines de la Marine Nationale à Toulon.

Avec l'ingénieur Émile Gagnan, il avait mis au point ses nouveaux appareils à Paris. Il les avait réalisés dans l'hiver 1942-1943. Il avait utilisé les deux premiers prototypes pour tourner le film *Épaves*.

A la Libération, il disposa ainsi d'un appareil entièrement automatique qui lui permettait de descendre aussi profond qu'un scaphandre à casque, mais avec une agilité supérieure. En 1944, il avait atteint soixante-deux mètres !...

Enfin, en décembre 1944, naquit des profondeurs le G.R.S. (Groupe de Recherches Sous-marines), où nageait le trio Cousteau, Dumas, Tailliez.

— Pour convaincre la Marine, mes laïus avaient été impuissants. Je leur montrai le film *Épaves*. Ils acceptèrent. Je découvris la puissance du cinéma.

C'est le cinéma qui parla le plus fort en faveur de Cousteau et de ses recherches. C'est lui qui ouvrit les yeux et les oreilles des pouvoirs.

Le 1er janvier 1947, Cousteau armait la première annexe flottante du groupe : l'aviso *Ingénieur-Élie-Monnier*. En 1948, il accompagna la première mission du professeur Picard aux îles du Cap-Vert avec le premier batyscaphe *F.N.R.S. 2*.

Pendant quelques années, il devint cinéaste. Il promena la caméra dans ce monde sous-marin dont, avec une obstination acharnée, il venait de forcer les portes. Il devint l'homme-lumière de l'envers des vagues.

Les films se succèdent : *Par dix-huit Mètres de fond, Épaves, Paysages du Silence, Le sous-marin Rubis, Les Phoques du Sahara, Autour d'un Récif*. Son premier film en couleurs : *Carnet de Plongée*.

Ainsi, des profondeurs de la mer, montaient jusqu'au grand public les images d'un monde inconnu.

En échange de tant de travaux, le commandant Cousteau reçut un

cadeau au nom de légende, qui semblait venir vers lui depuis les lointains de la mer homérique : la *Calypso*.

Ici, le commandant Cousteau me dicte un message de gratitude dont il ne faut pas distraire un mot :

— Le passage des activités de plongée dans le cadre de la Marine aux activités de recherche océanographique beaucoup plus générales qui furent celles de la *Calypso* depuis 1951, représente un changement radical dans ma vie et dans les travaux de mon équipe : avoir pu disposer d'un bateau moderne et bien outillé, alors que la France ne possédait plus de navire océanographique depuis le *Pourquoi pas ?* de Charcot, C'est une chance qui m'a été offerte, une chance comme bien peu d'hommes en ont rencontré dans leur vie. Je garderai une profonde reconnaissance aux amis qui m'ont donné cette chance.

» Leur geste était à la fois un geste de rare amitié et un acte de foi dans l'avenir de nos travaux. C'est au nom de mon pays que j'aimerais pouvoir les remercier.

» Sans la *Calypso*, rien de ce qui a suivi n'était possible. C'est autour d'elle, pour elle, que s'est ensuite cristallisée l'aide complémentaire des industriels français et étrangers, puis des pouvoirs publics.

Le commandant Cousteau laisse flotter sa pensée avec nostalgie vers les premières batailles pour la *Calypso*.

— Pendant plusieurs années, nous nous sommes battus seuls. Nous n'avons reçu les premières subventions de l'État qu'à partir d'avril 1954. Pourtant, en 1951-1952, nous avions accompli des missions où nous invitions des savants gratuitement à bord.

Il évoque pour moi ses fouilles au Grand Congloué, près de Marseille, et en Grèce. Et les deux croisières dans l'océan Indien, en 1954 et 1955, cette fois pour l'État. Et toutes ces années de lutte avec un équipage splendide.

Pour laisser derrière lui un témoignage sur ces vingt années de plongée, comme un trophée planté dans la mer, il a tourné avec son équipe le film *Le Monde du Silence*.

Il éclate de gratitude et de certitude.

— Ce film est venu comme un fruit mûr. L'année d'avant, il n'était pas possible, l'année d'après c'était trop tard. Nous sommes partis avec des éclairages très en avance, avec des caméras très au point, avec des scooters sous-marins perfectionnés... Pendant les quatre mois du tournage, nous sommes allés d'endroits repérés en endroits repérés : nord de Madagascar, golfe d'Aden, golfe Persique, mer Rouge, Crète.

La récompense, c'est la ferveur unanime de la critique et du public. C'est ce coup de téléphone qu'il reçoit devant moi et qui lui annonce que, dans les cinémas d'exclusivité, *Le Monde du Silence* remporte le meilleur coefficient de fréquentation : 81 p. 100.

— Je ne croyais pas que ça intéresserait le public à ce point !

Mais le commandant Cousteau n'est pas homme à s'alanguir sur une

extase. Son œil des profondeurs découpe déjà le plus lointain avenir en tranches. Et ces tranches sont des tranches d'océan.

— La plongée maintenant, je la reléguerai au rang d'un outil comme les autres. Maintenant, nous espérons pouvoir ramener des documents photographiques par centaines des fosses les plus profondes de l'Océan... Ensuite, on partira à la conquête de cette zone qu'on appelle « le plateau continental », et qui s'étend jusqu'à deux cent cinquante ou trois cents mètres en bordure des continents.

« Et après... Et après... » C'est le mot des enfants qui réclament la suite d'une histoire merveilleuse. C'est aussi le mot du commandant Cousteau qui nous fait cadeau d'une partie de la planète que les hommes croyaient interdite à jamais.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LA BELLE DAME SANS MERCI

La critique théâtrale d'aujourd'hui manifeste généralement, en face des pièces qui lui sont présentées, une assez grande unité de vues. Il est assez rare qu'elle se partage en camps opposés, que les éloges et les blâmes s'affrontent véritablement. Ce n'est sans doute pas surprenant : d'abord, parce que beaucoup de pièces sont évidemment bonnes, ou évidemment mauvaises, et que leur qualité ou leurs faiblesses se révèlent au cours de la cérémonie de la « générale » de telle manière que prend forme un véritable jugement collectif dont les appréciations individuelles ne constituent que des nuances. Lorsqu'il arrive, ce qui est aussi assez fréquent, que le spectacle proposé soit bon dans certaines de ses parties, et mauvaises dans d'autres, l'impression moyenne, qui en résulte est elle aussi partagée par la plupart des spectateurs, et les critiques sont d'abord des spectateurs. Peut-être faut-il penser aussi que le théâtre soulève moins de passions aujourd'hui qu'il ne faisait autrefois, au temps où les camps exclusifs et jaloux se prononçaient catégoriquement pour les classiques, ou pour les romantiques, conspuaient Hugo au nom de Racine, sifflaient Mme Rachel pour soutenir sa rivale. Je crois bien qu'au temps de la jeunesse de Sarah Bernhardt encore, pendant que certains criaient au génie, d'autres imprimaient qu'une médiocre débutante au Conservatoire eût mieux joué le rôle. Aujourd'hui, il n'y a presque plus d'exemple de telles contradictions. La quasi-unanimité qui est presque de règle (ne provient-elle pas aussi de ce que nous ne jugeons plus selon une esthétique *a priori*, selon des préceptes d'école, mais selon l'impression reçue) ne se défait que dans des cas exceptionnels et extrêmes : parfois, lorsqu'il s'agit de pièces légères, construites et écrites en vue de la seule réussite commerciale, qui plaisent à certains critiques par l'habileté du métier qui s'y révèle tandis que d'autres sont irrités par ce que le genre a de conventionnel ; parfois, lorsqu'il s'agit d'expériences insolites, d'ouvrages dits « d'avant-garde » qui paraissent à certains obscurs, choquants ou prétentieux pendant que d'autres y sont sensibles à l'originalité du ton, aux promesses de renouvellement apportées par le langage, le thème, la mise en scène ou le jeu même des acteurs.

La nouvelle pièce que M. Jean-L. Lemarois a donnée au Théâtre Hébertot et dont le titre, *La Belle Dame sans merci*, a été pris au poème mélancolique d'Alain Chartier, n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces catégories : et pourtant elle a eu la bonne ou la mauvaise fortune de susciter chez ses juges des réactions nettement opposées. Dans le camp de la sévérité, M. Robert Kemp (*Le Monde*) a été le plus sévère. Mme Marcelle Capron (*Combat*) et M. Jacques Lemarchand (*Le Figaro Littéraire*) ont au contraire loué chaleureusement. M. Jean-Jacques Gautier (*Le Figaro*) n'a guère fait porter ses critiques, dans un spectacle dont il a reconnu la qualité, que sur l'intention d'une scène. Je dois dire que je me range sans hésiter auprès de ceux qui ont aimé *La Belle Dame sans merci*, en quoi je vois, presque au terme d'une saison qui nous a donné beaucoup de déceptions et de semi-déceptions, une des pièces les plus brillantes et les plus intéressantes de ces derniers temps.

On peut, certes, préférer des ouvrages d'une construction plus serrée, plus rigoureuse. La pièce de M. Jean-L. Lemarois avance d'une démarche un peu sinueuse, allant tantôt vers l'arlequinade, tantôt vers le drame cruel, joignant ses épisodes les uns aux autres d'un lien souple et un peu lâche, faisant passer et s'évanouir sur un fond un peu mystérieux des apparitions gracieuses, dangereuses, pathétiques. Je ne crois pas que ce soit là le signe d'une inaptitude de l'auteur à réaliser son dessein. Il a fait ce qu'il a voulu faire, et ce je ne sais quoi d'un peu nonchalant, d'un peu flou contribue puissamment à la grâce d'un ouvrage que baigne une lumière dorée et rêveuse, dans les tons tendres et cruels de Watteau. J'ajoute que le thème est un véritable trésor de ressources poétiques, et que le langage est d'une qualité rare.

Le rideau se lève sur le plateau nu d'un théâtre italien du XVIIIe siècle, avec ses chandelles et ses loges sur la scène, sur le plateau du théâtre de Bergame où une troupe de commedia dell' arte se prépare à donner une représentation. Au fond de la scène obscure, dans un rais de lumière irréelle, passe une belle dame masquée dans une robe de l'*Enseigne de Gersaint*, suivie par un Arlequin suppliant qui se traîne sur les genoux. La belle dame se détourne un instant, et puis reprend sa marche inexorable. L'Arlequin vient vers nous sans un mot, installe une échelle, et sans un mot se pend à une corde qui descend des cintres. A l'instant même, dans l'éclat du hautbois et des guitares, la troupe piaffante et rutilante, le docteur et le matamore, Dame Fulvinella, Léandre, Isabelle et Colombine, arrivent pour répéter la parade. La pendaison était donc un jeu de scène. La troupe le croit d'abord : il s'agit du « numéro » classique d'Arlequin pendu, et l'on plaisante et l'on travaille aux pieds de cette forme immobile. Un cri soudain. Arlequin est mort. Il s'est suicidé.

Il n'est pas le premier. La « troupe sans nom » est dirigée par une femme mystérieuse, une grande dame porteuse d'un sauf-conduit du régent, qui règne sur elle avec un despotisme subtil, une redoutable dou-

cœur. Avant l'Arlequin de Bergame, un autre Arlequin désespéré était déjà mort à Lucques : et voici qu'un nouvel Arlequin se présente, un jeune garçon fou de théâtre, Gino : « Il a le front, il a les yeux, il a le menton... » Devant la troupe épouvantée, la Dame sourit et l'accueille.

Andreolo — le docteur — et Léandre essaieront bien de le mettre en garde. Il lui expliqueront comment ses prédécesseurs ont été séduits, conquis, puis dédaignés, voués à une humiliation soudaine et au désespoir. Il ne croit rien. Il a confiance en lui. Il a raison. Car il ne lui faudra pas longtemps pour deviner qu'il a triomphé de l'épreuve, qu'il est hors de péril. Il ne subira pas le sort des autres. Il est aimé.

La Dame — Madame, comme on l'appelle — rayonne d'amour, éclate d'amour. Un printemps d'amour fait éclore en elle la générosité, l'amitié, la bienveillance pour ceux qui l'entourent et pour le genre humain tout entier. Elle ne blessera plus, elle n'humiliera plus, elle n'abaissera plus. Le malheur et la méchanceté sont un passé maudit qu'elle exorcise. Elle, la fière, la distante, l'inaccessible, elle se livre, elle nous confie son secret en le confiant à Andreolo. Elle a, autrefois, aimé un jeune comédien italien. Elle a quitté la cour du régent pour le rejoindre dans Naples, son pays. Elle l'y a trouvé agonisant : il ne l'a même pas reconnue. Il est mort. C'est pour le continuer, pour vivre dans l'air qu'il avait respiré, qu'elle a pris sa place à la tête de la troupe désemparée. Mais l'absurdité intolérable de son malheur a fait d'elle un monstre, qui a assouvi sur tout ce qui l'entourait, sa haine, son besoin de vengeance. Que tout le monde souffre, que le malheur qui a emporté le charmant Gelose devienne la loi de l'univers. Mais voilà que Gino est apparu. La même voix chaude, la même ardeur à vivre et le même sourire. Dans son nouvel amour, Madame a renoué le fil de l'ancien, elle est restée fidèle à l'ancien. Elle est réconciliée, elle est ressuscitée, et tout ressuscite autour d'elle.

Que voudrait-elle maintenant ? Quitter la troupe en la couvrant d'or, aller se cacher avec Gino dans « un parc clos de murs », dans un château de France, loin de tout, près de lui. Mais Gino est aimé, donc despotique, et il est brûlé du jeu de la comédie. Il faut donc que Madame accepte de rester à la tête de la troupe, prisonnière de ce petit univers brillant et joyeux où rôdent, elle le sait bien, les fantômes des Arlequins qui sont morts à cause d'elle, les fantômes du passé, les fantômes du mal. Elle sent la menace. Gino, lui, ne la sent pas. La fuite de la touchante petite Marceline qui l'aime sans le lui avoir jamais dit, et qui ne peut supporter de le voir comblé par l'amour de Madame, fait seulement passer sur son bonheur l'ombre d'un nuage léger. Mais Andreolo est là.

Andreolo est le vieil acteur-auteur aigri, qui n'a jamais pu faire jouer ses pièces que sous les sifflets, qui n'a jamais eu de talent et qui n'a même plus le goût d'écrire, qui garde seulement, quelque part dans les bagages de la troupe, ses manuscrits, promesse sans espoir, ses manuscrits que Madame a toujours méprisés, et au moment où Madame, dans sa bonté

toute neuve, lui permet d'aller les chercher, lui annonce qu'ils vont courir leur chance, il découvre qu'ils ont été perdus. Il n'en faut pas davantage. C'est l'échec qui fait la haine. Madame a été conduite par la haine aussi longtemps qu'elle a été hantée par sa révolte contre la mort de celui qu'elle avait aimé. C'est l'échec théâtral, l'ambition déçue, qui font la haine d'Andreolo. Il prend le relais du malheur. Ce n'est pas difficile. Il n'a qu'un léger coup de pouce à donner. Il lui suffit de révéler à Gino un petit coin du passé, de lui découvrir que la petite Marceline a été délibérément livrée au bellâtre Sporco par Madame, parce que Madame ne pouvait pas tolérer que Marceline eût un fiancé et fût heureuse. Voilà l'amour de Gino non pas détruit — car il aime toujours — mais empoisonné. Comment pourrait-il maintenant vivre, être heureux auprès de Madame, avec entre Madame et lui l'image de ce que Madame a fait de Marceline ? Les armes du mal ont pu tomber des mains de Madame. Andreolo les a reprises. Gino lui aussi se pendra, comme les autres Arlequins.

En contant cette histoire en même temps légère et cruelle, cette tragédie dansante, j'ai peut-être donné au lecteur quelque idée de la richesse du thème, non pas de l'élégance, de la discrétion, de la grâce avec lesquelles il est traité. Je n'ai pas dit non plus les contrepoints qui y sont apportés par d'autres personnages, plus ou moins étroitement mêlés à l'action autour de laquelle ils brassent la vie mouvante de la troupe. Enfin, je laisse de côté un aspect de l'ouvrage qui n'est certes pas négligeable, et auquel l'auteur attache sans doute une importance toute particulière : les personnages ne sont pas ici seulement des personnages, ils ont aussi une fonction symbolique. La Dame énigmatique, tour à tour douce et cruelle, cruelle et douce à contretemps, fascinante et décevante, balancée du bien au mal dans une absurde et fatale oscillation, c'est la vie elle-même, la vie qui appelle Gino et sur laquelle Gino vient se briser. Et il me semble que c'est aussi la mort, ce qui n'est pas contradictoire, puisque la vie porte la mort en elle, comme Madame. Si je ne traite pas ici plus longuement de cet aspect de l'ouvrage, c'est que, si intéressant qu'il puisse être, il offre matière à des réflexions qui suivent le spectacle plus qu'il n'est nécessaire au spectateur pendant le spectacle lui-même. Car, réduite aux situations, aux sentiments, qui se nouent et se dénouent entre les personnages, la pièce se suffit parfaitement à elle-même.

J'ajoute qu'elle constitue un spectacle ravissant ; les décors de M. Marillier — que ce soit celui du plateau nu, avec son ouverture sur une place italienne baignée tour à tour de soleil ou de nuit, ou le palais enchanté où l'on joue une scène de Marivaux à la lueur vivante des vraies chandelles — sont merveilleux ; les costumes de M. Marc Doelnitz sont colorés, éclatants, heureusement contrastés, les robes de Madame admirables. M. Maurice Jarre a composé pour la pièce une musique tour à tour forte et rêveuse, délicate et coruscante, d'une très haute qualité. Enfin, l'interprétation est d'une très haute tenue. M. Yves Deniaud,

qui a su donner son style au personnage d'Andreolo, est inoubliable dans le grand monologue où l'acteur-auteur raté règle ses comptes avec le public et la critique. Mme Claude Gensac, admirable comédienne, donne à Madame sa grâce, son mystère, ses mouvements prompts et dangereux et de fort beaux accents de passion heureuse et sincère ; Mlle Mireille Calvo joue le rôle de Marceline avec une intensité dans l'émotion, une force pathétique surprenantes dans ce corps frêle de petite fille ; Mlle Danielle Rivière est une Isabelle fort belle et gracieuse, assez secrète, et chante fort bien ; M. Jean-Jacques Delbo est un matamore sonore et puissant, plein de verve ; Mme Marguerite Ducouret est fort drôle ; M. Van Doude a la poésie du Gilles de Watteau et M. Michel Bouquet, tour à tour chaleureux et désenchanté, joue le personnage de Gino avec l'autorité, la précision, l'animation, le rythme, la force et la poésie du grand comédien qu'il est. Je ne vois pas de spectacle qu'on puisse actuellement recommander plus assurément aux gens de goût.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

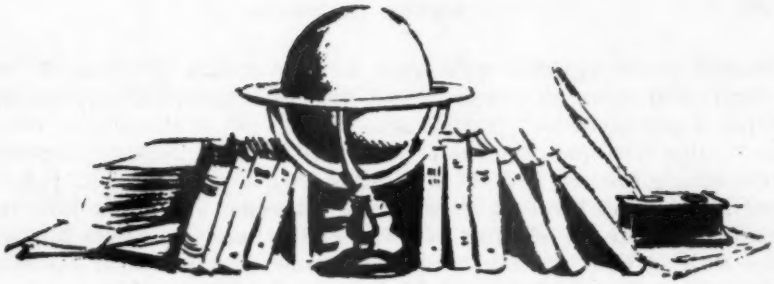
MORT D'UNE LIBERTE

par Jacques Kayser *(Plon)*

Jacques Kayser, qui depuis de longues années s'intéresse aux problèmes de l'information, ne croit pas à l' « objectivité ». Il a raison, philosophiquement : aucun homme n'est un pur esprit, toute créature est largement conditionnée par son milieu. Son point de vue est beaucoup plus discutable si l'on entend « objectivité » dans un sens plus modeste et quotidien, comme la faculté de considérer un fait ou un événement sous divers angles, de donner parfois raison à son adversaire et de ne pas accepter nécessairement l'interprétation qui vient d' « en haut ». De même, il serait très raisonnable de soutenir que la « liberté » dont Jacques Kayser déplore la « mort » est une liberté idéale, que nous refuse le déterminisme, et qui n'a jamais existé. L'on pourrait enfin se demander si le recours à l'État que l'auteur envisage dans certains secteurs, pour égaliser les chances du faible et du fort, ne risque pas de conduire la communauté tout entière de Charybde en Scylla. Ces remarques n'enlèvent d'ailleurs rien au grand intérêt du livre. La presse, de par sa nature même, est un enfer pavé de bonnes intentions. Et cet enfer, ainsi que le démontre irréfutablement Jacques Kayser par des faits puisés à toutes les sources nationales et internationales, est passé comme presque toutes les entreprises du monde, du stade artisanal au stade industriel. La « lutte contre l'ignorance » a eu pour contrepartie la standardisation de l'information. La diminution rapide du nombre des quotidiens français (1914 : 48 à Paris, 269 en province. 1955 : 11 à Paris, 123 en province) est le reflet d'un phénomène universel. Tout ce processus, ou plutôt cette révolution tend à identifier la « liberté de la presse » avec la propriété de l'usine à idées. Il y a cinquante ans, un Clemenceau, un Zola pouvaient encore soulever l'opinion par la seule force de leur conviction individuelle. Aujourd'hui, le lancement d'un grand journal — quelle que soit sa couleur — implique la mobilisation d'un milliard de francs.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 152.)



DE LÉAUTAUD A HENRY BIDOU

par MARCEL THIÉBAUT

Il faut être naïf pour croire que Léautaud n'était pas sentimental ou plutôt pour ne pas voir qu'il avait commencé par l'être. Toute sa destinée s'explique par ce trait. Gourmont d'ailleurs qui le connaissait bien ne s'était pas trompé là-dessus. L'histoire de Léautaud ? celle d'un homme tendre, timide, humilié, blessé qui finit par composer une caricature de lui-même avec ses refoulements et ses révoltes.

Spectateur enfantin des coucheries de son père, Firmin Léautaud acteur et souffleur, le jeune Paul avait été indigné par ces chienneries, l'amour en resta pour lui à jamais pollué. *Grandes saletés*, songeait-il encore, adulte, après les étreintes. Scandalisé aussi par le comportement de sa mère, une « *cascadeuse* » qui ne lui avait pas donné de tendresse. Puis dégoûté par son propre destin. La pauvreté, la pauvreté toujours. La nécessité de faire des besognes. Des besognes qu'il jugeait indignes de lui : commis d'administrateur, clerc d'avoué — puis secrétaire de revue. *Le Mercure* l'amusa d'abord comme un « guignol », puis lui donna la nausée. Ce flot de vanités qui passe dans une salle de rédaction, tous ces êtres gonflés de leur importance — auxquels il devait d'être nourri certes [1] mais mal, il les prit en horreur.

Personne ne l'avait ménagé. Son père le battait. Il aurait tellement voulu que son père l'aimât. En songeant au jour (unique) de son enfance où Firmin l'avait « *câliné* » il *défaillait* d'émotion, des années plus tard. Les femmes ? ses femmes ? Il fut le mal aimé, elles ne le trouvaient pas beau, elles lui disaient « vous êtes un imbécile », ce qui était naturel : il ne réussissait pas à gagner de l'argent.

Ecrivain, dans sa jeunesse on lui avait promis le Goncourt pour une

1. *Journal*, 5 mai 1938 : « *Si le* Mercure *tombait, quel serait mon sort ?* »

tranche d'autobiographie qu'il avait nommée roman. Il vécut de cet espoir pendant un an ; mais il n'eut pas le Goncourt. Critique dramatique il put accumuler pendant seize années des articles d'une verve incroyable sans que personne le remarquât — sauf quelques lecteurs peut-être, perdus au fond de la province, et qui se taisaient. Il prit le parti de fuir les hommes, se replia sur lui-même. J'ai connu jadis un vieux monsieur qui affirmait avec violence sa haine des automobiles et des femmes. Ceux qui le connaissaient savaient qu'il désirait posséder une voiture et qu'il avait adoré des femmes ; lui l'avait oublié.

Ainsi Léautaud. Dans la série des Diogènes il fut le plus réussi de notre époque. Les intimes protestent contre l'idée qu'il s'était composé un personnage. Léautaud un personnage ? lui la sincérité même ! On dit bien des bêtises au nom de la sincérité. Comme si certains êtres n'en avaient pas dix en dix minutes. Entre deux mouvements de tendresse, il suffit de cueillir l'élan d'amertume, de le réchauffer, de le déployer et finalement de lui donner place dans un « journal », si l'on pratique cette occupation, pour que la métamorphose commence. Le journal peut être un moyen d'exploration, mais aussi de composition. Léautaud s'est composé en écrivant (« *Je fais de moi tout ce que je veux* »). Avec de petits mouvements d'humeur accumulés il s'est fabriqué une grande haine des hommes, des femmes et de tout.

Sa consolation : les chiens. C'était rester près de la sagesse populaire : « Dieu donna à l'homme la femme, puis pour le consoler il lui donna le chien ». Dans son ermitage de Fontenay-aux-Roses Léautaud s'entoura de tendresses à quatre pattes (150 chiens, 300 chats). On est en train de construire là-dessus des théories philosophiques. Est-ce nécessaire ? Son cas est simple : les bêtes le consolaient.

Pas assez pourtant pour qu'il fût heureux. Il en était même très loin, avait choisi de se meurtrir. N'ayant pas ce qu'il souhaitait, il refusait tout. Vivait seul bien qu'il préférât la compagnie d'une amie. Ecrivait des confessions exhibitionnistes, bien qu'il fût pudique. Se proclamait comblé quand il avait « envie de se pendre ». « *On en arrive à se faire un bonheur de ses déceptions* » marmonnait-il. Oui, mais un bonheur de vinaigre qui le portait à traiter les autres comme il se jugeait traité lui-même.

Il dénudait leurs plaies comme les siennes, affirmait qu'il était plus agréable de dire du mal que du bien. Devenait froidement méchant. Le bien c'est trop vite dit ; le mal source inépuisable. S'il avait entendu quelqu'un prononcer une phrase ridicule, si on lui avait conté une canaillerie, il tenait à ce que le nom du coupable figurât en toutes lettres dans son journal. L'amitié même n'était pas une protection, *au contraire*. Il a été féroce pour certains amis : Schwob, Valéry.

A ses yeux procéder à de telles exécutions c'était se faire l'instrument de la justice. Juste vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de lui-même, c'est-à-dire implacable. J'ai eu envie de coucher avec ma mère — j'ai

souhaité sa mort pour renouveler mon inspiration[1]. Je me suis moqué du cadavre de mon père. L'humanité peut disparaître, je ne m'en soucie pas. Est-ce que je le tais ? Je le proclame. Il ne le proclamait pas d'ailleurs sans vanité, une vanité faite de bile et de masochisme.

A force de se blesser, il avait réussi de cal en cicatrice à se fabriquer une peau d'éléphant. Un jour vint où il crut à tout ce que son génie de la fabrication lui inspirait. Il pouvait répéter sans mentir « *Je n'ai jamais souffert de rien du tout* ». Lui qui avait « *haï les vies médiocres* » il acceptait, sincère, son logis crasseux, ses vêtements ridicules, l'obscurité, la pauvreté. Sincère ou presque, car sa seconde nature n'avait pas tout à fait étouffé la première ; à le lire on le devine.

Quelque temps avant sa mort, un jour dans un foyer de théâtre, il se regarda longuement dans une glace. Il était accoutré comme un vieux polichinelle, mais ne se savait pas ridicule, pense M. D. qui l'accompagnait. Je ne vois pas ainsi la scène : il venait de faire le point, de retrouver une fois de plus le premier Léautaud. « Voilà donc ce que j'ai fait de moi », se disait-il, comme Dorian Gray vieillissant devant son portrait.

Quand il eut près de quatre-vingts ans Robert Mallet le traîna devant la radio et fut sur le point de changer son destin[2]. En une semaine celui qui avait toutes les chances de mourir inconnu fut célèbre. Trop tard pour tuer en lui l'ennemi de lui-même. Il y avait déjà cinquante ans qu'il avait écrit « *J'ai tant rêvé de gloire !* » Octogénaire il n'avait plus aucune envie d'arracher la peau d'éléphant. Il resta figé dans la composition de ses malheurs.

Quand il avait décidé, un demi-siècle plus tôt, de ne s'occuper que de lui, quittant dix fois par jour sa casserole ou son jardin pour écrire son journal, on aurait pu croire qu'il se réfugierait dans l'autoanalyse ; mais ce n'est pas ainsi qu'il concevait le souci de soi-même. Il ne s'intéressait qu'aux premiers mouvements, fût-ce ceux de la sensibilité. Aussi le pittoresque du personnage qu'il avait modelé ne fut-il jamais compromis. L'examen intérieur annule la notion de comique, dissout les ridicules, abat la cloison qui sépare d'autrui, ponce les jugements. Léautaud, écrivant sur lui-même, ne fut attentif qu'à ses impulsions, ses colères ; il refusa d'en analyser les motifs ; il fut toujours aussi simple que Samuel Pepys. Alors que la personnalité des journalintimistes s'aère et se spiritualise par la méditation, il resta, lui, aussi compact qu'un personnage de farce.

Tel il apparaît, dans tous ses écrits. Ses écrits qui ne furent jamais que ses mémoires. « *Je ne peux écrire sur un autre sujet que moi. J'ai besoin de me raconter, de tout dire.* » Son roman, ses essais, ses chroniques, ce n'est que lui, Paul Léautaud, dense, vivant, fascinant comme

1. « *J'ai été dans sa chambre et je lui ai dit : « Ecoutez. Laissez-moi rester. » « Savez-vous ce qu'il me faudrait ? Que ma mère mourût. Quel beau pendant à* In Memoriam. »

2. Voir *Revue de Paris* de février 1952.

Harpagon, M. Jourdain ou Alceste qui passent comme des boulets au milieu de leurs comparses.

De ce point de vue sa réussite la plus déconcertante ce furent ses chroniques théâtrales. C'est lui, « Maurice Boissard », qu'il installe toujours au milieu de la scène où l'on joue les pièces des autres. Premier personnage du grand théâtre occidental il s'agite, s'exclame, vitupère. Sur le plateau ou dans les coulisses. C'est dans les coulisses qu'on lui annonce la mort du professeur Nicolle. « Vous savez, Léautaud, il a beaucoup souffert. » Réponse « *J'en suis enchanté, j'en suis fort heureux. J'aurais été présent, je n'aurais pas levé un petit doigt pour adoucir ses souffrances.* » Suivent des considérations sur ce thème et des anecdotes — il les adorait. Quelques lignes seulement sur la pièce : *le* 13e *Arbre* de Gide.

Un autre jour il fonce sur Pasteur « *Une de nos gloires nationales* ». « *Oui mais les gloires nationales cela ne vaut jamais très cher et ne va jamais bien loin.* » Et la diatribe continue. Pasteur « *fort médiocre intellectuellement* », « *le monde scientifique est loin d'avoir pour lui l'admiration que l'on croit* », etc., etc. Est-ce de la sottise ? Il y a un peu de cela, mais aussi le goût pour les numéros de cirque — en l'espèce allumé par une pièce de Sacha Guitry, *Pasteur*. Pour Léautaud cette pièce n'a d'ailleurs aucune importance ; critique il pourrait dire pourquoi ; mais ce qui l'intéresse c'est que « *Pasteur y est montré comme le guérisseur de la rage.* » Oh ! Oh ! dit Léautaud, mais la rage existe-t-elle ? Eh bien moi, Léautaud, je ne le crois pas. Et vous verrez que j'ai raison. Une découverte ne vaut que pour trente ans. Elle sera loin la rage, en 1949, on ne saura plus seulement de quoi il s'agit. D'ailleurs « *la découverte scientifique n'est pas une preuve de génie, pas même d'intelligence, etc...* » Et il bougonne, fulmine, redouble ses attaques. Ah ! quelle belle réincarnation de monsieur Homais !

Un autre article, « *Ouverture de la saison théâtrale* » : M. le critique reprend son métier. Croyez-vous qu'il s'en réjouisse ? Pas du tout, il fulmine. Encore des pièces ! des pièces à voir ! Quel ennui ! « *Les mêmes auteurs occupent la scène. Les pièces sont toujours les mêmes. Quel changement ? Aucun. Pas même dans mes dispositions à admirer et à célébrer tout cela... Pourtant j'aime le théâtre, oui, mais j'aimerais jouer. Ah ! messieurs les acteurs arrêtez un moment. De grâce donnez-moi un rôle. Vous allez voir ce que je saurais faire.* » Cinq pages là-dessus avec bifurcation sur un autre thème : Ah ! si j'avais vécu au XVIIIe siècle. J'aurais été un gazetier, un faiseur de libelles... Mais revenons à mes dons d'acteur. Faites-moi jouer « *Je puis tout faire : faire rire ou faire pleurer. Donnez-moi un rôle... Un rôle d'amoureux. Un rôle d'amant sur le retour... Ou Chérubin. Si vous voulez je jouerai Chérubin* » etc... Tout cela est d'une rare drôlerie. Le tour est réussi. Enfin Léautaud est sur la scène. Du moins en esprit, car hélas il n'est ni acteur ni auteur, mais critique. Fin de l'article. Rideau.

Quelques pages plus loin une autre « chronique dramatique ». Refus total de M. Boissard de faire son métier. Il ne parle que de ses chats : Laurent, Chati, Monkey, Oscar. N'est-ce pas plus intéressant que le théâtre de M. Henry Bataille ? Quinze jours plus tard Léautaud improvise trois pages sur la rue Chabanais et sur un pensionnat d'enfants où loge un chien couleur chocolat et ne se décide qu'au dernier instant à parler des « *chefs-d'œuvre qui lui ont été proposés* » (sourire satanique). Suit un éreintement, un désentripaillement d'une pièce d'André Pascal.

Le Cœur dispose de Francis de Croisset ? Vite liquidé ce cœur pour faire place à une diatribe contre les auteurs militaristes et la glorification des morts héroïques. Que d'histoires pour les gens qui sont morts sur un champ de bataille ! Comme si tout le monde ne prenait pas ses risques ! Ainsi moi, Léautaud, je m'expose à de sérieux dangers, le théâtre pourrait brûler, je tomberais victime du devoir « *dans mes fonctions de critique dramatique* ». Et alors ? Alors on m'enterrerait. Mais comment régler mes obsèques ? L'article est dévié par la réponse. Boissard décrit ses obsèques (nous sommes en 1912 !) : pas de discours, pas de statue, pas de Panthéon. Le morceau est étourdissant de logique bougonne.

Au travers de ces foucades le critique proclame agressivement ses goûts et ses dégoûts. Il faut être simple, naturel. « *La tragédie française est la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain. Je me passe fort bien de Corneille et surtout de l'odieux Racine... Hugo, un monument d'ennui !* » Il ne s'attarde pas à expliquer. Haine de Bataille, de Porto-Riche, de Bernstein. Oui je déteste ça. Je suis comme ça. S'il conte une pièce, c'est huit fois sur dix sur le ton d'un procureur de la république. J'accuse. Il retourne les scènes comme des doigts de gant pour en faire jaillir le ridicule qu'il a tiré souvent de sa réserve personnelle. Il lui arrive d'être indulgent. On a des faiblesses. Mais en ce cas une œuvre détestable peut être épargnée au même titre qu'un chef-œuvre. C'est de la critique d'humeur ou de dépeçage.

Du journal « littéraire »[1] le meilleur — et ce meilleur est excellent — ce sont ses histoires à lui, ses fureurs contre sa maîtresse (« le fléau »), ses poursuites de chiens, ses rencontres, ses querelles, ses logis — ses coups de boutoir. Les Académiciens, « *de fameux hypocrites !* ». D. (c'est moi et non lui qui m'en tiens à l'initiale) *un homme qui déshonore la phtisie !* Bossuet l'incarnation de la bêtise ! France un truqueur ! Bloy un tartuffe ! Tout cela est absurde ou plein de bon sens, perspicace ou extravagant. Léautaud est homme de première impression. S'il est mécontent il cingle et ne s'attarde pas à méditer sur sa victime. Elle pourrait bouger, révéler un autre visage. Il aime les cadavres, se rue dans les maisons mortuaires ; avec ceux-là on est tranquille, ils ne changent plus.

Sa joie est de se croire libre. Il ne doit rien à personne, écarte les êtres

1. Sur le *Journal Littéraire*, voir *Revue de Paris*, février et juin 1955.

et les prestiges : « *C'est une force que de n'admirer rien* », (c'est aussi une bêtise). Tous les problèmes il les aborde de front dans un mouvement de charge. Ne veut pas s'attarder à en faire le tour. Il s'est choisi une fois pour toutes ceux qu'il aime : Stendhal, Molière, les écrivains du XVIIIe siècle. Hors de là il a le préjugé défavorable. Il affirme son goût de la justice, mais il ne pèse pas ses jugements. Lui seul a raison. Et dès le premier regard. Tout ce qu'il pense est bien. Il n'accepte ni la société, ni la nation. « *Il n'y a qu'une patrie, la vie.* » (Bon mot de théâtre, mais pour bouffon shakespearien.) L'église est une insanité, et les religions, et toute forme de spiritualisme. Il le dit brutalement, fréquemment, avec une hargne stupide. « *La sorte de bêtise qui résume toutes les autres, qui contient et englobe toutes les autres : la croyance religieuse.* » Il n'a aucune curiosité de ce qui ne lui est pas proposé par le hasard. Ne voyage pas, ne le désire pas. De Paris il connaît quelques petits groupes, ses voisins, les gens du *Mercure*, des auteurs. Il a creusé dans la ville quelques tranchées où il passe chaque jour. Il ignore le reste et si, d'aventure, une perspective inconnue lui est proposée il a des étonnements de petit provincial nigaud.

Le miracle est que sous ses fureurs, ses méchancetés, au-dessous de la peau d'éléphant, on devine encore, perdu dans les ruisseaux d'acide un brave homme, de saine logique. Il paraît si nature que, par moments, on est près de s'attacher à lui. Surtout peut-être parce qu'on aime son style. Il est direct, parlé : c'est une merveilleuse écriture parlée. Il monologue devant vous avec confiance comme devant un intime. Son souffle est inépuisable. Il crée de la cordialité par l'aisance du mouvement. Une cordialité de rythme. Surtout dans les chroniques de Boissard. Et ce n'est pas l'effet d'un hasard. Boissard écrit sur le théâtre, il a un mouvement de théâtre, cette impulsion qui se déclare au début du 1 et ne tombe qu'à la fin du 3. Du moins si la pièce est bonne. Mais même mauvaise on entend toujours un peu le tic-tac dramatique. Léautaud pour ses articles de théâtre suit le métronome.

« *Il est plus intéressant*, écrit-il, *d'avoir une vie curieuse que d'écrire n'importe quel livre. Ecrire des livres, même de très beaux livres, c'est à la portée de beaucoup. Mais être un individu rare, singulier, très tranchant sur l'ordinaire* », voilà qui serait le succès. Faut-il chercher ailleurs son secret ? Dégoûté de ses échecs, il a commencé par tirer de lui-même ce qui lui semblait détestable ou scandaleux. C'était sa révolte et son luxe. Puis il a longuement contemplé ce lui-même grimaçant. « *Me relire c'est une façon de penser à moi.* » Et de même que, sorti du théâtre, il ajustait, en mime, son style au style du théâtre, il s'est réajusté, perfectionné, à petits traits, en fixant ces images de lui qu'il avait tracées. Il est devenu, altération d'une tradition de famille, le souffleur de lui-même.

Il est mort ayant achevé son œuvre : vivant il croyait avoir dépassé l'immortel Alceste. Mais personne ne se trompe sur Alceste et l'on pourra

hésiter longtemps sur Léautaud. Il faut conserver la tête froide pour que l'amitié qu'il réussit quelquefois à faire naître, pour que l'admiration suscitée par certaines pages fortes et cinglantes ne nous conduisent pas à approuver sans réserve une composition souvent clownesque. Or ce clown est parfois proche du monstre. L'intérêt qu'ont suscité ses fameux entretiens je me demande s'il n'est pas suspect. Certes beaucoup ont apprécié une sincérité dont on a perdu l'habitude, mais d'autres en s'amusant de son égoïsme et de sa méchanceté l'approuvaient secrètement. Le féroce Alceste n'a trouvé son public qu'aux approches de l'extrême vieillesse, c'est-à-dire à une époque où la mode était déjà de détruire tout ce qui rend les rapports humains aimables ou possibles. Ecrivain excellent, acteur consommé, « personnage » ahurissant, riche à ses heures de sagesse populaire, mais condamnable pour maintes sottises et pour ses hargnes, on peut voir en lui bien souvent un esprit vif et plaisant, rarement un esprit fin, jamais un grand esprit.

Au temps où Léautaud écrivait ses chroniques dramatiques, qu'on ne lisait guère, un critique dominait nettement tous ses confrères par la vivacité de son esprit, l'éclat de son talent : Henry Bidou. En feuilletant le Théâtre de Boissard j'ai songé souvent à ces soirées où les deux hommes écoutaient passer le théâtre contemporain, mais l'écoutaient d'une oreille si différente. Si l'on pratiquait encore les études parallèles on pourrait être tenté par la confrontation de ces deux critiques, Léautaud employant si volontiers la méthode définie par Valéry : « *Ceci me plaît. Cela ne me plaît pas. J'aime la tête de veau. Je n'aime pas l'oseille. Je parie que ce livre sera totalement oublié dans dix ans. Je le désire et je commence à le détruire aujourd'hui* », Bidou professant que « *le beau est relatif, qu'il n'y a rien de moins durable que les opinions par quoi une génération tranche souverainement du beau et du laid* », déclarant qu'il faut comprendre et non juger.

Mais l'exercice se révélerait décevant car il arrivait que Léautaud justifiât ses admirations ou ses dégoûts et Bidou se conformait rarement aux règles qu'il déclarait respecter.

Je dirai donc simplement qu'au moment où dans tous les journaux on célèbre Léautaud je saisis l'occasion d'apaiser un remords, celui de ne pas avoir parlé plus tôt d'un écrivain excellent, qui a collaboré longtemps à cette revue, et qui est aujourd'hui très injustement oublié.

Le sort en effet n'a pas été équitable pour Bidou. Pendant quarante ans il avait ébloui ses lecteurs et ses auditeurs par son esprit, son intelligence extrême. Si l'on puise au hasard dans la masse de ses articles ou de ses livres, on en tire infailliblement des pages d'une ingéniosité, d'une pénétration étonnantes ; tous ceux qui l'ont approché ont été émerveillés par son universel savoir et l'incroyable agilité avec laquelle il en faisait usage. Il s'est avancé au plus près de la grande renommée, en a côtoyé longtemps la ligne, ne l'a jamais franchie. Il est mort pen-

dant la guerre (en 1943), il n'avait pas de veuve, la presse avait peu de papier et beaucoup de copie, les journaux amis paraissaient dans des vallées de montagne ou s'étaient « sabordés ». Bref Bidou entra instantanément dans ce fameux tunnel d'où la plupart des écrivains ne sortent jamais plus, celui-là même où Léautaud serait peut-être resté si le hasard ne l'avait servi, qui avait nom Robert Mallet.

Il faut rappeler d'abord, ce qui nous éloigne beaucoup du misanthrope de Fontenay-aux-Roses, que Bidou avait voulu entrer dans l'armée [1] ; fils d'officier il s'intéressait d'ailleurs plus à la stratégie qu'au commandement ; curieux de tout il voulait être attaché militaire dans des ambassades. Il pourrait ainsi étudier tranquillement Jomini, Clausewitz — et divers pays. Bon mathématicien il préparait Polytechnique lorsqu'à la suite d'un accident de cheval on dut l'amputer d'une jambe. Il renonça au bonheur, décida qu'il ne serait jamais aimé, que son devoir était de ne pas se marier, que personne ne devait soupçonner son infirmité et qu'il lui fallait tout comprendre (ou essayer) puisqu'il ne pouvait tout goûter. Pendant la guerre de 14 il fut correspondant de guerre pour le *Journal* et les *Débats*. On le vit passer dans d'innombrables tranchées, alourdi par cette jambe de métal que chacun était tenu d'ignorer. Ses chroniques militaires furent suivies pendant toute la guerre avec un intérêt passionné. Saint-Loup, interprète de Proust lui-même, déclare que Bidou est *le plus intelligent des critiques militaires*. Il commente longuement ses articles avec *une profonde admiration*. Les Allemands eux-mêmes le lisaient avec attention. Von Kluck confia un jour à un ami qu'après la guerre il voudrait étudier avec Bidou les causes de la défaite de la Marne.

Après 1918 Bidou demeura longtemps entouré de cartes d'état-major. Elles recouvraient en flots pressés ses boîtes de couleur (il était peintre), son piano (il était musicien) et déferlaient sur son bureau. Il écrivait l'*Histoire de la Grande Guerre*, un in-octavo de 700 pages truffé de schémas de manœuvres, qui représente un des exposés les plus lucides qu'on nous ait proposés de la Mondiale I — et *Opérations sur le Front Français*, un des derniers tomes de l'Histoire Lavisse. Dans d'autres domaines Bidou travaillait en sceptique. Dans celui-ci il ne voulut être que bénédictin. Il s'attacha à restituer tous les engrenages de l'immense machine, à suivre en officier d'État-Major scrupuleux les mouvements des plus petites unités. On sentait qu'il accomplissait ainsi religieusement (tradition de famille ou souvenir d'une vocation manquée) un véritable devoir d'état.

Hors ce domaine sacré où ses méthodes étaient celles d'un scrupuleux professeur de l'université de Paris ou de Tubingen, Bidou, travailleur acharné, devait écrire avec une liberté d'artiste ou de grand seigneur et traiter comme un moyen d'évasion sa prodigieuse, son universelle, son inlassable curiosité. Tout le monde ne s'éloigne pas du réel pour les

1. Il était né en 1873 à Givet. Il avait fait ses études à Reims et rue des Postes.

mêmes raisons. Giraudoux s'élançait dans la féerie par un mouvement naturel, heureux ; le plaisir ne lui semblait pas absent d'un univers qu'il paraissait fuir, il était de plain-pied avec son œuvre, semblable à elle. Il y avait à l'origine des fugues humanistes de Bidou une tristesse profonde, la malédiction de son accident, le besoin de trouver un refuge dans une curiosité qui pressée par sa volonté était devenue inapaisable. Il se fuyait par la découverte, transformée elle-même en un système de dégustation. Il cherchait, comme par jeu, à faire tomber les frontières qui séparent les diverses disciplines, convaincu qu'en rapprochant, fût-ce de primesaut, les sciences et les arts les plus divers, la peinture et la musique, l'histoire et la poésie lyrique, la botanique et la psychologie on peut découvrir des rapports utiles ou plaisants.

Il était professeur de géologie et d'histoire à l'Institut Catholique. Une des nombreuses paires de lunettes qu'il chaussait pour regarder le monde était celle du géologue-historien. A Paris il évoquait les palmiers qui avaient couvert la colline du Trocadéro, une Seine de deux lieues de large qui s'étalait de Montreuil au Kremlin. Place de l'Opéra il pensait au ruisseau qui vient de la rue de Provence. « Il passe sous la scène juste à la place du chef d'orchestre. S'il était sourcier ce fonctionnaire ne pourrait pas conduire. Sa baguette serait attirée par la rivière. »

J'ai fait un voyage en auto avec lui. Je croyais approcher d'une sous-préfecture, je pensais au déjeuner. « Nous quittons l'oolithe » disait Bidou « regardez à droite ce bouton de jurassique inférieur. » A sa voix la terre prenait un autre visage. Il discernait sous les forêts et les moissons les traces des drames géologiques, savait pourquoi cet étang s'était logé contre la pinède, pourquoi l'invasion arabe s'était engagée dans le schiste cristallin. Du désordre des accidents géographiques il tirait les secrets de l'histoire, de l'art et de l'agriculture. Il préparait alors l'*Art de lire le Paysage*. Mais avant d'en écrire un nouveau chapitre il devait envoyer sa chronique au *Temps*. Nous faisions un détour de cinquante kilomètres pour rejoindre la grande ligne. Installé près de la gare devant un guéridon il écrivait un article sur l'architecture auvergnate.

Ou plutôt il en écrivait la moitié qu'il jetait aussitôt dans la boîte aux lettres. « J'enverrai la fin ce soir de Nîmes. » Nous repartions. Pendant le trajet il mêlait la géologie et la musique, le lias et le contrepoint. Il avait publié un livre sur Chopin. Il écrivait régulièrement des feuilletons de critique musicale. Il préparait une série d'articles sur l'évolution de la musique tchèque. Il y avait des notes sur le sujet dans le fond de la voiture, auprès de sa boîte de couleur et de son chevalet. A Sainte-Maxime, au temps où la Côte des Maures n'était pas une annexe du Parc des Princes, il se plantait pendant des heures devant un paysage, le pinceau à la main. Sa peinture n'était pas bonne, mais, comme le lias, comme Chopin, comme l'art auvergnat, elle était pour lui un remède. Il se fuyait dans le paysage. Bon critique d'art d'ailleurs s'il était mauvais peintre ; il a écrit trente chroniques sur l'évolution de la peinture

moderne qui sont des chefs-d'œuvre d'ingéniosité. Perdus aujourd'hui dans de vieux numéros des *Débats*.

Épris de liberté il devait à la peinture une ration de liberté supplémentaire. Elle légitimait la possession d'un atelier. Y logeait-il ? ou chez la cousine qui lui gardait une chambre ? On ne pouvait le savoir. Il était insaisissable. Pour se délivrer de toute servitude il avait décidé une fois pour toutes qu'il ne savait pas téléphoner et le répétait, quand il fallait, avec une audacieuse assurance. Le plus souvent il n'ouvrait pas les lettres qu'on lui adressait ; elles s'entassaient, dans son vestibule, près des cannes.

Il croyait que le monde sert à *arriver* ; étant décidé, lui, à ne pas partir, il n'y allait pas. Il est difficile d'arriver, disait-il, sans avoir tué quelques personnes, et ne s'y sentait pas disposé. Ce n'était pas qu'il fût altruiste, mais son indifférence à l'égard d'autrui se couvrait d'un nuage d'affabilité. Nalèche, directeur des *Débats*, bougonnait parce qu'il refusait de se présenter à l'Académie. « Tous les critiques dramatiques de la maison ont été sous la Coupole. » Bidou en ne se présentant pas manquait à son devoir, trahissait le journal : « Je ne m'imagine même pas ce que peut être une visite académique » répondait Bidou, glacial et il partait dîner seul au Café de Versailles où il corrigeait ses épreuves.

Entre deux paragraphes il regardait les danseuses, curieux de savoir comment au passage elles se contemplaient elles-mêmes dans la grande glace en face de laquelle il s'était placé, cherchant à deviner leur caractère d'après la manière dont elles posaient la main sur l'épaule de leurs danseurs. Il crayonnait ces mains sur la nappe entre un schéma de bataille, une trajectoire de planètes.

Son indulgence pour les femmes qu'il ne connaissait pas était illimitée. Il aurait voulu être aimé par les autres ; en leur compagnie il s'animait, lançait des compliments travestis, promettait d'interroger pour elles les esprits, de faire tourner des tables, brillait de mille feux, se muait en abbé de cour. On pensait au XVIIIe siècle, il expliquait comment en écoutant les modulations d'une voix féminine on décèle le mensonge, parlait de ballets, de cuisine, de mode, d'astrologie, de chiromancie. « Laissez-moi regarder votre visage, je vais vous dire quelles sont les lignes de votre main. » Bref il offrait son cœur, convaincu qu'on ne le prendrait pas, croyant à un acte de charité si on l'acceptait. Au milieu de ces coquetteries désespérées, s'il pensait un instant qu'on ne l'observait pas, il effaçait instantanément les cent plis charmeurs qu'il avait posés sur son visage pour ne plus laisser voir qu'un masque de pierre.

Il ne parlait jamais de lui-même, mais tenait toujours à votre disposition le concert ou le spectacle de la veille. Critique dramatique il aimait le théâtre, en chérissait les illusions. « *Le théâtre ce sont des larmes répandues avec un contentement inexprimable... Le vrai but du théâtre c'est de faire oublier le théâtre* » et, bien que spectateur professionnel, très souvent il l'oubliait. Les « soirées » étaient pour lui une

seconde vie qui courait le long de l'autre. Il excellait à démonter une pièce, à en dégager les thèmes, à l'observer sous toutes ses faces, à faire chatoyer les meilleurs passages. Sans doute savait-il comme Léautaud que les mauvaises pièces sont les plus nombreuses. Mais au lieu de déchirer les auteurs il se plaisait à refaire leurs œuvres. Il allait chercher dans un coin de scène une intention négligée et la portait en pleine lumière comme le dramaturge aurait dû le faire. D'une pièce détestable il pouvait tirer une pièce charmante. Il chroniquait, il fuguait la critique, mais, même au milieu des mirages, ne méconnaissait pas ses droits. Il y avait toujours, au creux d'un paragraphe une petite phrase qui livrait sa pensée, mettait les choses au point. Il fallait le lire avec attention et s'emparer, une fois pour toutes, de son trousseau de clés.

Cette phrase — dard au milieu des fleurs — il plaisait aux auteurs qu'il avait parés de ne pas l'apercevoir. Ils se contentaient de ses brillantes variations sur ce qu'ils auraient pu faire. Bernstein, qui tentait de terroriser Bidou, fermait les yeux sur ces ajustements discrets (« *M. Bernstein n'en est plus à demander au spectateur ce qui lui plaît, etc.* ») se déclarait content des charmantes acrobaties exécutées au-dessus de ses pièces et proclamait partout : « Il n'y a qu'un seul critique : Bidou », ce qui lui donnait l'apparence d'être impartial à l'égard de cette critique qu'il haïssait. Et puis Bernstein prenait de belles vacances. Il ne lisait pas ces « feuilletons d'été » où Bidou ajustait malicieusement ses feuilletons d'hiver.

Il y a dans le cabinet du docteur Bidou, frère de Henry, une pièce tapissée d'albums où sont collés les articles du *Temps*, des *Débats*, de dix autres journaux et périodiques. La matière de cinquante volumes. Bidou a dédaigné d'en publier un seul. Quel dommage ! Je pense aux rafales d'essais indigents, de romans stupides qu'on lance intrépidement sur le public, à tant de thèses consacrées à des sujets absurdes. Et personne ne songe à dégager de la presse d'hier un « *Trente ans de Théâtre* » par Henry Bidou, qui offrirait du théâtre contemporain la vue la plus complète et la plus fine et proposerait sur l'essence et l'origine de la comédie ou du drame des réflexions originales et profondes. On y verrait des exemples parfaits de son art de raisonner par correspondances et comment il peut être utile de rapprocher Bataille de Frobenius, Bourdet de Vendryès, Francis de Croisset de Collé. Tout cela glissé, filé, murmuré avec une légèreté souriante ; la pensée court mais il ne faut pas courir trop vite avec elle si l'on veut voir clair au milieu de ces feux et contre-feux. Pour bien lire Bidou, ne pas oublier que l'essentiel est souvent insinué au passage, comme dans la chanson de Rosine.

A propos de la *Guerre de Troie* et du discours d'Hector, Bidou écrit « *M. Giraudoux a introduit la vérité dans l'éloge funèbre... Hector, ancien combattant fait aux morts un discours qui remet au point avec une pitié fraternelle l'idée de héros* ». Rien de plus, mais le secret est trouvé :

dérision des sentiments tragiques glissée sous le manteau de la tragédie.

Et que de beaux portraits d'acteurs ! Jouvet (« *Ses yeux obliquement fixés ont des lueurs, il boule les mots comme sous une dictée intermittente* »), Lucien Guitry (« *Son air de porter un secret, cette démarche lourde et simple à la fois, l'épaule et la tête baissées, avec un corps massif et sans bras* ») Sacha, Dullin [1], Réjane, Sarah Bernhardt, et j'en passe : quelle belle galerie on est sur le point de laisser perdre !

C'est dans les « feuilletons d'été » et dans les conférences de Bidou qu'on trouverait la matière de deux ou trois volumes — ils seraient passionnants eux aussi — qu'il faudrait intituler *Théâtre du Passé*. On y grouperait une belle série de feuilletons sur le théâtre au début du XVIIe siècle qu'il rapprochait ingénieusement de la Fronde « *parodie de Corneille mêlée d'atrocités shakespeariennes* », cent pages sur Molière ; des études sur tous les grands rôles classiques, les auteurs oubliés du XVIIe, du XVIIIe, les comédiens italiens, les tréteaux de la Foire, les romantiques, les dramaturges du Second Empire et de la IIIe. Et l'on pourrait y joindre la moitié des chapitres de sa grande histoire de *Paris*. Bidou y a donné au théâtre la place qu'elle occupait dans sa vie. Non seulement on y voit revivre les scènes disparues, de l'hôtel de Bourgogne au théâtre du Marais, mais auteurs et acteurs envahissent toute la ville. Dans ce curieux ouvrage les rois s'effacent devant les comédiens, les émeutes se résorbent entre deux premières.

Les innombrables articles de critique littéraire que Bidou, pressé par les « coursiers », se laissait, au sortir du lit, arracher page par page, et qui devaient s'essaimer dans les journaux et les revues ne livreraient pas si aisément les vues d'ensemble et ces preuves d'attention continue que, derrière un rideau de fugues, on trouve toujours dans ses études théâtrales.

Le théâtre, pour lui évasion dans un monde d'évasions, offrait à sa critique le terrain le plus favorable. Au milieu des livres il n'aimait pas à creuser ces puits de mines qui, après un long travail, donnent accès à l'univers d'autrui. Il aurait craint d'y retrouver un peu de lui-même et de retomber par l'effet d'une inévitable fraternité intellectuelle au cœur des problèmes qu'il avait choisi d'éviter. Aussi enfermait-il chaque livre dans un cadre, le traitait comme un solitaire qui ne pose aucun problème de famille et souvent se tenait pour satisfait de l'avoir conté avec ingéniosité. On pouvait se demander parfois, comme devant les assiettes-énigmes « Où est donc le critique ? » mais on tombait bientôt sur une phrase où l'écheveau le plus embrouillé était en un instant démêlé, le caractère le plus complexe révélé. La découverte que d'autres auraient « montée » il la laissait tomber comme un flâneur omniscient qui pousserait négligemment sous les yeux d'un détective un bijou que

1. A la fin d'un article sur Dullin, il écrit dès 1922 : « *Il ne manque à M. Dullin que l'engouement du public. Le succès lui viendra.* »

la police cherche depuis longtemps. A propos de Montherlant il écrit : « *L'essentiel est de prendre de la hauteur... L'idée qu'on prend de l'univers n'est que le point d'où on le regarde. De celui où se place M. de Montherlant, la maîtrise de soi a toute sa vertu et de solides mépris accordent le cœur et la raison.* »

S'il en est à la sensibilité de Chardonne, qu'on a coutume d'admirer, il n'objecte rien mais écrit comme par distraction : « *M. Chardonne a connu aussi M. Géraldy et comme il l'aime beaucoup il ne le peint qu'en une ligne. C'est un grand sacrifice fait à l'amitié.* »

Léautaud et Bidou ont un trait commun. L'un, après ses premiers échecs, l'autre après son tragique accident, ont travaillé à se reconstruire en masquant ce qui avait été chez eux « le premier homme ». C'était probablement le même : un sentimental. Ces exercices ne sont pas réservés aux écrivains. Par l'organisation de leur vie la plupart des êtres s'efforcent (inconsciemment il est vrai) de neutraliser les dispositions dont ils n'ont pas trouvé l'emploi et qui risqueraient de devenir chez eux des points douloureux.

Léautaud s'est recomposé d'après des schémas moliéresques, replié sur ses colères. Bidou s'est appuyé sur la conviction, commune à beaucoup d'écrivains de la génération symboliste, que nous vivons dans un monde d'illusions et de correspondances au-delà duquel on trouve des *régions mystérieuses où l'âme se confond avec la nature.* Quand on ne peut gouverner ni les faits ni les êtres, on peut tout au moins jouer avec leurs représentations. Bidou s'est évadé dans la connaissance. Mais en suivant cette ligne de fuite, il s'est si bien éloigné, aussi, de certaines de ses sincérités qu'il ne réussissait plus à les rejoindre. Il s'est peint dans ses romans ; ce sont des romans d'amour, mais il ne peut y retrouver le langage de ses émotions et de ses désirs ; refoulé, il adopte le lexique précieux, comme ces timides qui se réfugient dans le compliment raffiné ; *Marie de Sainte Heureuse, C'est Tout et ce n'est Rien* sont des œuvres cuisse de nymphe émue et gorge de pigeon. On ne saurait y trouver Bidou puisque comme Léautaud il avait barré les voies qui conduisaient en lui à l'homme sensible.

Ce qu'il a pu exploiter de lui-même c'est ce domaine de l'intelligence où la réalité ne pèse pas tout son poids : l'univers du théâtre et celui de la chronique. Dans ce genre qu'on croit à tort mineur il a produit une incroyable quantité de petits chefs-d'œuvre. Un jour une cousine de Faguet ayant retrouvé dans un de ses vieux vestons un billet de cinq cents francs oublié lui demanda « Que comptez-vous en faire ? » — « Une chronique », répondit le critique. Bidou aurait pu reprendre ce mot à son compte. On trouve dans les albums noirs que conserve le docteur Bidou des articles sur le théâtre chinois, destinés à prouver (pour taquiner Lanson et les tenants de la « critique des sources ») que Molière avait cherché son inspiration à Pékin — sur les opérettes con-

sidérées comme des prophéties — sur les romans assimilés à des productions de folklore de basse époque — sur la tragédie école classique de l'assassinat — sur les pèlerinages, les romanciers de l'âge de pierre, Tristan, Balzac, les braseros, les marchandes de fleurs. Le moindre incident, le plus fugitif spectacle était pour lui le point de départ de charmantes digressions où se déployaient les ressources infinies de cet esprit encyclopédique. Il pouvait faire jaillir un monde d'un coquillage, non pas un monde de trilles, d'illusions et de pizzicati, mais une suite de vues subtiles et originales où, Giraudoux du genre, il faisait passer en souriant le meilleur de ses observations et de son universel savoir. Si l'on publiait une anthologie de ces articles on pourrait inscrire à la première page ce qu'il a écrit lui-même de l'œuvre de Robert de Flers : « *Le plus indestructible de son œuvre c'est justement ce qui d'abord parait le plus fragile.* »

Peut-être trouvera-t-on qu'en dépit de l'immense travail qu'il a accompli, le destin de Bidou, homme malheureux, se trouve trop étroitement associé à une époque disparue — une époque heureuse où les écrivains même pauvres (« Je n'ai jamais eu 50 000 francs », disait Bidou) vivaient dans un climat de quiétude et de flânerie. Mais l'infortune de notre temps ne doit pas nous faire méconnaître le prix d'une civilisation d'humanistes que Bidou a si bien représentée. Nous savons aussi qu'il y a dans le monde littéraire d'aujourd'hui un exhibitionnisme du malheur. Chacun y dénude ses plaies. Le souci de Bidou a été de dissimuler les siennes. On préfère cette méthode. Si Léautaud avait décrit agressivement ses obsèques, Bidou avait peint sa mort. Il s'était vu rendant son dernier soupir seul la nuit auprès d'un livre commencé. *Du meine Heimat Einsamkeit !* Vivre seul. Mourir seul. C'est bien ainsi. Pourquoi se plaindre ? Il est mort seul en effet la nuit devant un article inachevé. Un garçon d'hôtel s'en avisa le lendemain. Bidou semblait dormir. Il y avait neuf mille francs dans son portefeuille. Toute sa fortune.

PARMI LES LIVRES : LEVI STRAUSS, LEIRIS

Tristes Tropiques de Levi Strauss (Albin-Michel) est un des livres les plus passionnants, les plus riches de faits et d'observations qu'on ait publiés depuis longtemps. Ethnologue, et l'un des premiers de notre pays, Levi Strauss a l'universelle curiosité d'esprit d'un Henry Bidou et la même aptitude que lui à établir entre des domaines divers ces correspondances qui portent soudain les « spécialités » sur le plan le plus élevé et le plus largement humain. De la masse de faits et d'idées, fruit de ses longs séjours au Brésil et de ses voyages en Asie nous ne pouvons, malheureusement, retenir ici que les lignes essentielles.

La surpopulation est le fléau de notre époque. Levi Strauss évoque longuement la grande misère indienne : résultat d'une augmentation prodigieuse de la population que ne suit pas, même de loin, l'accroisse-

ment des biens de consommation. « *Ce qui m'effraye en Asie,* écrit L. Strauss, *c'est l'image de notre futur par elle anticipée.* » La surpopulation c'est la misère, la révolte, la fin de la liberté et la dégradation de l'homme. Le problème nous touche de près, c'est celui de notre Afrique du Nord.

Levi Strauss est sévère pour l'Islam : cette religion qui se dit tolérante est d'une fanatique intolérance. Son analyse des complexes et des « conflits insurmontables » suscités par la pratique de la religion musulmane est hélas d'une terrible actualité. Par contre il admire l'universelle bienveillance bouddhique et, séjournant au Gandara, où fleurit jadis l'art gréco-bouddhique, montre ce qu'on aurait pu attendre d'un contact prolongé de la civilisation occidentale et de la culture bouddhique.

Au Brésil L. Strauss a vécu pendant des années dans des régions où les hommes, peu nombreux, prolongent une ère « *où l'espèce était à la mesure de son univers* ». Ses séjours dans les diverses tribus du Mato-Grosso représentent un véritable voyage au travers du temps : du xxe siècle à l'âge de pierre. On a tenté de civiliser les Indiens Gé, on y a renoncé : on peut voir chez eux ce qu'une peuplade primitive garde de notre civilisation quand on a coupé le contact avec elle. Les Caduveos forment un peuple aristocratique, qui conserve tous les tabous d'un snobisme ancestral, les observations que L. Strauss a faites sur ces « primitifs » prouvent que les remarques de Proust sur le « monde » parisien ont une valeur universelle. Les Bororos ont monté un mécanisme social ingénieux qui engrène sur la vie des morts celle des vivants, ils ont inventé la *société des âmes* et une subtile métaphysique ; les Nambikwara appartiennent encore à l'âge de pierre : c'est un peuple misérable, beau et charmant qui vit tout nu, sans abri, se nourrit de racines et d'insectes, terrifie par sa misère et enchante par sa gentillesse. Le meilleur de l'homme apparaît chez ces bohémiens de la forêt vierge, très semblables peut-être à nos ancêtres d'il y a 20 000 ans.

D'autres tribus nous feront comprendre comment l'écriture avant de devenir un instrument de civilisation a été un moyen d'asservissement (caractère qu'elle n'a pas tout à fait perdu), comment les prêtres de l'ancienne Grèce avaient pu préparer la naissance de *l'Iliade,* comment se sont formées les légendes du Saint Graal qui de l'Amérique précolombienne ont gagné l'Occident par l'Alaska. Ces traits parmi cent autres. On a beaucoup à apprendre d'un ethnologue qui a la pénétration et la culture de Claude Levi Strauss.

— Michel Leiris aussi est un ethnologue et l'on découvre quelques souvenirs de ses missions (qui ont été, paraît-il, fécondes) dans *Fourbis* (Gallimard). Mais bien qu'il y évoque quelques épisodes de ses voyages en Afrique Noire et aux Antilles, il se montre surtout préoccupé dans ce livre de débrouiller ou d'embrouiller ses souvenirs personnels (enfance, Luna Park, études, lectures, stations dans un bordel africain). Lui aussi est en quête d'analogies et de rapprochements féconds, mais sa subti-

lité est laborieuse et il a une insurmontable tendance à s'enliser dans le verbalisme. On sera touché pourtant par les pages où il évoque sa perpétuelle hantise de la mort.

FRANÇOISE MALLET, FRANÇOISE SAGAN, PAUL GADENNE, JEAN-LOUIS CURTIS

Cordelia (Julliard) est un recueil de nouvelles où Françoise Mallet-Joris affirme l'étonnante variété de son talent. Cette maîtrise dans la peinture de sentiments et de personnages profondément différents, se manifestait déjà dans le *Rempart des Béguines* et la *Chambre Rouge* ; le clavier sur lequel joue avec sûreté ce jeune écrivain paraît plus étendu encore aujourd'hui. Les lecteurs de cette revue connaissent déjà *le Souterrain* [1] où le portrait d'une coquette, à la fois sensible, rouée, versatile et naïve se compose avec tant d'esprit dans le cadre d'un week-end campagnard, *M. Nathan Oppheim* [2] où la mort paraît dessiner de tendres et redoutables arabesques autour d'un enfant et d'un canard, *le Cendrier* [3] devant lequel se déchirent à Venise les illusions d'une dactylographe sentimentale. Ce qui se dégage des autres récits c'est une singulière aptitude à voiler de couleurs légères une vue cruelle du monde, une ironie aiguë liée à un profond sentiment de pitié pour les êtres. Cette attirante ambiguïté éclate dans deux nouvelles où des jeunes femmes comblées sont attirées par le malheur et la pauvreté comme par la plus puissante des tentations ; dans la description d'une boucherie dont le décor, vif et gai comme un Matisse, est fait de poumons ouverts ; dans le récit d'un suicide où une jeune fille qui vient de reconquérir son amant se laisse glisser, comme on soupire, dans les délices de l'euthanasie. *L'Air des Clochettes* associant la clarté des ciels de Toulet et un léger humour wildien, couvre une fantaisie subtile sur la puissance du hasard et *Cordelia* présente avec la touche grasse d'un Jordaens un village flamand, tout viande et bière, au milieu duquel vient s'enliser quelques jours une petite bohémienne fragile et sauvage. Cette faculté de passer du burin au pastel, des scènes implacables du *Rempart des Béguines* ou des âcres plaisirs de la *Chambre Rouge* à ces jeux nuancés où se marient le drame et la comédie légère est une des preuves les plus indiscutables des pouvoirs de Françoise Mallet.

— Dominique, l'héroïne d'*Un certain Sourire*, le second roman de Françoise Sagan (Julliard) est de ces êtres qui par lassitude, réserve ou respect d'autrui laissent glisser leur vie sans prétendre à la composer. Rien de ce qu'elle éprouve d'ailleurs ne paraît lui appartenir tout à fait. Heureuse, amoureuse, malheureuse, il semble que ce soit un double d'elle-même qui éprouve ses propres émotions. Un double qui ne lui laisse parvenir qu'un écho lointain de ses cris les plus passionnés. Elle

1. Juillet 1953. — 2. Avril 1954. — 3. Juillet 1955.

est absente d'elle-même et quand elle se *sait* heureuse *sent* que ce bonheur, à deux pas d'elle, et non en elle passe comme derrière un écran. Étudiante, elle est la maîtresse sans conviction extrême d'un étudiant, Bertrand, puis, avec une conviction qui veut d'abord s'ignorer de Luc, oncle de Bertrand. Quand après de brèves amours Luc s'éloigne d'elle, elle souffre cruellement, mais dès le premier instant est inconsciemment si bien résignée que l'amour et la souffrance s'éloignent vite d'elle ne lui laissant qu'une tristesse un peu plus profonde...

C'est un beau sujet, traité d'un seul mouvement comme une chanson triste. Le style, d'une musique lasse, accentue ce qu'il y a de touchant dans cette épreuve et cette impossibilité d'être complètement soi-même. Bref c'est une réussite, une réussite d'un certain point de vue aussi frappante que *Bonjour Tristesse*, et qui laisse pourtant un peu incertain. La forme classique, serrée, adoptée par Françoise Sagan, implique une parfaite domination du sujet et des personnages maintenus à bonne distance, une réduction constante d'un très considérable *possible* à un concentré *réalisé*, un choix sévère accompli dans de riches réserves. *Carmen* aurait pu être un gros roman. Chez Françoise Sagan il n'y a qu'apparence de réduction car il lui arrive de marquer d'un trait net des pensées et des êtres dont elle n'a qu'une connaissance flottante. Il en résulte une secrète dissonance entre la forme et le fond, un contraste entre l'assurance dans l'écriture et dans l'expression de la pensée et la pensée elle-même. L'identification de l'auteur au personnage de Dominique crée d'ailleurs d'autres difficultés qui n'ont pas toutes été surmontées : les personnages y gagnent en simplicité, non en épaisseur.

— Je ne puis signaler qu'en quelques lignes un roman très remarquable paru il y a quelques mois : *L'Invitation chez les Stirl* de Paul Gadenne (Gallimard). Œuvre très méditée où l'auteur, par son aisance, laisse ignorer le beau travail de mise au point qu'il a accompli dans les conditions les plus difficiles. Il s'agit en effet de faire participer le lecteur à un drame dont il ignore la nature exacte mais dont il sent la constante présence. Rien de commun dans cette réserve avec les vulgaires « suspenses ». Les personnages de ce roman singulier se trompent aussi radicalement dans le jugement qu'ils portent les uns sur les autres que dans la perception de leurs sentiments respectifs. De ce point de vue c'est une « vieille histoire » mais il est bien rare que de cette constatation *intellectuelle* on ait su tirer avec cette discrétion et cette mesure des scènes aussi mystérieusement émouvantes.

— Les lecteurs de cette revue se souviennent de *l'Échelle de Soie* [1], récit des amours d'une jeune Française de la bourgeoisie, Anne, avec un jeune pêcheur italien. Cette symphonie païenne nous ne l'entendions qu'au travers des mélancoliques confidences d'Anne elle-même, qui avait dû renoncer à son « *pauvre prince aux mains calleuses* ». Dans le

1. *Revue de Paris* d'août et septembre 1955.

volume qu'il vient de publier chez Julliard (sous le même titre), J.-L. Curtis donne un complément à cette aventure qu'il avait su évoquer à traits si justes et si finement mesurés. Anne est morte ; le narrateur a publié dans une revue les confidences de la jeune femme et il reçoit une longue lettre de Gérard, le fiancé qu'Anne avait abandonné pour vivre librement son idylle d'Ascoli. De ces pages se dégage un autre portrait d'Anne, une autre vue de la « symphonie païenne ». Ainsi se forment dans l'esprit des autres des images de notre vie que nous ne saurions deviner ni comprendre. J.-L. Curtis a su rendre sensible ce tragique entrecroisement de malentendus.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PRIVILEGES

par Simone de Beauvoir *(Gallimard)*

Sous ce titre on trouvera rassemblés trois essais différents, qui répondent selon l'auteur à une même question : « Comment les privilégiés peuvent-ils *penser* leur situation ? »

C'est dans cette perspective qu'est d'abord étudié le cas de Sade. « *Il a revendiqué sous sa forme la plus extrême l'arbitraire de son bon plaisir et prétendu fonder idéologiquement cette revendication. Il a échoué* (...). *Du moins a-t-il eu le mérite de montrer avec éclat que le privilège ne peut être qu'égoïstement voulu, qu'il est impossible de le légitimer aux yeux de tous.* »

Le second essai concerne « la pensée de droite aujourd'hui ». Cette pensée que l'auteur ne définit pas avec précision et qu'il désigne volontiers sous le nom de « pensée bourgeoise », ou qu'il attribue aux « conservateurs » semble englober dans son esprit tout ce qui n'est ou ne pense pas communiste. Est en effet conservateur, au sens propre du terme, quiconque refuse de voir la seule solution aux maux actuels dans la destruction préalable de la société dite « bourgeoise ». La « droite » ainsi définie est vaste et ne serait-ce pas à cette définition trop large qu'il conviendrait d'attribuer ce pluralisme et ces contradictions où Simone de Beauvoir trouve une preuve d'erreur : « la vérité » — communiste — « est une : l'erreur multiple ».

La dernière étude — « Merleau-Ponty et le pseudo-sartrisme » — est l'analyse d'un cas particulier. Analyse sévère et sans complaisance : falsifications et sophismes sont, selon Simone de Beauvoir, les moyens par lesquels Merleau-Ponty s'efforcerait de confondre « l'intérêt général » et « l'intérêt bourgeois ».

LOUIS AMAR

LES FOLLES DE MAGLIANO

par Mario Tosino *(Éditions Denoël)*

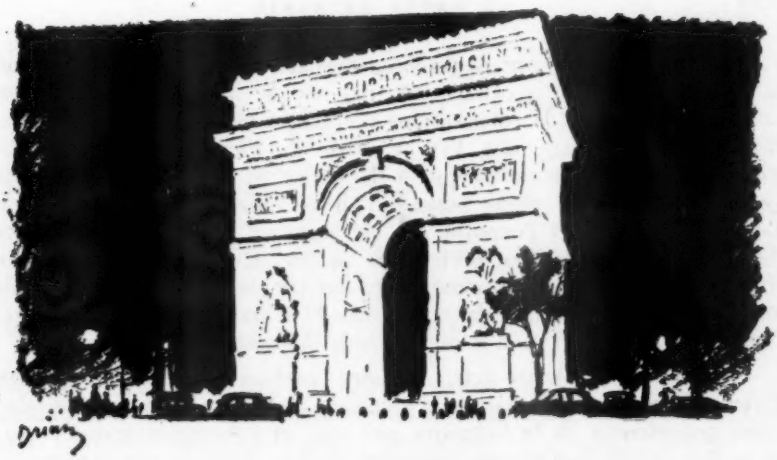
Les impressions du médecin-chef d'un asile d'aliénées : ce sujet éveille la méfiance ; le monde étrange et clos de la folie a trop souvent été dépeint avec une trouble complaisance et une profusion de détails écœurants qui finit par engendrer la monotonie.

Ici, c'est un humoriste et un poète qui parle des folles et de leur entourage. Les querelles de prestige entre une religieuse et le portier, les mariages des infirmières, très prisées des paysans d'alentour parce qu'à soixante ans, elles toucheront une retraite, sont racontés avec une ironie tendre et légère.

L'auteur n'a pas corrigé son texte avec soin : il se répète mais, à la réflexion, ces redites ne manquent pas de charme. Elles concourent à l'impression d'ensemble : celle d'un rare et parfait naturel.

NICOLE DUTREIL.

(Suite de la chronique bibliographique page 167.)



LE MOIS A PARIS

Réhabilitation du Portrait ? — Soutine. — Nicolas de Staël. — Rohner. — Après avoir proposé à ses équipes : *Le Travail, Un Dimanche, L'Homme dans la Ville,* et, l'an passé, *Le Bonheur,* l'animateur des *Peintres Témoins de leur Temps* déclenche une offensive d'envergure en faveur d'un genre décrié depuis cinquante ans par les jeunes et laissé aux hors concours des Artistes français. L'échec relatif de cette entreprise courageuse, qu'hospitalise le musée Galliera sous le titre *Réhabilitation du Portrait,* vient moins de quelque indécision dans le choix des portraitistes et des portraiturés que de la fébrilité avec laquelle beaucoup d'artistes pressentis ont dû se confronter avec des univers en tous points différents du leur. Que de séances seraient indispensables au peintre, au sculpteur, pour découvrir l'instant où le modèle, qui se décompose en posant, apparaît enfin lui-même, « avoue », comme disait, si cruellement méconnu de nos jours, Eugène Carrière !

Une des réussites de « l'opération portrait » est due à la rencontre du Président de la République, chamarré d'insignes et debout dans sa loge à l'Opéra, avec René Zendel. Si l'absence de dignitaires ecclésiastiques ou de magistrats prive cette chambrée très parisienne d'hermine et de pourpre, les habits verts abondent. Malheureusement, ni Mané-Katz, ni Bezombes, ni Pierre Havet ne sont parvenus à faire la synthèse de François Mauriac, de Jules Romains, de Maurice Garçon. Constant le Breton, Chapelain-Midy ont su, comme disait Nanteuil, peindre dans leur *brio ordinaire* Maurois et Mondor, sans toutefois leur conférer la force de présence du pathétique Léautaud de Simon Auguste et du Jean Rostand de Foujita.

Obsédé par sa propre apparence, Bernard Buffet, dans son grand tableau collectif des Goncourt, n'a pas eu le loisir de différencier, comme les peintres de corporations hollandais ou le Fantin-Latour des *Hommages*, les visages des Dix. L'attrait du *Picasso dans son atelier* vient de l'intelligence avec laquelle Mac-Avoy est entré dans la peau de ce diable d'homme, sphinx poilu qui nous vrille de ses yeux noirs. Comme Brianchon et Desnoyer ont été sages en s'en tenant aux traits de leurs compagnes ! Tout portraitiste ne devrait-il pas commencer par fixer ce qu'il scrute quotidiennement, son propre visage ou celui d'un ami, avant de s'aventurer dans l'inconnu et d'aborder, sans armes suffisantes, le plus élevé mais le plus difficile des genres ?

— A la galerie Beaux-Arts, solitaire partagé entre des tentations diverses et nourri des maîtres d'autrefois, Balthus affirme sa connaissance approfondie de la technique picturale et l'obsession sexuelle qui, de la *Rue* (1935) à sa récente *Chambre*, déchire tous ses personnages.

On ne peut montrer plus de concentration et de finesse que Pougny. Dans des panneaux minuscules il atteint à la grandeur. Le rapprochement de toiles vieilles de vingt ans et d'œuvres nouvelles témoigne, à la galerie Coard, de l'unité profonde d'une œuvre qui ne ment jamais, suggère en sourdine, et à laquelle la tristesse même apporte ses piments merveilleux.

Des difficultés de tous ordres ont empêché le musée d'Art moderne de donner de Soutine, mort en 1943, une rétrospective complète. L'exposition de la Maison de la Pensée Française, malgré l'absence d'*Enfants de Chœur*, de *Pâtissiers*, de *Communiantes*, précise l'apport d'un peintre torturé dont les cauchemars ont puissamment agi sur des jeunes comme Bernard Buffet qui, sans souffrir des mêmes tares, ont hérité du même désespoir. Chez Soutine, tout se corrompt en splendeur : gibier, bœuf à l'étal, et jusqu'aux visages les plus neufs. Le grand vent du malheur plisse en accordéon les tables, tord arbres, collines et maisons. C'est miracle qu'avec si peu d'hygiène des pinceaux, ce Russe ait créé pareils enchantements ; miracle aussi que filles de la fièvre ou de l'ivresse, ses toiles, attaquées sans dessin préalable, échappent à l'incohérence.

— Est-ce pour s'affranchir de cette prison qu'est l'art abstrait que, si jeune, Nicolas de Staël aurait mis fin à ses jours ? La rétrospective qu'un an à peine après sa mort le Musée d'Art moderne donne de son œuvre souligne à la fois sa finesse, l'autorité de ses pinceaux, et l'inquiétude qui n'a cessé de le diviser. Aux approches de la quarantaine, on le voit revenir aux apparences, connaître, dans ses *Paysages siciliens* le maximum d'expression colorée, puis découvrir à Antibes qu'on peut atteindre à la même intensité par des frottis et des transparences. Comment aurait évolué cet insatisfait dont les réactions successives, d'une noblesse incontestable, ne sont pas sans faire penser au « cas Derain » ?

— Dès que le sel et la lumière saturent l'espace, Friesz se sent vivre

et, de même, face à cet infini qu'est le corps féminin. Le dynamisme et l'allégresse de ses pinceaux n'ont que faire des lenteurs et des complications. Aussi, tandis que dans ses compositions recréées une belle rhétorique et quelque emphase laissent prévoir l'abus qu'on fera bientôt des formules cézariennes, face au modèle ce sensuel, qu'il dessine ou peigne s'impose par sa décision, son ardeur. D'où la qualité de l'ensemble de *nus* réunis aux murs de la galerie Montmorency.

— La rigueur volontaire des natures mortes, des portraits de Rohner, pouvait laisser craindre, à la fois, une soumission trop grande à l'objet et quelque uniformité de mise au point. Or voici qu'un ensemble de toiles rêvées depuis des années, prouve le bienfait tiré de lentes disciplines, et quel feu qui couve ici sous la glace. Des raccourcis qui font penser à ceux des vieux maîtres allemands, l'art de différencier les matières, loin de conduire Rohner à la médiocrité du « trompe l'œil » ou aux mesquineries surréalistes, lui permettent de montrer dans des thèmes imaginaires, comme *Le Déluge*, *Le Noyé*, *Le Prisonnier*, *L'Atelier du Sculpteur*, le *Cercle de Nus*, que, par l'analyse scrupuleuse des formes, on arrive aussi au mystère. Deux grands nus, dont les ondulations jouent avec l'agitation des étoffes, s'imposent par leur maîtrise calme. Un grand pas semble avoir été franchi par cet artiste inspiré dont la sécheresse n'était qu'apparente et qui peut désormais se livrer sans danger à plus d'effusion.

CLAUDE ROGER-MARX

Le centenaire de la mort de Henri Heine. — Une des plus étranges destinées de l'histoire littéraire que celle de ce poète allemand, israélite, homme à la mode à Paris, illustre dans son pays et ami de tous les grands écrivains français de son temps : Balzac, Vigny, Hugo, Musset, Dumas, Théophile Gautier. Brillant journaliste, il exerce en Europe pendant trente ans (1825-1855) une influence considérable. Il fut notamment un des plus assidus collaborateurs de la *Revue de Paris*. Ses poèmes furent prodigieusement populaires et on reconnaissait son génie aussi bien à Paris qu'en Allemagne. Sa vie, malgré une gloire éclatante, fut un long martyre. Pauvre, malheureux en amour, persécuté comme juif, il contracta, très jeune, une maladie qui lui infligea pendant toute sa vie d'homme les douleurs les plus vives.

C'était un amoureux de Paris. « Ici, écrivait-il en évoquant Paris et en citant Mme de Staël, on pourrait se passer du bonheur... » Et plus tard : « Si on vous demande comment je me sens ici, dites : comme un poisson dans l'eau, ou plutôt, dites aux gens que si on demande à un poisson dans la mer comment il se porte, il répond : comme Heine à Paris ».

Il devait y mourir, 3, avenue Matignon (l'immeuble n'existe plus), après huit ans de souffrances, de tortures, de gêne financière. Il avait épousé une petite vendeuse parisienne dont il était éperdument épris, mais qui ne comprenait rien de son génie, de son caractère, de ses souffrances.

Presque agonisant, il tomba amoureux d'une jeune femme assez mystérieuse, mais qui le consola de bien des peines. Ne pouvant plus se lever, ni même remuer la tête, la lumière du jour le faisait souffrir dès qu'il soulevait les paupières, il attend avec une impatience désespérée, comme s'il n'ignorait pas qu'il avait prochainement rendez-vous avec la mort, la présence de cette jeune femme qu'il avait appelée Mouche. Une nuit d'insomnie, une de ses dernières nuits, il lui écrivait ces vers :

Ordonne qu'avec des fers rouges on me pince,
Ordonne que cruellement on mutile mon visage,
Ordonne que des verges me fouettent et me déchirent :
Mais attendre, attendre, ne me laisse pas attendre !

Un soir de février, alors qu'il s'attristait de ne pouvoir être transporté sur son balcon pour entendre la rumeur des Champs-Elysées, un malaise subit s'empare de lui. On court chercher un docteur. « Dites-moi la vérité ! exige le poète. C'est la fin, n'est-ce pas ? » Le docteur n'ose répondre. Il demande s'il faut appeler sa femme. « Non, répond l'agonisant. Laissez dormir Mathilde ». Et Mathilde continuera à dormir.

Heine meurt en pleine conscience. Le lendemain matin, Mouche arrive, plus exacte que jamais. Elle ne l'avait pas fait attendre mais la mort avait été plus exacte encore.

Ce grand poète qu'on ne lit presque plus, dont les œuvres sont mal traduites et impossibles à trouver chez les libraires, fut enterré à Paris. Théophile Gautier suivit la dépouille mortelle de son ami, en compagnie d'Alexandre Dumas qui pleurait à chaudes larmes.

PHILIPPE SOUPAULT

L'excommunication de Pierre Hervé. — Le livre de Pierre Hervé, *La Révolution et les Fétiches* (à la Table Ronde), a fait couler beaucoup d'encre. Hervé devait s'y attendre et je ne suppose pas qu'il ait été surpris ni des louanges, pour lui compromettantes, que la presse bourgeoise ne lui a pas ménagées, ni de l'excommunication immédiatement fulminée par le Parti communiste contre un de ses plus brillants intellectuels et de ses plus chers espoirs. Chez un homme qui connaît d'aussi près, et par une expérience aussi personnellement vécue, l'esprit de la maison, la publication d'un pamphlet de cette encre dénotait une volonté de rupture : il ne pouvait avoir l'ingénuité de croire que le dégel avait gagné le secteur français au point d'y rendre admissible une autocritique aussi dédaigneuse et fondamentale.

Non que Pierre Hervé fasse figure de renégat : sa position est exactement celle de l'hérétique. Marxiste-léniniste qui continue à se prétendre intégral, il reproche à l'Église communiste d'avoir dévié de la foi originelle, de l'avoir simplifiée dans un « extrémisme idéologique » qui la fausse dans son contenu essentiel. Tout son discours, soulevé de passion mais bardé de citations des Pères (Marx, Engels, Lénine), tend, d'une part, à démontrer que la vie n'est plus possible pour un intellectuel honnête dans le Parti tel qu'il s'est incarné historiquement, mais, d'autre part, que les aspects intolérables de la mentalité communiste — son messianisme antiscientifique, son manichéisme absurdement simplificateur, son dogmatisme infantile et son machiavélisme policier — sont déjà chez Staline et brillent chez ses médiocres et maladroits émules français sans avoir aucun rapport avec la pensée de Lénine et de Marx. On pense au mot de Camus, constatant que le révolté, quand la Révolution s'installe, doit fatalement devenir un policier ou un hérétique. Hervé cherche à sauver sa pureté dans l'hérésie. En un certain sens, il « choisit la liberté » mais en prétendant la découvrir et l'éprouver à l'intérieur d'un marxisme épuré, ouvert, bienveillant, réformiste et humaniste. Tentative dialectiquement hasardeuse et qui, me semble-t-il, ne doit pleinement réjouir et rassurer que des progressistes du type de Sartre et les théoriciens d'un socialisme à la fois révolutionnaire et démocratique, comme Bevan.

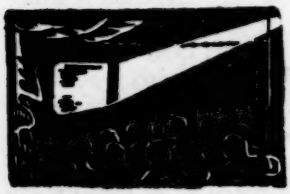
En fait, on sent à la rébellion de Pierre Hervé deux ordres de motifs : ceux qui tiennent à son tempérament, et ceux qui proviennent d'une divergence métaphysique.

Par son tempérament et par le type de sa culture universitaire, Hervé est un « clerc » qui a subi en frémissant non seulement la tutelle des bureaucrates ou la pensée et le conformisme imposés comme la suprême vertu du militant, mais le climat de méfiance et de mépris entretenu, à l'intérieur du Parti, contre les intellectuels. Plus intelligent et plus honnête qu'Aragon, il se refuse, sur ce point, à la transaction comme à la comédie. Il vitupère *l'ouvriérisme*, le *plébéianisme vulgaire* qui conduit *à ériger en vertu le manque de culture, l'étroitesse de pensée et l'éloquence démagogique ;* il réaffirme avec hauteur les vertus aristocratiques de l'intelligence. A partir d'une tout autre position, il multiplie les formules claquantes qui font écho à celles de Raymond Aron quand celui-ci dénonce dans L'*Opium des Intellectuels* une certaine démission de la raison mobilisée au service d'une idéologie qui n'est plus qu'une tactique révolutionnaire.

Quant à l'opposition métaphysique, elle réside en ceci que Pierre Hervé opte plus ou moins explicitement pour une philosophie de l'esprit contre une philosophie de l'histoire. Je veux dire que, refusant de considérer la pensée comme le simple produit d'une certaine structure sociale, il affirme sa transcendance à l'histoire et situe sa valeur non dans son efficacité révolutionnaire, mais dans son approximation d'une vérité constante

et universelle. Si la culture cesse d'être une projection dans la conscience d'une certaine situation historique, s'il y a des vérités humaines qui ne sont pas des vérités de classe, il est bien évident que la voie de l'humanisme est rouverte et ne passe plus par le communisme. Mais passe-t-elle encore par le marxisme ? Hervé le croit sincèrement ; et c'est une erreur qu'il n'est pas seul à professer. Quand les révolutionnaires idéalistes comprendront-ils qu'une philosophie de l'esprit ne reposera jamais solidement sur le matérialisme dialectique ?

PIERRE-HENRI SIMON



Le cinéma. — *Le Monde du Silence*, le film du commandant Cousteau, est admirable parce que, dans sa simplicité, presque son innocence, il donne l'impression de l'authenticité totale. Cette fois, aucun commentaire n'est emphatique ni superflu. Les images parlent seules et elles suffisent bien. Quoi de plus terriblement ironique que cette cargaison de motocyclettes trouvées dans le bateau coulé par cent mètres de fond ? Les gestes des plongeurs sont majestueux dans leur rythme de cinéma ralenti, la profondeur des mers belle comme une terre inconnue et les animaux toujours amusants, par leur naturel, qu'il s'agisse du mérou apprivoisé ou des tortues pressées de pondre dans le sable. Les Disney sont sans doute plus sensationnels. Je ne jurerais pas qu'ils soient toujours aussi purs ni aussi sincères.

Je ne souhaite que du bien à *Si tous les Gars du Monde*, film français qui est au moins organisé autour d'une idée stimulante, la solidarité des hommes. Malheureusement, la réalisation de Christian-Jaque, et peut-être aussi le scénario de Clouzot, me semblent singulièrement mièvres, courts d'idées et tombant facilement dans le mélodrame dès qu'il n'y a plus d'autre ressource. Et puis, on nous laisse dans le vague sur trop de points que nous aimerions voir élucidés. Quelle est cette intoxication par le jambon ? Jambon lui-même ou métal de la boîte ? Quel est ce fameux médicament qui peut guérir tout le monde si on l'administre avant l'aube ? Je suis disposé à croire tout ce qu'on voudra. Mais, en cette époque scientifique, je veux qu'on m'explique.

Avec ses défauts, ce film vaut tout de même mieux que *Les Salauds vont en Enfer*, navet de l'espèce la plus redoutable. Je n'essaierai pas de vous raconter une histoire parfaitement stupide. On utilise les formes aguichantes de Mlle Marina Vlady dans des circonstances qui font rire, ce que cette belle personne ne mérite évidemment pas.

Il Bidone nous prouve quelque chose dont on se doutait déjà : que le chef-d'œuvre est un accident. Il y faut non seulement talent et intelligence, mais encore cette « part de Dieu » dont parlait Gide.

La Strada était vraiment un chef-d'œuvre, et un des moins contestables du cinéma. A travers les spécimens humains les plus élémentaires, on rencontrait la poésie et peut-être une définition profonde de l'humanité. Pas une seconde *Il Bidone* n'a le même bonheur. Ce n'est pas un mauvais film et, si nous n'attendions pas autant de Fellini, nous le compterions parmi les œuvres assez typiques du cinéma italien. Son portrait de pâles gangsters qui escroquent exclusivement des économiquement faibles est sûrement ressemblant et la sordidité de toutes leurs aventures, professionnelles ou amoureuses, donne au film un ton de moralité convaincant. Son « aromantisme » total nous dégoûte des malhonnêtes gens.

Mais cela ne suffit pas pour nous enthousiasmer. Après des épisodes assez bons (les faux curés chez les paysannes, la noce crapuleuse chez le riche gangster), on subit des passages longuets ou de petites chutes vers le drame larmoyant. Il y aurait un couple charmant : celui que forment Giulietta Masina et Richard Basehart, l'héroïne et le funambule de *La Strada*. Basehart, toujours lunaire, est ici le voleur qui n'a pas la vocation, idée charmante. Malheureusement, on voit très peu ce couple. En revanche, l'épisode final, qui tourne franchement au mélodrame, est conté si longuement que les effets et le jeu de l'excellent Broderick Crawford perdent de leur force et de leur pouvoir de conviction. Le meilleur moyen d'expression du cinéma est l'ellipse. Les auteurs ont trop tendance à oublier cette règle d'or.

JEAN FAYARD

Ballets nègres. — Aux Ballets africains de Keita Fodeba c'est la présentation qui l'emporte sur le spectacle. La représentation se partage en numéros de chant et d'instruments fort pittoresques, attrayants et caractéristiques, et de scènes dansées soi-disant comme au village. Mais si les thèmes évoqués par le programme sont différents, les danses paraissent identiques, faites des mêmes éléments : marche scandée pas à pas, tournoiements et tours de reins, saccades, trépidations, spasmes du corps entier. Cette agitation adopte dès le début de chaque scène un *tempo* de frénésie. Sommes-nous dans le domaine des cérémonies rituelles ou magiques primitives ? Ainsi pratiquée, la danse, nous dit Kurt Sachs, « efface les limites entre le corps et l'âme » et conduit à l'extase, vers ces régions où l'imagination et le rêve ont leurs sources vivantes et créatrices.

Encore de nos jours, on peut dire que dans neuf cas sur dix, la danse, au travers du monde, n'a pas d'autre objet : ainsi, la tribu où le sorcier entre en communication avec les forces qui dominent la terre ; c'est de cette façon qu'on obtient la pluie ou apaise un volcan, fête le retour du printemps, de la moisson, assure une chasse fructueuse ou la vic-

toire, guérit un malade et également relie les défunts à la chaîne de leurs descendants.

Très vite, cependant, les danses rituelles d'armes, de fertilité, de naissance et de funérailles ont incliné vers le spectacle : le chef s'y livrait accompagné de ses acolytes, devant le public qui participait par ses psalmodies et ses battements de mains. Et, en évoluant, ces danses se sont différenciées, « spécialisées » peut-on dire. Rien de tel n'apparaît ici, où les pas, tournoiements et sauts sont les mêmes d'un tableau à l'autre et interchangeables.

Si la part du spectacle, ainsi, est un peu indigente, par contre la présentation est remarquable : il est vrai qu'elle est due au peintre et décorateur Bernard Daydé, appelé presque *in extremis* nous dit-on, et qui prit résolument la chose en mains... Il fallait habiller et orner la représentation. Écartant les toiles de fond assez sommaires représentant des arbres ou des eaux, Daydé a dressé trois cases dont les emplacements sur le plateau changent à chaque tableau ; des barrières de bambou, des nattes de roseaux, quelques étoffes, accessoires mobiles, composent le village ; le costume, également transposé avec goût et d'un trait sûr, ceinture de rouge les danseurs. Les éclairages sont ingénieux. Ajoutons que la représentation est menée sur un rythme pressé et rapide. La présentation, ainsi, est excellente.

PIERRE MICHAUT

Salle Ventadour. — Alors que le dirigisme s'établit en maître dans tous les domaines, il en est un qui reste en proie à l'anarchie, c'est l'urbanisme parisien. Il existe, certes, des règlements qui limitent la hauteur des immeubles et imposent à la construction certaines obligations d'hygiène et de sécurité, mais il suffit de respecter ces règlements et l'on peut démolir à peu près n'importe quoi et construire n'importe comment.

Une modification, d'ailleurs très justifiée, vient d'être apportée à la hauteur des constructions. Seul le centre de Paris restera soumis à l'ancienne hauteur imposée (qui n'est pas toujours respectée par les pouvoirs publics, (voir la Faculté de Médecine), tandis qu'à Puteaux ou à Courbevoie on pourra élever des immeubles de douze ou quinze étages, ce qui ne nous gêne nullement.

Mais il ne suffit pas de protéger le centre de Paris contre des constructions qui ne seraient pas à l'échelle des bâtiments environnants, il faut protéger ces bâtiments eux-mêmes et des aspects traditionnels qu'un immeuble à huit étages peut abîmer tout aussi bien que s'il en avait douze. La limitation à huit étages permet de décourager les spéculateurs d'opérations qui ne seraient pas rentables. Mais cela n'arrête pas les Services publics qui, disposant de l'argent de l'État, se moquent pas mal de payer

un terrain plus cher qu'il ne vaut. C'est ainsi qu'il paraîtrait que la Sécurité sociale vient de payer cinq cents millions de francs l'ancien hôtel Greffhule, 10, rue d'Astorg, qu'elle va démolir pour construire un grand immeuble. Je ne songe pas à défendre l'hôtel Greffhule qui ne date que du Second Empire, mais il est heureux que des servitudes obligent de respecter les jardins existants car, sans cela, nous aurions vite un bloc massif et rébarbatif.

Si l'on ne peut défendre l'hôtel Greffhule, il convient de s'inquiéter du sort qui est réservé à la Salle Ventadour. On sait que ce fut un des théâtres les plus élégants de Paris et que c'est un des édifices les plus typiques de l'architecture à l'époque de la Restauration. Son architecte, Jean-Jacques-Marié Hervé, qui avait bâti le château de Saint-Ouen pour Louis XVIII, construisit la Salle Ventadour en 1826 avec la collaboration de Guerchy, à qui on doit le Gymnase. Elle fut inaugurée le 6 septembre 1828 et sa décoration d'arcades et d'ordres classiques fut à juste titre admirée. Après l'Opéra-Comique, nous y voyons en 1831 le Théâtre de la Renaissance qui joue les pièces de Dumas et de Hugo, en alternance avec le Théâtre Italien qui demeura seul de 1841 à 1870.

La Banque de France, qui y avait installé certains de ses services, les a transférés dans ses nouveaux bâtiments de la rue de Valois. Nous avons dit récemment (numéro de février) combien ces agrandissements avaient été criminels puisqu'ils ont bouleversé la physionomie d'un des plus beaux quartiers de Paris et nous ont privés d'une dizaine d'hôtels de tout premier ordre. Mais le mal qui est fait va-t-il, par contrecoup, en entraîner un autre ? Les fonctionnaires des Finances qui doivent évacuer le Louvre, plutôt que de s'installer Salle Ventadour ont préféré construire un immeuble neuf, solution onéreuse mais qui leur permet d'avoir davantage leurs aises. Mais quel sera le sort de la Salle Ventadour ? Il faut s'opposer à sa démolition en raison de son intérêt architectural et, en même temps, lui découvrir une affectation.

Pourquoi ne retrouverait-elle pas sa destination première ? On sauverait ainsi ce qui subsiste de sa décoration intérieure.

GEORGES PILLEMENT

Louis Madelin. — Le 23 mai 1929, Louis Madelin, élu deux ans plus tôt à l'Académie française, prononçait sous la Coupole son discours de réception, voué à l'éloge de son prédécesseur, Robert de Flers. La réplique d'usage était confiée à Henry Bordeaux. Le lien de ces trois porteurs de « l'habit vert », auquel le disparu avait consacré une de ses pièces les plus gaies, était... leur uniforme bleu horizon de la Grande Guerre. Il y fut longuement fait allusion par les deux orateurs, et le commandant Bordeaux tint à

saluer le sergent-chef, passé lieutenant à ses côtés dans la section d'information du quartier général, à qui ses missions au front et les dossiers de l'État-major avaient permis d'écrire ces livres de vibrant patriotisme : *La Victoire de la Marne*, *La Bataille de Verdun*, *La Mêlée des Flandres* (*l'Yser et Ypres*), *La Bataille de France* (*mars-novembre* 1918).

Le nouvel académicien, qu'un mandat de son département natal, les Vosges, avait initié à la vie des assemblées parlementaires et à qui ses dons oratoires avaient facilité le succès de plusieurs cycles de conférences, allait-il se limiter au rôle d'écrivain-conférencier, ou abandonner l'histoire pour la politique ? Une vocation profonde le lui interdisait, et l'auteur de *La Peur de Vivre* n'avait pas manqué, avant son hommage à l'auteur de la geste des *Poilus de* 14-18, d'évoquer la juste notoriété de l'érudit. L'érudit qui avait débuté par sa thèse magistrale de 1900 sur *Fouché* et sa résurrection de *La Rome de Napoléon*.

La brillante carrière de ce *Fouché* tint beaucoup à l'ampleur de sa documentation, à la verve colorée de son style, à la finesse de ses interprétations, mais aussi aux prodigieux avatars du personnage qu'il avait su « découvrir ». L'élection du petit professeur de Nantes à la Convention, faisant de l'ex-oratorien un régicide athée mais qui renverse Robespierre, le chef de la police du Directoire complice du 18 Brumaire, le défroqué, bon époux et tendre père, passé digne partenaire de Napoléon, l'ascension du duc d'Otrante et ses disgrâces, l'apogée du ministre des Cent-Jours abattant le vaincu de Waterloo et restaurant Louis XVIII, mais à peine le régime du trône et de l'autel rétabli, sa proscription et sa mort, autant de chapitres inoubliables, consacrés par de multiples rééditions et « d'audacieuses contrefaçons ».

Avant de reprendre d'ensemble la période révolutionnaire et impériale pour trois tomes d'une *Histoire de France racontée à tous*, Louis Madelin avait encore donné un *Danton*, vivante présentation du patriote révolutionnaire, à mi-chemin de l'enthousiasme d'Aulard et du dénigrement de Mathiez, une *France du Directoire*, une *France de l'Empire*. De Louis XVI, il était remonté au Louis XIV de *La Fronde*, au François Ier du Concordat. Une figure allait s'imposer désormais à l'académicien sexagénaire, celle qui avait dominé à travers tous ses travaux, son esprit épris d'ordre et de grandeur, attiré son talent de peintre de fresque et de psychologue.

Ainsi publiait-il en 1934, dans la collection « Les Constructeurs », un *Napoléon* où son propos était bien de faire ressortir dans le conquérant « un organisateur, un bâtisseur », dans ce fils de la Révolution, « le restaurateur de l'État, de la Nation et de la Société ». En 1935, il éditait avec notes et commentaires la passionnante liasse, acquise par la Bibliothèque Nationale, des *Lettres de Napoléon à Marie-Louise*. Dès lors, il avait décidé l'immense entreprise qu'une longue vie et un labeur acharné lui ont permis d'achever, cette *Histoire du Consulat et de l'Empire*, destinée à remplacer celle, fameuse mais dépassée, d'Adolphe Thiers.

En 1937, paraissait le premier tome, qui en annonçait douze ; en 1954, a paru le seizième qui conduisait à l'écroulement de Waterloo l'homme exceptionnel que l'auteur avait pris, enfant à son berceau d'Ajaccio et mené par le cheminement des années obscures et les victoires des années éblouissantes aux grandes réalisations consulaires et impériales, puis par l'excès même de l'expansion française et les fautes du Système continental, aux désastres d'Espagne et de Russie. Dans ce long récit éclatent les dons particuliers — puissance de simplification, ferveur sans aveuglement et vigueur entraînante — qui ont permis de réduire et de dominer en six mille pages la matière de quelque cent mille ouvrages imprimés.

On vient d'annoncer un dix-septième volume, de conclusion — Sainte-Hélène et la légende napoléonienne, au moment où le jury du grand prix littéraire de la Ville de Paris couronnait, le 17 janvier, l'œuvre monumentale de Louis Madelin, que consacrait en même temps sa promotion de commandeur de la Légion d'honneur.

MARCEL DUNAN

La femme dans l'art japonais. — Ouverte depuis un an par Janette Ostier, cette Galerie Place des Vosges enclôt à l'abri des vieilles arcades un coin de Kyoto. « Papillon bruyant sur la lanterne en papier, que comprends-tu d'elle ? » Cette épigramme sur la carte du vernissage s'adresse au passant intrigué par les cloisons de papier de la devanture. Une Japonaise vit-elle là retirée des activités parisiennes ?

Exposition digne du patronage de Georges Salles, directeur des Musées de France, revenu de deux voyages récents au Japon.

D'abord deux vitrines composées dans l'esprit du haïkaï, c'est-à-dire de la saison, cet instant. A droite, rappel de la Fête des Poupées de mars avec une figurine ancienne debout devant un paravent qui déploie les scènes du roman du Prince Genji. A gauche dans un bronze, tentative de bouquet selon les trois lignes classiques du Ciel, de la Terre et de l'Homme.

Le seuil franchi, plaisir secret des yeux et du cœur à retrouver ce cadre de bois blond et de nattes, cette sobriété dans l'étalage et ce choix de pièces rares. C'est la vie intime des Japonaises telle que l'observèrent Utamaro, Harunobu ou Kuniyoshi. Intimité qui demeure inchangée, dès que la Japonaise moderne en kimono se farde, se coiffe, allaite son enfant ou joue du shamisen.

En quête de l'estampe ou du dessin originaux, on s'arrête devant cette peinture d'Hokusai : une véranda ouverte sous les branches d'un pin

vigoureux où quelques femmes ont disposé le brasero et les ustensiles de la cérémonie du Thé.

Des albums de Kuniyoshi livrent les épisodes d'une existence féminine sans heurt. Mais dans un large dessin à l'encre de Chine, le même artiste cerne la commère burlesque demi-nue devant son miroir, ses chaussons et son linge suspendus à une corde.

Fin XVIIIe siècle, Kuniyoshi encore, campe une réplique un peu grivoise de Fragonard : la femme espiègle et son petit chien tirant tous deux la langue à quelque amoureux dépité.

Un éventail d'or illustre à travers le temps et les races le thème de la femme et du pantin cher à Pierre Louys, mais ici la Japonaise manie en guise de marionnette le démon Hanya.

Dans de petits dessins, Utamaro suit par la souplesse de la ligne la nourrice de la montagne amusant l'enfant Kintoki avec une châtaigne pour hochet. D'autres femmes écrivent ou mesurent l'étoffe avec un « mètre » de bambou. Les pêcheuses d'ormets (oreilles de mer) plongent, puis tordent leur pagne et leur chevelure. Évocation heureuse. Hotei, le dieu du bonheur, porte une femme sur son épaule, et tel saint Christophe ne succombe pas sous le fardeau.

Cet art raffiné, familier ou narquois, regroupe aujourd'hui un monde où l'on peut surprendre la Japonaise dans la pureté de sa tradition et de sa race. Tout y est préservé. Ses attitudes surtout, trahissent une sensibilité que ne travestissent ni le vieux cérémonial aristocratique ni les apparences du modernisme occidental.

KIKOU YAMATA

Anna de Noailles. — C'est une victime de la politique. On comprendra sans doute un jour quel trouble ont apporté dans nos lettres les querelles partisanes de notre époque. Trop claire, trop éprise de sa patrie et de ses traditions pour contenter les écrivains de gauche, Anna de Noailles était aussi trop libre, trop fantasque, trop savoureuse et désordonnée pour convenir à leurs adversaires. Bien avant sa mort, toutes les écoles la repoussent. Son abondance énerve la N.R.F., qui a toujours confondu la stérilité avec l'art (et d'ailleurs la bourgeoise N.R.F., par une sorte de snobisme inversé, ne pensait pas qu'on pût avoir à la fois du génie et une particule). Mais l'Action Française ne recule pas moins devant ce parfait représentant du romantisme féminin, et à tant de vers admirables préfère les vers grinçants de la *Musique Intérieure*. Ainsi se dressent, au seuil du siècle, des tombeaux étrangement solitaires. Barrès, France, Anna de Noailles. La jeunesse a déserté la première ces princes de la jeunesse. Pour combien de temps ? Dans son match avec Valéry, Anna de Noailles a perdu la première manche. Défaite explicable : Valéry, bon méditerranéen, trichait audacieusement, défendant l'effort contre l'ivresse, la rigueur

contre l'inspiration, donnant au profane l'illusion réconfortante qu'il ne tenait qu'à lui d'en faire autant, et négligeant de nous dire s'il devait vraiment à l'effort et à la rigueur ces strophes qui allaient faire sa gloire, les plus sensuelles de notre langue. Mais au fond, tous les poètes lui donnent tort. Combien de vers retenons-nous chez Ronsard ? et chez Racine ? et chez Valéry lui-même ? Et combien ne sont que la promesse, l'attente de ces quelques vers ?

Il suffit de les réunir pour qu'un poète ressuscite. Madame Edmée de La Rochefoucauld vient de le faire, en enfermant avec autant de sensibilité que d'intelligence l'œuvre et la vie d'Anna de Noailles, dans un petit livre où pourront la rencontrer, désormais, les seuls lecteurs qu'elle eût jamais souhaités : les jeunes gens. L'entendront-ils ? Il y a du fatras dans cette œuvre : mais il y en a chez Lamartine. Du mauvais goût : mais la Pléiade n'en manque pas. Ses romans ne valent rien : mais ceux de Hugo ne valent pas cher. L'essentiel est ce qu'elle était faite pour dire, et ce qu'elle dit alors lui appartient à jamais : les jardins, la nuit bleue, l'âme et le corps éphémères, et l'adolescence aux visages ronds, ces jeunes princes orientaux qu'elle mêle de façon baroque aux paysages français, et ce cœur qu'elle invoque si facilement, si noblement, ébloui, innombrable, émerveillé, avec l'amertume et le tremblement de l'épicurisme éternel.

Que lui manque-t-il en vérité ? La voici hantée par la mort, comme Cocteau qui lui doit tant,

La nuit lorsque je dors et qu'un ciel inutile
Arrondit sur le monde une vaine beauté...

et le cimetière qu'elle imagine n'est pas si loin du cimetière marin :

Mon histoire aux nombreux visages
Est dans ces calmes noms inscrits
Sur le plat et blanc paysage
Que forment les tombeaux taris.

D'autres vers font signe à Colette, Colette cette païenne, si pareille et si différente, dans la pudeur et l'impudeur, mais qui a connu les mêmes craintes,

Il m'apparaît soudain que vous aimiez la vie,
Ses jeux, ses gais matins, ses siestes, son labeur ;
Chaque jour provoquait en vous l'heureuse envie,
Cette âpre vision fait éclater mon cœur.

Sa Roumanie et sa Grèce familiales, ses amitiés, son joli nom, son excessif amour de la jeunesse, un peu de folie, beaucoup de souffrances composent à cette vive jeune femme, au-delà de son œuvre écrite, cette auréole qui nous désigne les vrais poètes : une légende.

BERNARD DE FALLOIS

Politique intérieure. — Charité bien ordonnée... Le Parlement a commencé par faire jouer à son profit, dès Pâques, les trois semaines de congés payés désormais octroyées à l'ensemble des travailleurs. Voilà donc, jusqu'à la mi-avril, quelque quiétude assurée, de ce côté, au Gouvernement.

A première vue, les très confortables votes (12 mars : 455 voix contre 76 au Palais-Bourbon et 16 mars : 294 voix contre 7 au Luxembourg) par lesquels ont été adoptés les pouvoirs spéciaux pour l'Algérie, semblent avoir renforcé considérablement la position de M. Guy Mollet. En fait, les choses sont un peu moins simples.

Si l'on met à part les poujadistes et une vingtaine de modérés qui ont refusé les pouvoirs spéciaux sous prétexte qu'ils risquaient d'être insuffisamment utilisés, toutes les autres formations nationales ont donné leur approbation, considérant qu'en s'employant à rétablir l'ordre, un gouvernement à direction socialiste ne pourrait s'entendre reprocher d'avoir obéi à des conceptions d'ordre « colonialiste ». Il va de soi que tout manque de fermeté amènerait de la part des éléments nationaux, tant du centre que de la droite, un net revirement.

Il est bien certain que ce ne sont pas ses discours devant l'une et l'autre Assemblée qui ont valu à M. Guy Mollet les suffrages des modérés. Si le patriotisme du président du Conseil et sa bonne foi ne sauraient être mis en doute, comment ne pas constater que l'homme d'État a trop largement cédé le pas au secrétaire général du parti socialiste ? C'est surtout lorsque les communistes, rompus à toutes les manœuvres, eurent fait savoir qu'ils voteraient, eux aussi, les pouvoirs spéciaux — soucieux qu'ils demeurent de ne pas entraver les perspectives d'un Front populaire — que l'on s'attendait à voir M. Guy Mollet dénoncer les campagnes de démoralisation de M. Duclos et de ses amis et rejeter leurs suffrages empoisonnés. Il n'a eu, à ce sujet, que des mots imprécis. L'équivoque subsiste donc et si elle n'a pas, étant donné le drame du moment, provoqué un mouvement de repli de la part des nationaux modérés, l'affaire pourrait ultérieurement retrouver quelque acuité.

L'attitude — disons : circonspecte — du président du Conseil a été d'autant plus ressentie qu'elle contrastait avec celle de M. Jacques Soustelle. L'ancien gouverneur général de l'Algérie a, en effet, au cours du débat au Palais-Bourbon, fait passer un souffle national sur l'Assemblée. Il a parlé clair et dénoncé fermement le rôle néfaste pour la France joué par les dirigeants égyptiens. Et cela vaut d'autant plus d'être souligné que sous la précédente législature il paraissait enclin à s'engager sur des voies obliques. L'intensité des approbations, de la droite au centre gauche, a donné à penser que M. Jacques Soustelle était un « dauphin » possible. Quelqu'un, du reste, ne s'y est pas trompé : M. Mendès-France s'est abstenu, sur les bancs du Gouvernement, de tout applaudissement.

Il a parfaitement compris que si, d'aventure, la succession de M. Guy Mollet s'ouvrait, il en était, à l'avance, écarté. Et c'est évidement là l'explication des perfides attaques auxquelles s'est aussitôt après livré contre M. Jacques Soustelle un hebdomadaire — éphémère quotidien — aveuglément dévoué aux activités mendésiennes.

L'incident serait d'ordre mineur s'il se ramenait à une rivalité de personnes. Mais il constitue aussi un avertissement pour M. Guy Mollet : en cas de fléchissement de ce dernier, une majorité qui, pour bien des raisons, aurait beaucoup hésité à repasser contrat avec M. Mendès-France, le ferait volontiers, semble-t-il, avec M. Jacques Soustelle.

Le sachant, le président du Conseil peut mieux être amené à se dégager des contingences marxistes et à manifester tout l'esprit de décision que requiert, pour longtemps encore, le drame algérien.

MARCEL GABILLY

PAUL BRET

Nous avons appris avec tristesse la mort de notre collaborateur, le peintre Paul Bret, décédé subitement à 54 ans. Au cours des dernières années, il a publié maints dessins dans la *Revue de Paris*. On lui doit d'excellents paysages de Provence, de Grèce et d'Italie. Cet artiste délicat était aussi un homme de lettres ; il a fait paraître récemment de remarquables études sur Léonard de Vinci.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE PRIX RENE LAPORTE

A L'OCCASION du deuxième anniversaire de la mort de René Laporte, neuf de ses amis, Jean Cassou, Paul Gilson, Philippe Soupault, Georges Neveux, André Beucler, Claude Roy, Georges Ribemont-Dessaignes, Claude-André Puget et René Bertelé, se sont réunis pour fonder un prix de poésie qui portera son nom et dont ils constitueront le jury.

D'une valeur de vingt mille francs, le Prix René Laporte sera décerné chaque année et la première fois le 2 mars 1957, à une œuvre poétique de langue française parue au cours des cinq années précédentes.

Le règlement pourra être demandé, par lettre, au Secrétariat du Prix, 40 *bis*, rue Boissière, à Paris, 16e.

CORRESPONDANCE

M. MOLLAT DU JOURDIN, secrétaire général du Comité du IIe Centenaire de Mozart, ému par l'article de Jean Mistler (*Revue de Paris* du 1er mars), fait remarquer qu'une cérémonie a été célébrée à Saint-Eustache à la mémoire de Mozart. Il annonce divers concerts mozartiens et une exposition Mozart à la Bibliothèque Nationale. Nous faisons part bien volontiers de ces renseignements à nos lecteurs. Ils ne contredisent pas d'ailleurs les affirmations de notre collaborateur qui parlait, non de ce qui serait fait, mais de ce qui avait été fait, et insistait surtout sur la place très insuffisante accordée aux œuvres lyriques de Mozart dans les programmes du centenaire.

Actualité littéraire

Janvier-Mars 1956

Simone Avray : LES ENFANTS LUCIDES.
Henny Dory : SANS REGRET ET SANS HONTE.
Laure Delvolvé : SAFINA.
Minou Drouet : ARBRE, MON AMI.
Berthe Grimault : BEAU CLOWN.
Sorana Gurian : RÉCIT D'UN COMBAT.
Françoise Mallet-Joris : CORDELIA.
Françoise Sagan : UN CERTAIN SOURIRE.

Jean Canolle : LE CONNÉTABLE.
Etienne Cattin : LES DÉVORANTS.
Bernard Clavel : L'OUVRIER DE LA NUIT.
Jean-Louis Curtis : L'ÉCHELLE DE SOIE.
Jean-Jacques Gautier : C'EST TOUT A FAIT MOI.
Daniel Gillès : LE COUPON 44.
Ferdinand Oyono : UNE VIE DE BOY.
Jean Reverzy : PLACE DES ANGOISSES.
Jean Verdun : LES JEUNES LOUPS.

TRADUCTIONS

Charles Jackson : COTÉ SOLEIL.
Alfred Perlès : MON AMI, HENRY MILLER.
Jack Potter : LA PESANTE JOURNÉE.
Howard Swiggett : LES GRANDS DE CE MONDE.
Jacoba Van Velde : LA GRANDE SALLE.
Erico Verissimo : LE TEMPS ET LE VENT.
Wilhelm Wagner : JOURNAL D'UN VAURIEN.

LÉON BÉRARD
de l'Académie française

PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie française

SCIENCE ET HUMANISME

JÉROME CARCOPINO
de l'Académie française

DE PYTHAGORE AUX APÔTRES

ÉTUDES SUR LA CONVERSION DU MONDE ROMAIN

MARIE-JEANNE DURRY

GÉRARD DE NERVAL ET LE MYTHE

JOSEPH PEYRÉ

LES QUATRE CAPITAINES

DE SAINT-TROPEZ

Roman

CLAUDE CARIGUEL

HOLLYWOOD

Roman

VICTOR ALEXANDROV

LES APATRIDES

Roman

FLAMMARION

CLASSIQUES DU XXe SIÈCLE

ANNA DE NOAILLES

par

Edmée de La Rochefoucauld

En lisant le petit livre que la duchesse de La Rochefoucauld vient de lui consacrer, on retrouve quelque chose de l'émotion que donnait il y a deux ans, l'exposition des Souvenirs d'Anna de Noailles.
Robert COIPLET *(Le Monde)*

Et voici remise en plein soleil, ce soleil " qui la faisait trébucher d'émerveillement " l'auteur des Eblouissements.
Luc HOMMEL *(Le Phare-Dimanche)*
de l'Académie de langue et de littérature française de Belgique

Une œuvre à laquelle il faudra désormais se référer lorsqu'on parlera d'Anna de Noailles.
Fred BERENCE *(Les Nouvelles Littéraires)*

Un volume de 128 pages..... 240 fr.

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES

LES ANNALES

Sommaire d'avril

GÉNÉRAL CATROUX
Grand chancelier de la Légion d'honneur
Une grande institution française : la Légion d'Honneur

DANIEL-ROPS
de l'Académie française
Y a-t-il encore des saints parmi nous ?

ROBERT KEMP
Henrik Ibsen

JEAN-JACQUES GAUTIER
Le métier de critique dramatique

RENÉ LALOU
Nouvelles et récits brefs

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique sociale économique culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
3, rue Bourdaloue, Paris 9^e

CLASSIQUES GARNIER

UNE ÉDITION ÉTABLIE PAR UN DES MAITRES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

HONORÉ DE BALZAC

ILLUSIONS PERDUES

1. - LES DEUX POÈTES
2. - UN GRAND HOMME DE PROVINCE A PARIS
3. - LES SOUFFRANCES DE L'INVENTEUR

Texte établi avec une introduction, des notes et des variantes par

ANTOINE ADAM
Professeur à la Sorbonne

Un volume de 920 pages, sur vélin blanc, broché	880 fr. + T.L.
Relié demi-basane	1.400 fr. + T.L.
Relié pleine peau, collection « MINERVE »	1.700 fr. + T.L.

ÉDITIONS GARNIER FRÈRES
6, rue des Saints-Pères - PARIS (7e)

JEAN SAVANT

LES AMOURS DE NAPOLÉON

Deux épouses, soixante maîtresses un seul amour

HACHETTE

JACQUES DEBU-BRIDEL

LA GRANDE
TRAGÉDIE
DU MONDE
ANIMAL

de la Préhistoire à nos Jours

HACHETTE

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Vient de paraître

SERGE GROUSSARD

UNE CHIC FILLE

Des hommes... Des femmes...
Une atmosphère envoûtante.

Un volume : 500 Fr.

NOUVEAUTÉ

CUNG GIU NGUYEN

LE FILS DE LA BALEINE

roman

Le drame d'un être isolé, pur, dans un village vietnamien où, seules, deux femmes ont pour lui quelques attentions. Un récit d'une poésie et d'un charme étonnants.

Un volume : 500 Fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

ARMAND COLIN

NOUVEAUTÉS

S. F. MASON

HISTOIRE DES SCIENCES

de la science antique à la science atomique

Un volume : **1.300** fr.

MARC BLOCH

Les caractères originaux de

L'HISTOIRE RURALE FRANÇAISE

Tome I : **Édition conforme au texte de 1931** ..... **960** fr.
Tome II : **Supplément établi d'après les travaux de l'auteur**.. **885** fr.

C. BOBROWSKI

LA YOUGOSLAVIE SOCIALISTE

du plan quinquennal de 1947 à 1955

Un volume : **750** fr.

P. H. SIMON

TÉMOINS DE L'HOMME

la condition humaine dans la littérature contemporaine

Un volume : **575** fr.

VIDAL-LABLACHE

ATLAS HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

nouvelle édition revue et augmentée de 6 cartes

410 cartes et cartons, 32.000 noms, reliure ..... **7.500** fr.

COLLECTION ARMAND COLIN

Les Turbines, par P. Chambadal.
Napoléon Ier et l'organisation autoritaire de la France, par F. Ponteil.
Littérature espagnole européenne, par G. Cirot et M. Darbord.
Biologie des éphémères, par Dr M. L. Verrier.

Chaque volume **300** fr.

Chez tous les Libraires et ARMAND COLIN, 103, bd St-Michel

DOMAT

JEAN HOUGRON

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

dont la REVUE DE PARIS vient de publier

LA TERRE DU BARBARE

est aussi l'auteur de

JE REVIENDRAI A KANDARA, roman

★

Le cycle "LA NUIT INDOCHINOISE"

TU RÉCOLTERAS LA TEMPÊTE, roman

RAGE BLANCHE, roman

SOLEIL AU VENTRE, roman

MORT EN FRAUDE, roman

LES ASIATES, roman

★

LES PORTES DE L'AVENTURE, nouvelles

DOMAT

HENRI TROYAT

Les Semailles et les Moissons

LA GRIVE

Une même famille
Un nouveau personnage :
Elisabeth.

795 Fr.

CARLO COCCIOLI

MANUEL LE MEXICAIN

Un livre couleur de sang.

600 Fr.

•

ANDRÉ VILLEBEUF

SÉRÉNADES SANS GUITARE

L'Espagne du XXe siècle vue par un peintre parisien.

720 Fr.

PLON

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 984-J 11-3-56.

Une nouvelle collection

"HOMO SAPIENS"

L'HOMME ET SON UNIVERS SONT PLUS PRÈS DE L'ESPRIT QUE DE LA MACHINE

ISHA SCHWALLER DE LUBICZ

HER-BAK "POIS-CHICHE"

Visage vivant de l'ancienne Égypte

M. M. DAVY

ESSAI SUR LA SYMBOLIQUE ROMANE

XIIe siècle

ROGER GODEL

UN COMPAGNON DE SOCRATE

Dialogues sur

L'EXPÉRIENCE LIBÉRATRICE

Chaque vol. in-8° illustré sous couverture illustrée en couleurs

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne PARIS-VIe

LES GRANDS ROMANS ÉTRANGERS
dont on a tiré des FILMS :

HAN SUYIN

MULTIPLE SPLENDEUR

"Le plus beau roman d'amour de l'année" (ELLE) a inspiré un grand film LA COLLINE DE L'ADIEU, avec Jennifer Jones.

1 vol. avec 12 illustrations du film . . . . . 750 Fr.

PAUL GALLICO

MOUCHE

Une délicieuse histoire dont a été tiré l'adorable film "LILI", avec LESLIE CARON dans un rôle inoubliable.

435 Fr.

KENNETH ROBERTS

LE GRAND PASSAGE

"Un livre où l'aventure rayonne avec cette puissance sentimentale bouleversante est un événement historique et social dont on peut citer deux exemples par siècle."

Pierre Mac Orlan.

1 vol. 576 pages sous paquette illustrée . . . . . 900 Fr.